

LE LIVRE BLANC D'HOMOEDU.com

Novembre 2001



Une ouverture vers la différence

L'éducation n'a jamais été encyclopédique. Il paraît impossible d'enseigner tous les savoirs. Une évaluation, un renouvellement, une réarticulation des connaissances s'opèrent régulièrement. Les critères qui accompagnent cette réactualisation des enseignements passent par le devoir de faire coller l'instruction des jeunes aux réalités du monde contemporain, aux nouveaux enjeux sociaux et économiques. Malheureusement, ces travaux d'harmonisation des programmes scolaires à l'évolution sociale fait des impasses qui obèrent les relations...

► Il existe ainsi des chapitres oubliés plus ou moins importants quant à leur taille mais essentiels pour la formation des générations futures. Dans ces chapitres oubliés, la question homosexuelle n'en est pas la moindre. Ici, le sous-titre « question d'homosexualité à l'école » peut interroger le lecteur, dans un premier temps, l'auteur peut être vite taxé de prosélyte dans

un second. Mais, si nous définissons les termes comme suit, nous devons considérer avec le lecteur, cette question comme un chapitre, un paragraphe, une connaissance manquants à l'ensemble de nos manuels scolaires. Un ensemble volontairement occulté par les programmes officiels du Ministère de l'éducation. Consciemment mis au ban des champs organisés de la Connaissance par l'Académie des Savoirs...

► Question d'homosexualité à l'école, une question dérangeante, une question impertinente qu'il est encore inconvenant de poser à une époque où l'on a jamais autant parlé d'homosexualité dans les médias, et vu autant d'homosexuel,le,s défilier dans les rues, question de PACS oblige.

► Prenons le mot qui fait l'objet de notre réflexion, qui fait tabou à côté de celui, noble et illustre, qu'est l'école. Posons-nous la simple question : qu'est-ce que l'homosexualité ? C'est une orientation amoureuse entre personne de même sexe. Et la bisexualité ? Une orientation amoureuse pour des personnes de sexe identique ou de sexe différent, parallèlement ou en alternance. Si nous remplaçons le terme de sexualité par celui d'amour, nous pouvons observer un glissement sémantique. On ne circonscrit pas les "homos" au simple sexuel mais on leur reconnaît l'amour avec l'ensemble des notions de solidarité, d'attachement, de sentiment, d'échange, de créativité qui accompagnent ce que le règne humain et le pouvoir des mots ont donné aux hommes et aux femmes. Il ne s'agit pas de rendre l'homosexualité plus politiquement correcte, mais de ne plus dissimuler cette réalité amoureuse qui fonde avant toute chose la rencontre entre deux femmes et deux hommes qui s'aiment.

► Succombant aux charmes militants, nous devrions parler de "coming out" (sortie du placard) de l'homosexualité dans les champs scolaires. Il y a homosexualité, parce qu'il y a amour. Un amour noble comme tout autre, mais qui sous le poids de la morale, des cultures, des préjugés à dû se taire, se vivre clandestinement, supporter les quolibets et les discriminations de toutes sortes. Pourquoi ne parlerions-nous pas d' "homo-amour" ? Une orientation amoureuse pour des personnes de sexe identique valant celle des individus de sexe opposé. Pourquoi ne pas ainsi banaliser l'orientation homo-amoureuse ? Et pourquoi ne pas parler d'amour, de toutes les amours à l'école, lorsqu'on se contente bien souvent de préférer l'évocation de la reproduction ou les risques liés aux M.S.T. et la prévention de grossesses indésirées pendant les deux petites heures d'éducation à la sexualité par an au collège. La dimension affective et de plaisir étant complètement absente ou fort peu explicitée. Pourquoi ce déni d'amour, dans le sens le plus noble du terme, au sein de notre institution scolaire ? Une absence de savoirs qui nous étonne d'autant lorsque la jeunesse actuelle banalise la violence : incivilités, phénomènes de bande ; jeux, vidéos et séries policières télévisées brutaux, actualités guerrières, flambées belliqueuses en banlieue. Les histoires d'amour, les tendres passions, les romances semblent démodées, dépassées, ringardisées... On dit même que "les histoires d'amours finissent toujours mal", une autre question de violence... faite aux individus, à l'humanisme ?

► Nous pouvons d'autant plus nous étonner de cette situation scolaire "rétrograde", lorsque nous observons des maisons d'édition de livres parascolaire qui font preuve de quelques audaces et lèvent d'une certaine manière (parfois maladroite) le voile sur "cet amour dont on ne dit pas le nom", ou qui se résumait dans ce fameux : "il en est, elle en est"... Quelques ouvrages abordent les "réalités de l'amour sous toutes ses facettes". Ainsi, nous lisons dans l'ouvrage "Question d'Amour, pour les 8-11 ans" en réponse à la question : "Homosexuel, c'est quoi ?", l'explication suivante : "Le plus souvent, une histoire d'amour naît entre un homme et une femme. Mais, il arrive que cela concerne un homme et un homme ou une

femme et une femme”. Cette phrase, simple et juste, présente une définition de l’amour homosexuel dans un ouvrage réfléchi et intelligent. Par contre, la seconde partie de l’article ignore la réalité homoparentale puisque suit : “C’est de l’amour ; mais le couple ainsi formé, dit homosexuel, ne pourra pas avoir d’enfants, parce que la nature est faite autrement”. S’il est vrai que l’accouplement homosexuel est infertile, nous ne pouvons laisser croire que les couples homosexuels sont sans enfants, que la parentalité n’existe pas dans le monde homosexuel. Bon nombre d’homosexuel,le,s sont divorcé(e)s et père/mère de famille, d’autres ont conçu des enfants d’une manière ou d’une autre. Si nous ne possédons pas de données chiffrées précises, une associations de parents gays et lesbiens (l’APGL) en regroupe de nombreux dans tous les coins du pays et contribue largement à rendre visible les familles homoparentales. Le monde homosexuel n’est plus un monde sans enfants ! La version de la même collection pour les 11-14 ans ne tombe pas dans ce piège. Elle explique que la sexualité des homosexuels est différente et qu’il n’y a pas à juger, ni à condamner : “l’amour entre deux personnes est toujours respectable”. Dans l’Encyclopédie Larousse de la Sexualité (version 10-13 ans), le ton est dans l’ensemble plus neutre. Il est écrit : “l’homosexualité se détermine souvent à l’adolescence. Le jeune garçon, ou la jeune fille, se sent alors attiré par une personne du même sexe. Mais cette attirance homosexuelle, encore mal acceptée dans certaines familles, s’affirme plus tard à l’âge adulte”. Il est aussi précisé : “contrairement aux idées reçues, l’homosexualité n’est pas une maladie. Les homosexuels, hommes ou femmes, vivent en couple comme n’importe quel couple mixte (ou hétérosexuel), même si cela n’est pas toujours compris par certaines personnes”. On peut regretter la confusion entre couple mixte et couple hétéro, qui signifie plutôt couple composé de personnes originaires de pays différents. Car on peut être un couple homo et originaire de pays différents, aussi. Un militant de la cause anti-raciste avait un jour clamé que la question de l’homosexualité le concernait aussi : “on peut être black et pédé à la fois”, avait-il scandé. De plus, toujours dans ce même ouvrage, nous pouvons regretter que l’homosexualité soit placé sur une même page sous le chapeau “A chacun sa sexualité”, à côté des abus sexuels et de la masturbation. Derrière l’injonction à la tolérance, il se cache une ambiguïté. Dans la version pour adolescent, l’encyclopédie traite cette fois-ci de l’homosexualité dans le chapitre des problèmes de l’adolescence, et cherche à expliquer le pourquoi de l’homosexualité des hommes d’une façon bien trop péremptoire ; dans la mesure où nulle connaissance en la matière n’est précise. Maladresses, maladresses... Les éditions Bayard dans un “guide pour enfant citoyen” précisent avec bonheur dans un document titré : “Et certaines personnes sont rejetées par le racisme que si les injures “Mongol, pétasse, pédé” ne sont apparemment pas très violentes, toutefois “c’est déjà rejeter l’autre dans sa différence”. Un peu plus loin : “Et tout cela moqueries, injures, coups, c’est du racisme. Regarder, ne rien dire, c’est être complice” . L’entrée de cette injure que l’auteur du guide stigmatise est déjà pour nous une petite avancée. Trop petite, bien sûr. Virginie Dumont (éditrice et psychologue) explicite bien que “dès l’école primaire, l’enfant a envie d’apprendre sans gêne, sans malaise (...) l’information doit être donnée clairement et de la façon la plus large possible. Il faut rétablir la justesse d’une situation, profiter de ce moment de curiosité, entre 8 et 12 ans. C’est par là qu’on pourra éviter un parcours homosexuel à risque, dans l’exclusion. Et arrêtons de nous mettre la tête dans le sac en disant qu’il ne connaît pas le mot homosexualité !”. Par ailleurs, la même auteure ne pense pas qu’il faille “exclure l’homosexualité de la sexualité en général. Si on la traite à part, on en fait tout de suite quelque chose de différent” . Il est clair que nous ne pouvons faire de l’homosexualité un “cas” à part, une sexualité à part. Cela ne servirait en rien sa banalisation souhaitable. On ne peut de toute manière “dé-catégoriser” quelque chose de stigmatisé ou stigmatisable en en faisant une nouvelle catégorie éducative. C’est bien d’inscrire l’homosexualité dans les manuels et programmes scolaires, dans les discours

enseignants et les formations des maîtres dont il s'agit ; et de nul autre saupoudrage inefficace qui serait un grave contre-sens.

► Nous autres, enseignants, sommes plus ou moins régulièrement confrontés aux observations des élèves : "M'ssieurs, à la télé, on a parlé des homos... vous pouvez nous dire si..." et "M'dame, pourquoi y a t-il des homosexuels ?" Un nuage de points d'interrogation plane alors sur la classe. Et vraisemblablement, un point d'interrogation plus gros sur la tête du prof. Nous ne pouvons passer sous silence les termes de "pédé" ou "enculé" qui sont les insultes numéro "un" que l'on apprend au Cours Moyen de l'école primaire...et qui devient l'arme automatique de la violence verbale pendant les années collège. Sans parler des élèves traités (à tort ou à raison) d'homosexuel-le-s (dans le meilleur des cas...) et marginalisé...

► Prenons maintenant le terme d'école. Le dictionnaire nous livre les définitions suivantes ; "établissement dans lequel est donné un enseignement collectif de connaissances générales ou particulières, instruction, exercice ; ce qui est propre à instruire, à former, lieu d'éducation" . De part, sa racine latine "educare", nous sommes renvoyés à une autre définition fort significative et symbolique : nourrir les esprits. Si l'on dresse les animaux, on a recours à la réflexion, à la transmission et au dialogue chez l'humain. L'éducation prétend agir pour obtenir de la personne humaine un certain comportement conforme aux normes et aux valeurs sociales. Cela s'exprime sous couvert de socialisation et d'intégration. Une idée d'adaptation. Il s'agissait déjà pour Platon de conformer à l'ordre de la République la jeunesse. L'école induit des valeurs idéologiques. Elle prétend "élever" l'enfant vers la raison et la connaissance. Mais une raison et des connaissances structurées par une idéologie, la volonté sociale d'inscrire les citoyens dans des comportements prédéfinis, voire en certains cas normatifs. Paradoxalement, depuis 20 ans, fut réaffirmée l'idée de développer un esprit critique et autonome chez les élèves. Peut-on véritablement prétendre enseigner dans un sens de formation de la personne humaine en entravant ses facultés de raisonnement, sauf de préférer simplement instruire ? Peut-on "discipliner" le futur citoyen tout en invoquant sa liberté fondamentale ? Platon écrivait "qu'un esprit libre ne doit rien apprendre en esclave". Si l'apprentissage peut être contraint (parce qu'il faut bien s'humaniser et que certaines frustrations sont nécessaires pour évoluer sereinement dans la communauté humaine) l'éducation devrait être envisagée sans nulle soumission. Mais la tentation de conformer, d'encadrer, de mouler les individus dans des rôles avec grand renfort d'injonctions implicites, de stéréotypes jamais questionnées, et de préjugées si aisément transmissibles est la plus forte. L'éducation est toujours imprégnée de normes culturelles et sociales en vigueur à une époque donnée.

► Par ailleurs, l'éducation se fonde sur un duo. L'école a deux têtes, deux familles d'éducateurs qui fondent deux niveaux d'une éducation heureuse si les théories ou croyances des unes ne se heurtent l'une à l'autre. Les parents et les profs sont les acteurs de ces niveaux éducatifs. La première strate est celle des valeurs primaires qui s'apprennent dès "le ventre de la mère et au sein du milieu familial qui conditionnera plus que largement notre éthique, notre morale, nos désirs, notre curiosités, nos idées toutes faites. La seconde est transmise par les institutions scolaires, les influences médiatiques, la "rue". Ce sont des influences flexibles contrairement à celles que l'on pourrait qualifier de "familiales", et devant lesquelles trébuche souvent la question de l'homosexualité : son acceptation, sa reconnaissance et une vraie banalisation du fait d'aimer une personne de même sexe.

► L'école est un lieu unique où une génération adulte enseignante favorise l'accès à une autonomie d'"être" et de "savoirs" pour les enfants et les jeunes gens. L'école est l'endroit

par excellence qui prépare à la vie citoyenne puis professionnelle. Elle est un lieu qui forme l'individu et l'instruit afin qu'il puisse s'intégrer parfaitement dans la société adulte, exercer à bon escient sa citoyenneté et s'insérer correctement dans un tissu socio-professionnel dans lequel il sera apte à évoluer. L'école ambitionne aussi le développement harmonieux de la personnalité de chaque élève. Ce dernier point n'est guère finalisé à l'école. Il dépend trop de la bonne volonté de l'enseignant, du temps qui lui reste, et d'un "bricolage" éducatif... peu pédagogiquement orchestré. La pruderie, la frilosité, la méconnaissance du jeune enfant, qui sait qui il est et ce qu'il veut (nous savons qu'il n'est pas un adulte en réduction, mais déjà animé de désirs, d'envies personnelles qui demandent maturation, émergence) et qui peut entendre bien plus de choses que ne le prétendent nombres d'adultes qui occultent tout ce qui est de l'ordre du socio-affectif, de l'ordre d'une insertion socio-affective à venir... Nul ne contestera cependant que la sexualité est une composante essentielle de la personnalité, du futur citoyen que forme l'école. Elle est une composante ignorée par l'institution dont la mission rappelée par la Loi Jospin d'orientation de 1989 indiquait : "Le service public de l'éducation est conçu et organisé en fonction des élèves et des étudiants". Et réaffirmant l'égalité des chances : "le droit à l'éducation est garanti à chacun afin de lui permettre de développer sa personnalité, d'élever son niveau de formation initiale et continue, de s'insérer dans la vie sociale et professionnelle, d'exercer sa citoyenneté". Naturellement, le développement de la personnalité qui passe nécessairement par un questionnement sur son identité sexuelle, ses désirs amoureux, le plaisir et ses envies sexuelles, la relation à l'autre..., n'appartiennent pas aux cursus scolaires. La loi ne mentionne aucune égalité à réaliser entre "hétéros" et "homos" pour ainsi assurer moins d'homophobie ou d'hétérosexisme. Il incite cependant les établissements scolaires "à favoriser l'égalité entre les hommes et les femmes" et ainsi combattre les préjugés et comportements sexistes, qui par ricochet génèrent l'homophobie contre les hommes homosexuels. Nous lisons plus loin, toujours dans l'article 1, que ces mêmes établissements "dispensent une formation adaptée dans ses contenus et ses méthodes aux évolutions économiques, sociales et culturelles du pays et de son environnement européen et international". Quid de la nouvelle "homo-tolérance" qui marque ces dernières années une relative évolution sociale des mentalités et des choix de vie ? Quid des remarquables changements des pays nord-européens au sujet des homosexuels (partenariat enregistré, droit d'adoption, et même obligation d'en parler à l'école) ? Quid des recommandations de la députée européenne Claudia ROTH, votée par le Parlement de Strasbourg, qui souhaitent imposer aux états membres, les principes de non-discrimination et d'égalité ? Quid du traité d'Amsterdam qui réaffirme le respect dû aux orientations sexuelles ? Quid de l'homosexualité et de la bisexualité en France après l'adoption législative du PACS, dont les débats autour de cette loi furent largement relayés par tous les médias, et reconnaissant –de fait- l'orientation homosexuelle ainsi que les couples gays et lesbiennes formés ?

► Je me suis posé la question de l'homosexualité à l'école, de l'homosexualité et de l'éducation lorsque je fus confronté en classe de CE2 à un racisme flagrant qui opposait les élèves, issus de pays différents, entre eux, et certains contre moi-même : le blanc occidental. Et homosexuel. Ce qu'ils ne savaient pas mais qui aurait pu se rajouter au "rejet". Je fus amené plus d'une fois à expliquer, enseigner, rabâcher les notions les plus élémentaires de respect des autres, de tolérance, de richesses des différences quelles que soient les origines, la couleur de la peau ou la religion des personnes. Or nul mot sur le respect, la non-discrimination, la marginalisation, la stigmatisation des homosexuel,le,s ... C'était un silence murmurant d'injustice et d'inégalité complète de traitement pour moi : francilien, enseignant et homosexuel... Pourrais-je demeurer silencieux devant la remarque de cette élève de 9 ans au détour d'un cours d'Education civique : "les femmes ont les mêmes droits que les hommes,

sauf celui de faire l'amour entre elles" ? Mon ami, professeur de Lettres au collège, aborda cette problématique suite à un cours sur Balzac où il expliquait le personnage de Vautrin, le célèbre brigand de la Comédie Humaine, moins connu pour son homosexualité néanmoins explicitement démontrée par son auteur. Il lui apparût que ce personnage n'avait rien d'un modèle positif d'identification pour le jeune éventuellement affectivement concerné. Il n'était guère recommandable non plus pour provoquer plus d'ouverture envers les homosexuels chez les jeunes, tant ce personnage est antipathique. Un personnage trouble, inquiétant et sans morale présentant une homosexualité "noire". Un personnage vraisemblablement assez sombre, pour taire son orientation sexuelle afin de ne point risquer qu'elle "tourne" les têtes des adolescents. Mais quelle méprise, quelle trahison... sauf d'expliquer pour ne point sombrer dans la totale escroquerie intellectuelle que l'homosexualité est plurielle, qu'il existe des homosexualités et des homosexuels aujourd'hui autrement plus fréquentable que ce voyou de Vautrin, pourtant par ailleurs premier personnage homosexuel du roman français. Qu'il faut se méfier des caricatures, des raccourcis, ou des préjugés. Mais avec quels supports, quelles méthodes pédagogiques s'interrogera le professeur lambda, qui n'osera pas forcément en parler à son collègue direct par crainte d'être identifié comme homosexuel, ou "politiquement incorrect"... Un jeune collègue homosexuel qui fit une leçon d'éducation sexuelle dans une classe de CE2-CM1 (ce qui est déjà courageux, vu le très petit nombre d'enseignants qui osent aborder le sujet) m'expliqua la crainte qu'il eût de laisser une trace écrite de partie de ses propos concernant l'homosexualité. Il préféra se contenter simplement de l'évoquer dans un échange oral avec les enfants. Ce qui l'amena à ce rendre compte que nul élève ne connaissait le mot hétérosexuel. Par contre, ils avaient entendu le terme « homosexualité ». Leurs représentations étaient variables, parcellaires ou influencées par les propos familiaux. Suffisantes pour qu'un jeune prof taise cette réalité à l'écrit, afin de se protéger du regard croisé des parents, des collègues, et des supérieurs hiérarchiques. Parce que l'homosexualité marginalise et provoque toujours de vagues craintes...

► Mais peut-on aujourd'hui parler d'homosexualité à l'école ? La loi du silence demeure la règle. Le silence auprès des enfants, le silence entre collègue, hétéros et homos, et même le silence entre collègue homosexuel (qui jouent au chat et à la souris). On peut dire que l'on soit élève ou prof, qu'il ne fait pas vraiment bon être gay ou lesbienne à l'école.

L'homosexualité reste le sujet tabou par excellence dans les établissements scolaires, le dernier tabou comme interrogeait un débat à l'Eurosalon de l'Homosocialité de Juin 1997 à Paris. « L'éducation pour tous ? L'égalité des chances ? Le respect des différences ? La liberté d'expression ? L'élève au centre du système éducatif ? » Étrangement, ces mots résonnent mal pour moi. Ces valeurs de base de l'éducation volent en éclat dans notre société hétérosexiste lorsqu'on veut aborder la question de l'homosexualité.

► L'hétérosexisme l'emporte sur le PACS voté et l'évolution des mentalités pour le respect des différences sexuelles et de sexualité. Prof gay ou pas, nous sommes empêtrés dans la bonne morale persistante qui évacue facilement la question sexuelle dans le champ éducatif, et bien plus davantage homosexuelle. Regardons les réactions lors des débats parlementaires sur le Pacs concernant la parentalité homosexuelle, la possibilité d'adoption pour les gays et les lesbiennes. L'homosexualité est toujours considérée comme un monde sans enfant, les homosexuels comme des personnes qui ne peuvent éduquer, l'homosexualité comme non représentable à nos enfants. Pourquoi ? Sent-elle encore le souffre ? Est-elle contagieuse ? Manque t-elle de pureté pour nos chères têtes blondes ? Tous les blocages semblent exister à ce niveau. Une simple question de mentalité. Mais, o combien fondamentale. En interne ou familial, en externe ou dans le discours éducatif, l'homosexualité dérange, elle se doit d'être masquée...

► Nous savons qu'aujourd'hui, Amnesty International lutte désormais aussi pour les droits de tous les homosexuels dans le monde . Mais aucune instruction officielle dans l'Education nationale. Si ce n'est un courrier que la Ministre déléguée à l'Enseignement scolaire m'adressa fin Août 1997, suite à une interpellation lors de la grande manifestation de l'Euro Gay & Lesbian Pride. Ségolène Royal écrivait : "Il m'apparaît utile de vous rappeler qu'il n'y a jamais eu de confusion dans l'esprit du gouvernement entre homosexualité et pédophilie (...). La condamnation de toute discrimination, notamment en raison de l'orientation sexuelle, est un des fondements essentiels de l' Etat de droit. Je veillerai au respect de ce principe au sein de l'Education nationale. Enfin, il est clair que l'éducation à la sexualité doit participer à l'apprentissage par l'adolescent de la maîtrise de son corps et que l'ensemble des enseignements doit concourir à faire reculer l'intolérance et les discriminations de toutes sortes".

► Aussi, pouvais-je me permettre de réagir à une situation de classe quelques mois plus tard, de ne pas évacuer ce qui fut la préoccupation de tous mes élèves de Cours Élémentaire. Il était onze heures cinquante, ce jeudi là, lorsque je devais interrompre une explication en cours de Maths que n'écoutait plus aucun enfant. Des élèves chuchotaient, s'agitaient, riaient sous cape. D'autres semblaient se plaindre d'être gêné par les bavardages des voisins. J'interrogeais la classe toute entière et apprenais qu'un tel répétait le mot "homosexuel". Chacun allant de sa remarque personnelle : "oui...il va nous contaminer" ; " il nous parle de choses pour adultes qui nous regardent pas..." ; "il dit des gros mots...". Tous mes élèves n'avaient que le mot "homosexuel" à la bouche. Je tentais de calmer la situation et d'éviter que celui par lequel le terme venait ne soit pas stigmatisé. "Sauvé" par le gong, je calmait la classe, bien décidé à tirer au clair cette question et surtout de ne pas laisser les enfants dans l'ignorance, pris au piège des fausses idées. J'interrogeais discrètement l'élève qui me parla de revues sur lesquelles il avait vu le mot, des photos (quelques jours auparavant, je l'avais surpris dessiner au tableau à l'éponge un gros phallus en érection, plus proche des dessins de Tom of Finland, que de l'Encyclopédie sexuelle). Je ne voulus en savoir davantage. Tout ne me regardait pas. Encore moins, les magazines circulant chez lui ou qu'il découvrait dans les cachettes de ses aînés. J'entrepris alors à la reprise des cours, l'après-midi, de démystifier le terme "homosexuel" en me fondant sur des explications rigoureuses et simples que les enfants pouvaient entendre à leur âge. Et le fait que ce terme apparaît dans le dictionnaire. Pris dans une totale improvisation, j'avais préféré aborder la question sous l'angle du vocabulaire, banalisant ainsi un mot et par là-même ce qu'il revêt. Je mettais aussi en avant le côté affectif de la relation amoureuse entre personnes du même sexe au détriment de la dimension sexuelle qui pouvait amener rires et moqueries et ne point capter l'attention des élèves sur les amours différentes, et le respect qu'elles méritent. J'ajoutais à mon exposé les termes de bisexualité et d'hétérosexualité, lesquels sont complètement ignorés des élèves, particulièrement ce dernier. L'hétéro-sexualité n'existe-t-elle que lorsqu'on "sort du placard" l'homosexualité ? Dès lors qu'on la met en scène ou en réseaux de savoirs ? J'expliquais chacun des mots, préférant évoquer l'aspect de couple, la relation affective que l'aspect purement sexuel qui peut choquer des élèves de neuf ans dont la pudeur est grande pour évoquer cet aspect de la vie, mais non parler d'amour. C'est l'époque du "béguin" pour une copine, mais aussi où l'on se moque des amourettes des autres, où l'on en invente pour mieux rire et tourner en dérision un camarade de classe, le "chercher". J'expliquais donc simplement l'homosexualité comme suit : "Ce sont des personnes qui aiment être avec des personnes qui sont du même sexe qu'elles même. Ils aiment se rencontrer, aller au cinéma, être ensemble le plus souvent, vivre ensemble, partager plein de choses, des joies, des peines... bref, ce sont des personnes qui s'aiment". Et qui ne vibre pas à cet âge des amours du prince avec la princesse. Mais, ici, il s'agit de deux princes ou deux princesses. Et c'était fort inhabituel pour l'ensemble des élèves

de ma classe. Et je n'avais pas à disposition une belle histoire pour enfants, un beau conte traditionnel qui commence par il était une fois, mettant en scène deux princes charmants ou deux princesses charmantes qui s'aimèrent très longtemps, mais n'eurent pas beaucoup d'enfants (encore que ce point devient fort discuté en cette dernière décennie du siècle au regard des familles homoparentales qui se multiplient). Il s'ensuivit un dialogue en toute confiance avec les élèves. Un garçon me posa ainsi la question : "Mais pourquoi y a-t-il des homosexuels ?". "Parce que c'est !" lui répondis-je. "De même qu'on ne peut pas savoir exactement pourquoi un tel a les yeux bleus ou des tâches de rousseur et pas sa sœur, pourquoi un tel, une telle est gaucher et l'autre droitier, il n'y a pas d'explications données, une fois pour toute, c'est comme ça ! Cela est". Un autre élève conclut : "on ne peut pas toujours demander pourquoi. On n'en finirait pas. On demanderait pourquoi la terre est ronde... et alors. Parce que c'est ainsi". Je n'avais plus rien à rajouter me sembla-t-il. Une petite fille s'écria : "j'ai trouvé le mot sexy dans le dictionnaire, je le connaissais pas. Une autre me confia : "Moi, je savais déjà ce que voulait dire le mot "homosexuel". Était-elle concernée de près ou de loin dans sa famille. Avais-je eu raison d'intervenir ? Y avait-il un élève fils ou fille de gays ou lesbiennes ou ayant un parent, un frère, une sœur ou un voisinage homosexuel ?

► Évitions, cependant, les raccourcis faciles ou les généralisations tendancieuses. La sérénité régna de nouveau dans ma classe. Nous avons dialogué. Aucune insulte n'avait fusé. Aussi impréparée fut-elle, ce fut une espèce de leçon d'éveil aux réalités de la vie actuelle. Et essentielle :

► parce que l'école doit favoriser la découverte et l'adaptation à la vie adulte et citoyenne. Elle n'est plus un sanctuaire coupé du monde. Comme l'exprimait une maman dans un film documentaire "It's elementary" : il ne s'agit pas d'être POUR ou CONTRE les homosexuel,le,s et l'homosexualité... mais simplement de réfléchir que nos enfants côtoieront inévitablement, une fois adultes, des femmes et des hommes homosexuels. Autant qu'ils apprennent à se connaître et se respecter dès leur jeunesse plutôt que se taper dessus, s'affronter, se fustiger plus tard... - parce qu'on ne peut ignorer les interrogations, les demandes d'informations, ou les représentations erronées des jeunes gens (collège et lycée) sur l'amour et la sexualité. Leurs inquiétudes devant la première fois, les premières relations sexuelles, les rumeurs sur le sexe, la prévention contre le sida, la contraception, le préservatif, les questions sur le désir, l'appropriation du corps, le plaisir, la différence des sexes, etc... et naturellement l'orientation sexuelle. - parce que les femmes et les hommes homosexuels forment une minorité "numériquement importante" (10% de la population et certainement 2 à 3 fois plus en milieux de grande densité urbaine comme l'Île-de-France, Lille ou Provence-Côte d'Azur) qui ne se contentent plus de quelques espaces de rencontres resserrés dans les grandes métropoles mais revendiquent depuis plus de dix ans une réelle reconnaissance et acceptation sociale. Un véritable droit de cité avec tous les droits afférents. Une égalité de traitement entre hétérosexuels et homosexuels.

► parce que la jeunesse homosexuelle est oubliée des institutions éducatives : aucune protection, aucun soutien, aucun modèle identificatoire et peu de possibilités de se retrouver entre pairs... Bien que nous sachions que l'adolescence est l'âge de toutes les difficultés entre se construire son "soi" et les tentations de se conformer aux comportements normés de la bande de copains ou copines. Rien ne l'aide à se déculpabiliser, à se reconnaître tel qu'il est sans se déprécier, à sortir de son isolement avec le secours de ses pairs homos ou hétéros...

► parce que l'homosexualité et les hommes et les femmes homosexuels appartiennent à l'histoire de notre pays, contribuent à la production culturelle et économique du pays et qu'il convient de leur rendre hommage, de reconnaître leurs contributions littéraires et artistiques. Les manuels scolaires véhiculent la norme sociale de l'heure, la norme hétérosexuelle en

l'occurrence. Ils ne font pas référence à l'homo ou bisexualité avérée des personnages politiques (Alexandre le Grand, Lyautey, Cambacères, Aragon...), des écrivains (Rimbaud, Verlaine, Proust, Genet, Gide, Yourcenar,...) ou des musiciens comme Tchaïkowsky. En histoire, la déportation des homosexuels sous le régime nazi est passée sous silence. Nulle réflexion n'est menée en Philo sur les notions d'identité sexuée et de genre, d'orientation sexuelle, de pratique sexuelle... L'époque libérale au niveau des mœurs pendant la Renaissance italienne, l'influence homoérotique dans les oeuvres de Michel-Ange et Léonard de Vinci est occultée. Nul mot non plus pour rétablir les réalités des pratiques homosexuelles à l'époque de la Grèce antique en comparaison avec l'homosexualité contemporaine. Aucune étude de textes en anglais ou allemand ou espagnol abordant les mouvements gays et lesbiennes de ces pays.

- ▶ L'homosexualité est donc, nous le voyons, une question de citoyenneté et d'intégration sociale sans aucune discrimination ou stigmatisation, une question de sexualité et d'affectivité, une question culturelle et d'enseignement... que l'on préfère taire au risque de tronquer la réalité de notre monde contemporain et de notre histoire auprès des élèves, au risque de faire perdurer la difficulté adolescente de se dire homo, au risque de laisser les préjugés, les fantasmes, les idées toutes faites d'une autre époque l'emporter sur une ouverture des mentalités envers les homosexuel,le,s et une évolution des mentalités vers moins de sectarisme, catégorisation, étiquetage de l'amour... question de simple humanisme ! Nous posons ici la revendication pour tous les élèves quelles que soient leurs futures orientations sexuelles d'un droit à un savoir complet, entier, sans fausse pudeur ou demi-frilosité. Sans tabou.
- ▶ Cette revendication fondamentale fut portée par l'association nationale des enseignant,e,s homosexuel,le,s AGLAE au Ministère de l'Education en Avril 1998 par un courrier officiel destiné à Madame Ségolène Royal, Ministre déléguée à l'Enseignement scolaire, et reprise sur des pancartes portés à bouts de bras par des volontaires de la même association durant le défilé 1998 de la Lesbian et Gay Pride à Paris (ce fut d'ailleurs le premier défilé d'enseignant,e,s gays et lesbiennes en groupe constitué, reconduit en octobre suivant pour la défense du projet du Pacs, cette fois-ci à visage démasqué...)
- ▶ Les revendications d'Aglae portaient sur les trois principaux suivants dès 1997 : “- le droit à un savoir sans exclusive, incluant toutes les connaissances occultées en littérature, histoire, culture... ayant trait de près ou de loin à l'homosexualité.
- ▶ le droit à une éducation à la citoyenneté (éducation civique) ; intégrant toutes les composantes de la société, y compris homosexuelle ; dénonçant les discriminations et stigmatisations subies par certaines populations y compris homophobes et sexistes.
- ▶ le droit à une éducation sexuelle plurielle, intégrant une éducation au corps dès la maternelle ; une éducation affective plaçant à niveau égal l'hétérosexualité, l'homosexualité et la bisexualité ; une éducation à la santé (prévention MST et sida, contraception...).”
- ▶ L'association précisait déjà : “Aglae n'entend pas enseigner l'homosexualité à l'école mais faire aborder l'homosexualité dans les programmes scolaires et les manuels scolaires, là, où elle est passée sous silence, au seul titre du tabou social. Aglae souhaite que les "chapitres oubliés" volontairement occultés apparaissent dans les programmes d'enseignement des matières concernées ; qu'il s'agisse de l'histoire, de l'éducation civique, des cours de science de la vie et de la terre, des leçons de littérature... L'inscription de l'homosexualité dans les manuels scolaires est d'une grande importance, ceux-ci circulent aussi dans les familles, auprès des autres frères et soeurs, cousins, et parents. Ils sont, par le message qu'ils délivrent, toujours susceptibles de faire évoluer les mentalités vers une banalisation de l'homosexualité et de la bisexualité, ultime objectif d'aglae”. Dès l'automne 1997, le bureau de l'association

avait défendu une vision intégratrice de l'homosexualité dans les programmes scolaires afin de banaliser réellement cette orientation amoureuse. Elle s'opposa aux discours préférant les interventions extérieures aux actions "au-dedans" qui ne répondaient pas aux critères d'égalité entre établissements scolaires, de pérennité des informations scolaires (les programmes scolaires font "loi"), de diffusion pertinente (ne pas oublier que les manuels scolaires circulent dans les familles et qu'une inscription des questions homosexuelles dans de tels ouvrages peuvent être lus par d'autres membres de la famille) ; et surtout qui requalifie l'homosexualité comme catégorie à part, élément exotique, exogène, extérieur... n'appartenant pas à l'universalisme des savoirs. Donc discriminant et stigmatisant étaient ces voeux. Il apparaissait par contre fort utile d'intervenir auprès des équipes pédagogiques et des centres de formation (IUFM) afin de proposer des réunions de sensibilisations sur la problématique "école et homosexualité", une "mise au clai" sur les valeurs personnelles/professionnelles des éducateurs et formateurs devant l'homosexualité, d'information, des séances d'information sur l'homophobie et l'hétérosexisme, des ateliers pour réfléchir et produire des pistes pédagogiques pertinentes sur ces sujets. Certains organismes comme le GLSEN à New-York ou LAMBDA Education à Genève oeuvrent déjà dans ce sens. Refuser l'inscription des questions homosexuelles dans les manuels et programmes scolaires serait un véritable retour vers un ordre moral dépassé. Quelle place une école laïque, républicaine et moderne préparant au 21e siècle pourrait-elle laisser à ce genre de tabou archaïque, à une époque où les médias n'ont de cesse d'évoquer l'homosexualité ou les homosexuel,le,s à tort et à raison au regard des stéréotypes et témoignages rebattus (certains –comme le cinéma- commencent leur "révolution culturelle" en abordant de façon plus justement appropriée l'homo-amour).

► Les directives ministérielles boudent les textes européens. L'Union Européenne déclare, en effet, très officiellement entendre "combattre les discriminations fondées sur le sexe, la race, l'origine ethnique, la religion et la croyance, un handicap, l'âge ou l'orientation sexuelle". Dans cette optique fut élaborée une bande-dessinée- à l'attention des jeunes européens et des enseignants- dénonçant au travers de situation de vie quotidienne des collégiens ou lycéens toutes ces questions. Cette brochure réunit un ensemble de documents utiles pour stimuler les réflexions et la discussion sur le racisme et toutes les différences individuelles dans notre monde contemporain :

- être petit/être grand ;être gros/être petit
- être noir, être jaune, être blanc
- être looké différemment
- être gay
- être femme
- être chômeur
- être handicapé
- être étranger

► Le traité d'Amsterdam de 1997 ratifié par la France précise chapitre 1, article 6a : "(...) le conseil (...) pourra prendre les mesures appropriées pour combattre toute discrimination fondée sur le sexe, la race, l'origine ethnique, la religion et les croyances, un handicap, l'âge ou l'orientation sexuelle". Ainsi pouvons-nous mesurer le grand décalage existant entre les discours européens et les choix gouvernementaux français, les directives ministérielles. Le tabou demeure en France. Il semble difficile de l'ébrécher, même si certains hommes politiques se sont exprimés à ce sujet alors qu'ils étaient dans l'opposition. La tentation est grande lorsqu'on parle d'homosexualité & éducation de nous ramener au chapitre Sida et prévention des MST. Rappelons cependant ce que Jack LANG, ancien ministre de l'Éducation et de la Culture (redevenu en Mars 2000, Ministre de l'Éducation) déclarait en Septembre 1996 à un magazine gay (Illico Magazine). A la question suivante : "Dans le cadre

du texte que vous préparez au PS sur la dignité humaine, réfléchissez-vous également au fait qu'aujourd'hui, l'homosexualité n'est mentionnée dans aucun programme scolaire et que, lorsqu'on a 15 ans et que l'on se sent différent, on ne se voit proposer aucun modèle auquel se référer ?" Notre ministre répondait : "Il est vrai que d'une façon générale, l'éducation est souvent portée à homogénéiser, à uniformiser. Je crois à l'unité du genre humain mais en même temps, celle-ci est d'autant plus belle qu'elle est multiple. C'est aussi vrai pour l'unité française. J'aimerais que l'éducation puisse, en effet, faire mieux comprendre aux jeunes gens que nous sommes composés d'affluents multiples. Il faut à la fois célébrer l'unité du genre humain et sa diversité. C'est vrai que l'enseignement est volontiers monochrome, pas seulement sur le plan sexuel, mais aussi sur le plan historique, sur le plan culturel, etc. On pourrait heureusement améliorer les choses. Comment le faire concrètement ? Ca mériterait d'être étudié (...) Ce n'est pas le rôle d'un parti politique de rédiger les manuels scolaires, mais c'est sa fonction d'invoquer un certain nombre de principes (...) J'espère que le jour venu, il y aura un conseil des programmes qui tiendra compte un peu mieux de l'évolution de notre société. Une réflexion sur la question que vous me posez devrait s'inscrire dans cette apparente contradiction : l'homme est un et en même temps multiple".

► Dans une autre revue (Ex Aequo) Patrick BLOCHE, promoteur du Pacs, déclarait sans ambages : "(...) la perception de l'homosexualité dans les manuels scolaires ne nécessite pas une loi. Ce qu'il faut, c'est un souci d'impulsion de la part du ministre de l'Éducation nationale et la nécessité de réunir les différents acteurs scolaires pour trouver des moyens de changer réellement les choses" (in Ex-Aequo, 07/1997).

► Une circulaire du Ministère de Monsieur François BAYROU précisait en 1996 que l'école se devait d'aider l'élève à "construire une image de soi-même et de sa sexualité comme composante de la vie de chacun". Il fallait inviter l'élève à "comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés sans penser de ce fait qu'on les encourage". Que de précautions prises à l'égard des familles... et que de non-dits. Une frilosité cachant néanmoins une nouveauté : l'intégration de la dimension affective dans l'éducation sexuelle. Cette circulaire 96-100 du 15 avril 1996 fera date ! Mais comme l'écrivait le SNES en mai 1997 : "faudra t-il admettre que par un retournement dont l'histoire a le secret, c'est le sida qui en aura été le messenger". Il est vrai qu'il s'agissait d'une circulaire intitulée : "Prévention du sida en milieu scolaire : éducation à la sexualité". Aucune préoccupation de l'institution pour les jeunes se découvrant une affection pour des personnes de même sexe. Pourtant, les chiffres américains sur le taux de suicide ou de dépression nous inquiètent et exigent une vraie politique de prévention éducative. Rien sur l'ambivalence du désir et les interférences, l'orientation sexuelle, les choix de vie, les modèles, les comportements normés et normatifs... qui préoccupent plus d'un jeune élève du secondaire. Autre interrogation : qu'entendait donc Monsieur Bayrou par comportement sexuel varié ? N'osait-il pas dire le "mot" ? Celui qui brise parfois la famille lorsque la parole se libère, même si la situation homosexuelle est loin d'être une inconnue. Celui qui demeure un interdit social, même vingt ans après de libéralisation sexuelle qui sortit la sexualité du pêché originel (mais pas toutes les sexualités...) Celui qui comme un cachet d'aspirine, met en effervescence le public lorsqu'on discute d'un Pacs pouvant unir légalement des personnes de même sexe, de familles homoparentales, de reconnaissance sociale au Parlement, à la télévision, dans les Cafés du Commerce et même sur le réseau internet (la tolérance n'étant pas forcément l'apanage des modernes internautes !). Ce mot qui heurte, ce mot qui fâche, ce mot qui gêne, ce mot qui stéréotype, ce mot qui fait la frilosité... à l'aune duquel nous pourrions vraisemblablement mesurer les risques de retour d'un ordre moral d'antan (les années Pétain, l'amendement Miguet n'ont pas cinquante ans !). Le syndicat SNES dénonçait à juste titre, les heures d'éducation sexuelle insuffisantes dans le secondaire (seulement deux heures par an !), et un enseignement pris en

étai entre les risques de grossesses indésirées et les craintes du sida. Avec "attention danger" à tous les chapitres, nous n'observons aucun avenir prometteur d'enchantement relationnel, d'épanouissement d'une vie affective et sexuelle adulte. Il semble bien que le Conseil des programmes n'a jamais vraiment mesuré la nécessité d'une éducation sexuelle plurielle, sinon responsabiliser les jeunes devant l'urgence de la prévention du sida. Sans répondre à leur soif de savoir, à leurs doutes ou à leurs demandes imprécises d'informations sur les sexualités. Nous savons que tout enfant veut satisfaire sa curiosité dès le plus jeune âge et savoir ce qui se passe derrière la porte de la chambre de ses parents. A nous enseignant,e,s et éducatrice,s de lui apporter des éléments de réponse ad-hoc et adaptés aux différentes classes d'âge.

► Prendre en considération les questions homosexuelles dans les programmes scolaires, c'est faire progresser la citoyenneté d'une part, faire adhérer l'institution aux nouvelles réalités sociales actuelles, faire fonctionner la tolérance et l'esprit d'ouverture, faire évoluer les mentalités machistes et sexistes qui dévalorisent le féminin, faire sonner le droit de cité d'une différence parmi d'autres. Que fait-on pour cette frange de la jeunesse gay et lesbienne ? Nul ne s'en préoccupe. Elle ne doit pas être laissée pour compte dans l'isolement, le manque de repère, la dépréciation de soi, la dépression, ou l'échec scolaire. La grande question d'aujourd'hui est de savoir si l'on peut développer une image favorable de soi-même lorsqu'il se révèle en soi des désirs pour des personnes de son propre sexe dans un environnement uniquement marqué par le couple Ken et Barbie, Hélène et les garçons, Lauren Bacall et Humphrey Bogart, le dernier chanteur à la mode et sa jolie romance avec une jeune-belle-fille-top-model que l'on relate jusqu'à plus soif dans les magazines pour adolescent ou sur les stations de radio. Que reste-t-il pour les jeunes qui sont différents ? Qu'apporte alors l'école ? Quel autre modèle, quelle autre romance homo-amoureuse proposer aux jeunes gais et lesbiennes ? Quel enseignant "sort du placard" pour affirmer que notre monde est bien plus complexe qu'homogène et ne peut se comprendre à la seule loupe de la pensée unique hétérosexuelle et hétérosexiste ? Ce que la littérature doit à l'homosexualité, ce qu'elle fut au fil des âges et sa contribution au progrès humain, et ce en quoi la discriminer et la stigmatiser perpétue une injustice digne d'un ordre totalitariste dont l'ultime visée aboutit toujours à la purification de toutes les différences quelles qu'elles soient... n'est jamais exposé et discuté en classe. Des parents de jeunes homosexuels s'indignent. Que fait l'école ? Pourquoi nous a-t-elle pas préparé à ce matin où mon fils/ma fille m'a appris son amour pour une personne de sexe identique, m'a révélé ses amours homosexuelles que j'aurais alors préféré ne jamais entendre. Le tabou fait le silence. Le tabou fait la clandestinité. Le tabou fait la timidité. Le tabou fait la frilosité. Le tabou gêne même la "gauche plurielle" moderniste, innovatrice qui ringardise tous ceux qui s'attachent encore aux valeurs d'hier sans soupçonner celles qui bâtiront demain. La pluralité ne prévaut pas, nous semble-t-il, à tous les niveaux, notamment homosexuel. En février 1999, Ségolène ROYAL, Ministre déléguée à l'Enseignement scolaire m'adressa une lettre qui reprenait fort allègrement les dispositions du précédent Ministère Bayrou. Madame ROYAL écrivait : " que l'attente concernant la manière d'aborder l'homosexualité à l'école fut pleinement considérée dans la publication de la circulaire du 19 novembre 1998, intitulée "éducation à la sexualité et prévention du sida". Un texte affirmant la nécessité de développer une véritable éducation à la sexualité et à la responsabilité. Ségolène Royal précisait, à juste raison, que le but essentiel de cet enseignement est de contribuer à l'épanouissement personnel des élèves. Nous lisons dans la rubrique consacrée spécifiquement aux "droits à la sexualité et respect de l'autre", qu'il convient "de comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés". Mais qu'est-ce qu'un comportement sexuel varié ? Que cache donc cette notion ? Faut-il préférer la complication lexicologique à la clarté du discours ? Pourquoi ne pas dire les mots ? L'ouverture à notre problématique effleure mais l'engagement est faible. Que craignent les pouvoirs publics ? Pourquoi cette

frilosité constante ? Quelles démonstrations apporter aux septiques ? Quels plaidoyers pour les détracteurs ? Comment convaincre le monde enseignant et les parents d'élève que les valeurs humanistes de tolérance, de liberté, de respect de soi et d'autrui mais aussi d'épanouissement personnel et de Bien Être individuel ne s'arrêtent pas aux portes de l'homosexualité ? Vraisemblablement en tentant un discours simple et rigoureux fondé sur les missions républicaine et de service public d'éducation, des recherches sociologiques et pédagogiques et surtout en présentant d'emblée des pratiques éducatives et pédagogiques incluant les dimensions homo et bi sexuelles de notre société actuelle. Le Savoir n'est pas limitatif, la réflexion enseignante pas davantage. Madame ROYAL, quelques mois avant la fin de son ministère ouvrait une nouvelle voie : « l'éducation sexuelle doit devenir une éducation à la sexualité et à la vie, fondée sur l'estime et l'écoute de l'autre, permettant de lutter contre les contraintes et le machisme, et apprenant le rejet de l'homophobie » (propos en date du 12 janvier 2000, rapporté par le bimensuel IDOL) Dans le cadre du processus de modernisation du dispositif d'éducation sexuelle, la ministre déléguée à l'Enseignement scolaire rappelle que le « refus de l'homophobie » est une de ses priorités.

► A la rentrée 2000 sont apparues des mallettes pédagogiques, destinées à tous les élèves des collèges et lycées afin que s'amorce dans les familles une discussion sur le sexisme, l'homophobie, la prévention sida, les relations sexuelles, la contraception, la parentalité... Il demeure que cette mesure, appréciable, ne doit désengager l'institution scolaire de son obligation d'aborder de manière « frontale » l'homosexualité dans tous les domaines de la Connaissance, d'où elle fut écartée... Suite à ces engagements politiques, dans notre époque de l'après-Pacs (qui ne peut être que celle de la criminalisation de l'homophobie, et un travail de fond pour l'évolution des mentalités dans toutes les couches de la population, et nos générations futures), parions que cet ouvrage puisse contribuer à lancer de nouveaux défis, une nouvelle dynamique, de nouvelles pratiques enseignantes.

► Puissent enfin les années 2000 devenir un vrai pacte de paix entre homosexuels et hétérosexuels. Parce que ne dois-je point répondre avec véracité et justice à cet élève qui m'interpelle :

- "Maître, elle m'a traité d'homosexuel !" ? Et avec tact aussi...
- Mais ce n'est pas une injure, voyons Jack (8 ans et demi) - Mais...
- Tu sais pas ce que ça veut dire ?
- Ben...
- Pourquoi elle a dit cela ?
- Parce que j'invite chez moi un copain
- Et alors ?
- Crois-tu que tu as actuellement l'âge de mettre quelqu'un dans ton lit ?
- Non je pense pas.
- Donc elle dit cela pour t'embêter... Veux-tu savoir ce qu'est un homosexuel ?
- Ouais
- C'est pas du tout une vilaine chose, contrairement à ce que Sonia peut dire...
- Ce sont des hommes qui aiment des hommes ou des femmes qui aiment des femmes. Ce sont des affaires d'amour. Et l'amour c'est ce qu'il y a de plus beau dans la vie. C'est comme un homme qui aime une femme et inversement, pour eux. Tu vois ?
- Et on dit des trucs sur eux ?
- Il y a des gens qui ne savent pas bien ce que c'est, qui répète ce qu'ils ont entendu. Mais l'amour entre deux adultes mérite toujours d'être respecté...

Le reste du groupe piétinait. Il fallait vite monter en classe, la sonnerie avait retenti depuis bientôt cinq minutes. Un large point d'interrogation pointait dessus Jack qui allait bientôt oublier la question, même si le maître d'école l'avait surpris en affirmant que Sonia ne l'avait point insulté. Puisque d'insulte il ne s'agissait point. Jack pensa : l'anniversaire chez Mac Do, c'est trop cher, il vaut mieux la maison... Et le maître qu'avait-il à faire ? S'était-il débrouillé au mieux dans cette cour de récréation ? Était-il préparé à ce genre de questionnement d'élève ? Qu'allait-il dire si les enfants lui en reparlait ? Une réponse s'impose. Dire, c'est prosélyte. Non, c'est simplement expliquer. Lever l'ignorance n'est pas influence, mais donner à comprendre le monde dans toutes ses composantes. Un point c'est tout.

Question d'hétérosexisme, sexisme et homophobie

L'homosexualité pose déjà un premier problème quant à la dénomination de ce qui est une orientation amoureuse. Cet amour qui envisage des relations affectives et sexuelles entre partenaires du même sexe est désigné par un terme unique où le suffixe "sexe" est lourd de sens. La réalité homosexuelle est certes une pratique sexuelle, mais aussi un mode de vie, une vie en couple, des réseaux relationnels qui évoquent quelque chose qui ne s'arrête pas seulement à la sexualité. Les homosexuels ne se définissent pas uniquement par le sexe, la sexualité. On pourrait parler davantage d'homosocialité, et des homosociaux. Pourquoi pas ? Restreindre l'homosexualité à la seule sexualité, c'est faire le jeu des moralistes, la réduire à une seule dimension sociale, c'est faire le jeu d'une fausse pruderie. La question est délicate. Parle-t-on toutefois sans cesse de l'hétérosexualité pour faire vendre les journaux d'été ou l'audimat télévisuel. Nous apprécions, dès lors, les pages web de Lambda Education qui renverse les questionnements dans un « interrogez votre hétérosexualité » qui ne manque pas de sel. Nous pouvons ainsi lire : « D'où pensez-vous que puisse provenir votre hétérosexualité ? Quand et dans quelles circonstances avez-vous décidé d'être hétérosexuel ? Se peut-il que votre hétérosexualité ne soit qu'une phase difficile et troublante à passer ? Se peut-il que vous soyez hétérosexuel parce que vous craignez les personnes du même sexe ? Si vous n'avez jamais couché avec un partenaire du même sexe, comment savez-vous que vous ne préféreriez pas cela ? Se peut-il qu'il vous faille une bonne expérience homosexuelle ? A qui avez-vous avoué votre hétérosexualité ? Comment ont-ils réagi ? L'hétérosexualité ne dérange pas tant qu'on ne fait pas étalage de ses sentiments. Pourquoi toujours parler d'hétérosexualité ? Pourquoi tout centrer là-dessus ? Pourquoi donc les hétérosexuels font-ils toujours un spectacle de leur sexualité ? Pourquoi ne peuvent-ils pas vivre sans s'exhiber en public ? La grande majorité des agressions sexuelles sur les enfants sont dues à des hétérosexuels. Croyez-vous que votre enfant soit en sécurité en présence d'hétérosexuels ? Dans la classe d'un professeur hétérosexuel en particulier ? Plus de la moitié des couples hétérosexuels qui se marient cette année divorceront dans les trois ans. Pourquoi les relations hétérosexuelles sont-elles si souvent vouées à l'échec ? Devant la vie malheureuse que mènent les hétérosexuels, pouvez-vous souhaiter à votre enfant d'être hétérosexuel ? Songeriez-vous à envoyer votre enfant chez le psychologue s'il venait à avoir des tendances hétérosexuelles ? Seriez-vous prêt à faire intervenir un médecin ? A lui faire entreprendre une thérapie suivie pour qu'il change ? »

► Il est étonnant que les psys n'aient jamais interrogé l'hétérosexualité, ni les sociologues les pratiques sexuelles hétéro, comme si cela coulait de source. N'est-ce point ici la pierre d'achoppement de la pensée hétérocentrée qu'il convient de dénoncer pour mieux la faire

évoluer vers une reconnaissance pleine et entière de l'homosexualité dans un esprit de totale égalité des sexualités. Quels films, éléments essentiels de notre culture et communication de masse interrogeant la sensibilité des uns et des autres, véhiculent une image positive et égalitariste de l'homosexualité ? Un vrai respect de l'homo-amour ? Une vraie cordialité de voisinage avec les homosexuels ? Certes pas les films « Pédale Douce » ou « Gazon Maudit »...

► Il y a donc les homosexuels, les homophiles (ou personnes homosociales, attirées par les regroupements de même sexe et l'affection qui peut y participer sans que cela débouche sur des pratiques sexuelles, on dit aussi en anglais les "gay-friendly"), et les pratiques homosexuelles (que l'on rencontre chez des personnes qui préfèrent se définir d'emblée comme hétérosexuelle). On le voit l'homosexualité est un phénomène complexe et transversal. On ne peut la restreindre en une réalité monolithique. Elle n'est pas une identité figée. Par contre, l'homophobie est d'une explication plus simple, et le mécanisme qui participe à son développement beaucoup moins mosaïque.

► Nous aurons donc toujours à l'esprit que l'homosexualité implique une multiplicité de regards, qu'elle est mosaïque. Il y a des homosexualités.

► Comme il y a des homophobies. C'est ainsi que Dorothy Riddle, psychologue à Tucson, Arizona (USA) décrit 8 niveaux d'attitudes vis-à-vis de l'homosexualité. Ce qui nous amène à la classification suivante :

► 1-L'homosexualité est considéré comme un comportement anormal, contre-nature. Les homosexuels sont des déviants et pervers. Leur immoralité est néfaste à la société et responsable d'une décadence de la société et de la civilisation. A ce titre, il faut les enfermer en prison ou bien les soigner avec de bons traitements psychiatriques. Ce refus absolu de l'homosexualité correspond au stade répulsion-condamnation.

► 2-Les homosexuels sont plus à plaindre qu'autre chose parce que l'hétérosexualité est préférable à l'homosexualité. Ils se sont fourvoyés dans une voie qui gâchera leur existence. C'est ici une attitude de pitié.

► 3-Le niveau d'indifférence catégorise les personnes qui n'ont aucune volonté de remise en question de l'homosexualité. Ces personnes ne craignent pas d'être en contact avec des homosexuels ; leur indifférence est quasi-sereine devant la problématique homosexuelle et homophobe. Ils ne seront ni des adversaires invétérés, ni de fervents alliés.

► 4-L'homosexualité est une chose qu'il faut tolérer. Non souhaitable, on ne peut cependant que tolérer l'orientation homosexuelle. Les gays et les lesbiennes doivent néanmoins rester discrets et ne pas influencer les enfants. C'est le stade d'une attitude de Tolérance.

► 5-Au niveau de l'attitude d'acceptation, l'homosexualité est considérée comme une orientation sexuelle acceptable. L'égalité de traitement et de considération est revendiquée ; une indifférence quant à la vie publique et privée des homos est très sensible. Il est compris que l'acceptation ne peut être que plurielle et réciproque.

► 6-Les personnes sont très sensibles aux problèmes de discrimination et d'égalité. Ils partagent certaines revendications homosexuelles, et souhaitent l'égalité entre les sexualités. Conscients de la problématique que pose l'homophobie, ils ressentent cependant un certain inconfort personnel devant ce thème. Ayant remis en question certaines idées, le respect et l'identité et du comportement homosexuel est important : c'est le niveau de l'attitude de respect.

► 7-Ici, c'est le niveau d'une remise en question de soi-même, mais aussi des dogmes hétérosexistes. Leur discours quotidien intègre l'homosexualité avec la volonté de participer activement aux revendications homosexuelles. Ni honte, ni inconfort, ni crainte d'exposer ses points de vue pro-gay à ce niveau d'attitude de soutien actif/intégration.

► 8-Niveau d'attitude d'admiration-affection : les gens considèrent que les homosexuels sont indispensables à la société et à l'environnement personnel. C'est une valeur centrale de la société. A ce niveau, on est heureux de voir les gens pouvoir vivre leur vie. C'est un vrai engagement social et affectif : grande connivence avec les homosexuels, besoin de leur présence...

► Le terme d'homophobie apparût aux Etats-Unis au début des années 1970 ; mais il ne fit son entrée dans le dictionnaire de la langue française qu'en 1990 après le lobbying actif d'association française de lutte contre l'homophobie, comme SOS Homophobie. Pour le "Nouveau Petit Robert", la personne homophobe est celle qui éprouve de l'aversion envers les homosexuels, et pour "Le Petit Larousse", l'homophobie est le rejet de l'homosexualité, l'hostilité systématique à l'égard des homosexuels (1998) . En 1967, Churchill utilisait le terme d'homoérotrophobie et l'on attribue à Weinberg (1972) les premières définitions consistantes en la peur de l'homosexualité et en la peur des contacts avec les homosexuels. Etant un néologisme formé aux Etats-Unis, l'homophobie n'est pas à entendre selon son étymologie grecque, ni latine. L'homophobie n'est pas la phobie ou peur du même ou de l'homme, mais celle de l'homosexuel. Elle se concrétise par des expressions de rejet de celui qui est différent. A ce titre, l'homophobie peut être rapprochée de la notion de xénophobie, ou peur de l'étranger, voire de celle de racisme qui est aussi une expression du rejet de ceux qui sont différents. L'exclusion ne naît pas ici de la race ou de la culture qui n'est pas conforme à celle dominante dans un lieu donné, mais d'une pratique sexuelle qui n'est pas dominante et ceci dans presque tous les lieux du monde. L'homophobie est une discrimination transnationale, transraciale qui touche les pauvres comme les riches. Le ressort de l'homophobie repose sur le fait que l'homosexualité de l'autre bouscule les schémas traditionnels autour desquels se structurent la masculinité et la féminité. Elle interroge sur la personnalité, les désirs, et souligne l'ambivalence des sentiments, là où la psychanalyse affirme que le psychisme est essentiellement masculin et féminin. L'acte homophobe s'apparente alors au rejet profond d'une part de soi-même que l'on soupçonne intuitivement et que l'on redoute. Il s'agit alors de l'exorciser par une agression qui prouvera sa normalité, éloignera cette remise en cause des attributs socialement reconnus de son sexe. L'homophobe n'admet aucune dialectique quant à la construction des genres masculin et féminin. Il souhaite éloigner de manière symbolique quelque chose dont il ressent la pression : cette peur d'un "autre" en moi, qu'il refuse en brisant le miroir qu'est l'autre dans un acte d'agression. Par ailleurs, des préjugés traditionnels, des phrases toutes faites, des rumeurs, des légendes accompagnent des normes sociales et culturelles qui confortent l'homophobie, les agressions verbales ou physiques, la stigmatisation. Certains homosexuels, ayant intégré les modèles transmis par leur environnement familial et la société, et qui ne peuvent s'en détacher, sont parfois homophobes, acharnés à combattre leur propre homosexualité pour tenter de s'en défaire. Ils peuvent aboutir à la dépression ou au suicide. Si la tolérance sociale et législative à l'égard des homosexuels s'est accrue, il apparaît que l'évolution des mentalités sera longue, certainement plus longue que de nouvelles législations apportant de nouveaux droits aux homosexuels. Une pédagogie collective pour combattre les préjugés, et la méconnaissance est à démarrer puis développer au sein de l'institution scolaire... pour enfin faire reculer significativement une homophobie largement ancrée chez les individus.

► Le sexisme est très étroitement lié à l'homophobie . Le sexisme se fonde sur l'idée discriminante que les genres sont bien différents et hiérarchisés. Chaque sexe se voyant attribuer des qualités et des défauts que véhiculent largement les médias, la publicité, certains livres, les phrases toutes faites et des préjugés bien enracinés. Les discriminations sexistes qui font de la femme un être humain inférieur concourent à l'exclusion des homosexuels

masculins que l'on considère comme des hommes se comportant en femmes, donc en individus inférieurs. L'homophobie est donc l'intériorisation du sexisme dans son rapport à l'autre. La discrimination homophobe prête des qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre considéré comme inférieur. Le sexisme organise la domination des femmes et l'homophobie scelle la cohésion entre dominants. Une pensée anti-sexiste (ou égalitaire entre les genres) conteste la hiérarchisation des différences entre garçons et filles, et questionne la construction sociale de chaque genre.

► L'homophobie est un sentiment de peur et d'aversion éprouvé par certaines personnes à l'égard de l'homosexualité et des homosexuel-le-s. Tout un chacun peut être affecté par cette aversion homophobe, que l'on soit hétéro- ou homosexuel. L'homophobie porte préjudice aux gays, lesbiennes et bisexuel-le-s, mais aussi à leur famille et leurs amis.

► Elle tire ses origines de l'histoire judéo-chrétienne et d'éléments culturels propres à nos sociétés. L'homophobie est présente à divers niveaux : institutionnels, interrelationnel, sociaux, psychologiques et langagiers. Elle est présente dans le cœur et l'esprit de nombreuses personnes. On comprend qu'elle soit passée dans le vocabulaire courant dans le registre des insultes et agressions verbales. L'homophobie est intimement liée à la problématique du sexisme (domination masculine) et à des définitions de "genre" fort stéréotypées de la masculinité et de la féminité. Elle engendre des discriminations à l'encontre des homosexuel-le-s : exclusion, violence verbale, voire physique, isolement, dépressions, voire tentatives de suicide, intégration socio-professionnelle difficile et échec scolaire pour les jeunes "homos", malaises devant le sujet de l'homosexualité (réduisant souvent les gays, les lesbiennes et les bisexuel-le-s à cacher leur orientation affective).

► Le terme « homophobe » est encore fort inusité, faute d'être devenu un objet de recherches universitaires et de revendications militantes. Comme la xénophobie, le racisme ou l'antisémitisme, l'homophobie relève du même ressort. L'acte homophobe est une manifestation de pouvoir consistant à désigner autrui comme différent, contraire et surtout inférieur ou anormal. Si quelques savants recherchèrent avec peu de succès l'origine et le fonctionnement de l'homosexualité masculine et féminine, certains universitaires tels que Daniel BORILLO et Pierre LASCOUMES suggérèrent de s'interroger et d'analyser l'hostilité déclenchée par cette forme spécifique d'orientation sexuelle. Il importe qu'afin que l'homosexualité soit davantage respectée, il soit compris les mécanismes du rejet homophobe et lesbophobe. C'est un changement de dynamique épistémologique et politique dont l'objectif est d'en finir avec la victimisation homophobe. Il est temps que les hommes et les femmes homosexuels ne portent plus les stigmates du mépris ou de la dévalorisation. Il est clair que l'homosexualité doit être considérée comme une forme de sexualité aussi légitime, reconnue et respectable que l'homosexualité avec un cortège de lois ad-hoc, d'injures interdites et condamnées, de reconnaissance dans tous les aspects de la vie sociale : culture, éducation, métiers, études... Ce n'est plus la question homosexuelle, somme toute banale, mais bien la question homophobe qui mérite dorénavant une problématisation particulière. Lors des controverses autour du PACS se sont substituées à une homosexualité illégitime la compassion et la miséricorde de certains. On ne peut plus taxer d'homophobe un adversaire, ni dire l'homosexualité d'une personnalité (l'outing).

► Un « politiquement correct » s'est installé pour mieux organiser une homophobie s'avancant à visage couvert de théories, d'études et réflexions aux fondements bien discutables quant aux axiomes de départ choisis. Pour une certaine partie de la population française, il n'est plus de mise (même refusant quelques droits aux homosexuels au nom de convictions personnelles) de se voir accuser de rejet des homosexuels et de l'homosexualité.

Cependant, est pointée dans les discours (et même les milieux dits « éclairés ») l'idée d'une inégalité des sexualités. Ce que l'on dénomme l'hétérosexisme. L'homophobie est devenue rampante. Eric FASSIN écrit : « L'usage actuel hésite entre deux définitions fort différentes. La première entend la phobie dans l'homosexualité : il s'agit du rejet des homosexuels, et de l'homosexualité. Nous sommes dans le registre, individuel, d'une psychologie. La seconde voit dans l'homophobie un hétérosexisme : il s'agit cette fois de l'inégalité des sexualités, le sexisme exprimant une inégalité « primaire » des sexes avec la dévalorisation du féminin et de la féminité. La hiérarchie entre hétérosexualité et homosexualité renvoie donc plutôt au registre, collectif, de l'idéologie. » Ce sociologue met, à juste titre, en perspective les problématiques de misogynie et sexisme afin de mieux saisir le contraste. La première est rejet comme le rejet des homosexuels. Il s'inscrit dans l'ordre du psychologique : c'est une phobie. Et l'injure (salope ou pédé) appartient au même registre de mépris, dénigrement, annulation de cet autre. La seconde est de type idéologique à l'instar de l'hétérosexisme qui exprime l'inégalité des sexualités. Cette hiérarchisation des sexualités ne peut cependant totalement exclure une relative homophobie, une homophobie de salon ou de savants. En l'an 2000, l'opinion oscille entre une homophobie implicite inscrite dans une pensée hiérarchisante et inégalitaire des sexualités et une homophobie déclarée à laquelle on peut assister dans les « repas de famille ». Une véritable reconnaissance exige l'égalité. Les avantages offerts par le PACS n'empêchent cette hiérarchisation des sexualités profondément insultante pour la personne humaine homosexuelle, discriminée sur le terrain à la fois si fragile, si sensible, si fondamental de l'amour.

► Nous pouvons nous demander si notre société n'est pas malade d'homophobie, si elle ne souffre pas de cette forme assez particulière de névrose homophobe : c'est-à-dire la peur et la haine presque maladives de l'homosexualité et des homosexuels. De la même manière qu'il existe d'autres phobies telles que la crainte des ascenseurs, des chiens, des serpents ou des foules, il semble exister une peur/haine obsessionnelle de l'homosexualité qui peut amener certains individus à des attitudes de haine, des comportements agressifs, des actes criminels... Pourquoi une telle obsession ? A quoi tient-elle ?

► Le livre "La peur de l'autre en soi" dirigé par Daniel Welzer Lang nous présente une dénonciation originale de l'homophobie fort utile pour développer quelques stratégies éducatives à l'égard des « enseignés » ou projets de formation des enseignants. Que nous apprend donc cet anthropologue qui travaille dans le département d'études féminines de l'Université Louis Lumière à Lyon ? Il nous explique que l'homophobie ne serait pas, comme certains auteurs américains la définissent, seulement une peur ou un rejet de l'homosexualité. Selon notre auteur, de façon plus large, il s'agit du dénigrement des qualités considérées comme féminines chez les hommes, et aussi des qualités masculines chez les femmes. Il pose la question de l'adéquation ou du parallélisme entre rôle sexuel et identité sexuelle ; et souligne que cette aversion fondamentale du féminin soutient toutes nos façons de penser le masculin comme le féminin. Ce qui alimente dès lors le sexisme, la stigmatisation et l'exclusion des homosexuels masculins. « L'homophobie entretient en effet la peur de l'autre en soi, c'est-à-dire de cette femme qui sommeille en chaque homme, de cet homme qui dort en chaque femme, de cet homosexuel ou cette homosexuelle qui, sait-on jamais n'attend peut-être qu'à s'éveiller en nous ». Daniel Welzer-Lang souligne : « L'autre en moi m'inquiète". Nous pouvons aussi entendre ici la peur de l'autre en elle-même, c'est-à-dire l'angoisse de la différence du seul fait de son étrangeté. Ceci fonde tous les racismes que rencontre les émigrants, les juifs, ou même encore en certains endroits celui qui n'appartient à la même chapelle que moi, au même territoire que le mien. "L'autre que moi me gêne". L'ignorance façonne les préjugés : "plus il est méconnu, plus cet autre, quel qu'il soit, est susceptible de

soulever l'interrogation, le préjugé, la peur" ; que les racistes de tous les fronts exploitent largement. » Un autre article de cet ouvrage collectif de Christophe Gentaz nous explique que c'est également la crainte d'être envahi, d'être dominé, sur les plans physiques ou psychologiques par cet autre que soi qui est menaçant pour l'individu. Daniel Welzer-Lang nous invite d'abord à reconsidérer les interactions entre homophobie et masculinité. Il distingue puis relie entre elles l'homophobie particulière stigmatisant les gais et les lesbiennes, et une homophobie générale prenant racine dans la construction et la hiérarchisation des genres masculin et féminin. Michel Dorais nous répertorie les diverses recherches sur l'homosexualité que l'on peut définir en deux grandes tendances. D'une part les théories essentialistes (caractère inné et singulier de l'homosexualité), d'autre part, les théories constructivistes insistant sur "le caractère labile de la sexualité et de ses déterminants culturels". Plus loin, Pierre Dutey traque les multiples sens de l'homophobie, débusque linguistiquement les origines du vocabulaire employé pour désigner l'homophobie et sa phobie. Dans la seconde partie, Christophe Gentaz interroge "les fonctions psychiques de l'homophobie dans le maintien de la virilité". Quant à Françoise Guillemaut, elle souligne l'un des principaux effets de la rencontre du sexisme avec l'homophobie, à savoir l'invisibilité des lesbiennes dans les représentations sociales. Nous retiendrons donc que « l'homophobie est la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre » (Welzer-Lang, 1997). L'homosexualité amène autrui à se questionner sur les ressorts les plus intimes de sa personnalité et bouscule les schémas traditionnels structurant la masculinité et la féminité, remettant en cause, in fine, la position dominante du mâle dans nos sociétés, que critique et éclaire Pierre Bourdieu dans la « Domination masculine ».

► Pour conclure, nous sommes confrontés à de graves problèmes de hiérarchisation des sexualités, phobies des gays et lesbiennes, stéréotypes et préjugés anti-homos, ignorance des réalités du vécu homosexuel au quotidien ... sont les principaux axes d'une éducation à la Tolérance et au Respect des Différences, de la différence homo-amoureuse... Une éducation pour les générations futures qui répond au « droit de savoir » des enfants et des jeunes. L'homophobie peut d'ailleurs être subie tant par les pratiquants homosexuels d'un soir que les homosexuel-le-s en couple, les homophiles ou amis des homos, dont leur seule fréquentation peut être reprochée. L'hétérosexisme est alors la forme « élégante » d'une homophobie « rampante » . C'est reconnaître l'existence de cette forme de sexualité, mais la considérer comme forcément inférieure à la pratique hétérosexuelle. C'est une forme de discrimination qui a voir avec le sexisme. L'homophobie est toujours un rejet, une discrimination, une forme particulière de « racisme ». L'association SOS Homophobie décrit un mécanisme particulier : « Accepter l'homosexualité de l'autre, c'est admettre la sienne possible, c'est être capable de se remettre en cause en tant qu'archétype de la sexualité ».

► L'homosexualité ne se résume pas au seul aspect de la sexualité, au coït entre personnes du même sexe. Elle est aussi et parfois pour certaines personnes exclusivement sentiments ou gestes. L'homosexualité s'exprime donc au travers de comportements aussi nombreux et complexes que ceux que partage la « majorité » hétérosexuelle. Le psychiatre américain Judd Marmor suggérait la définition suivante : "peut être considérée comme homosexuelle une personne qui, durant sa vie adulte :

- manifeste une préférence pour des personnes de son propre sexe ;
- est érotiquement (sexuellement) attirée par ces personnes,
- et a habituellement (mais pas nécessairement) des relations sexuelles avec une ou plusieurs de ces personnes".

► Nous autre préférons plutôt définir la personne homosexuelle comme "tout individu dont l'orientation amoureuse est portée sur une personne adulte du même sexe".

► Le terme "orientation" nous semble préférable à celui de "préférence" largement répandu dans les pays anglo-saxons et qui pourrait évoquer une notion de choix sexuel qui n'est pas. Nous savons que le désir érotique n'est pas de l'ordre d'un choix entre une glace à la vanille et une glace au chocolat. Il est, un point c'est tout. Il ne résulte pas d'une préférence que l'on pourrait d'ailleurs nous demander poliment de corriger au nom de la bonne morale encore en vigueur. Le terme "amoureuse" semble quant à lui bien englober tous les aspects de l'attirance homosexuelle : plaisir érotique, satisfaction physique, affects et sensibilité, sentiments pour autrui.

► Les pratiques homosexuelles ont toujours été codifiées, encadrées par des préceptes sociaux qui évoluèrent selon les époques et les cultures. L'homosexualité à signification pédagogique de l'époque antique ou de tribus de Guinée diffère complètement de celle de notre époque moderne contemporaine. Les pratiques sexuelles entre hommes des Anciens ne pouvaient exister que dans le cadre d'une accession à la virilité pour le jeune garçon alors qu'aujourd'hui l'homosexualité dévirilise selon les préjugés actuels, c'est se comporter en femme, (en être inférieur pour certains). De nos jours, la loi réprime la relation avec le mineur, l'homosexualité n'est plus conçue comme formatrice. L'homosexualité de l'époque médiévale circulait dans une société bipolarisée séparant les hommes des femmes, chacun faisant ce qu'il souhaitait dans la maison de leur appartenance de genre ; leur rencontre donnant naissance, entre autre, à l'amour courtois. L'homosexualité de la Renaissance nous est connue par celle des artistes, et les représentations artistiques (oeuvres de Vinci, ou aux fresques de la Chapelle Sixtine de Michel-Ange...). Une époque de relative tolérance. Pendant le 16e et 17e siècle, règne l'indulgence pour les moeurs des nobles, alors que les gays du bas-peuples sont des bougres qui risquent des représailles ou condamnations. Colin Spencer, historien de l'homosexualité explique que « la sexualité existe dans toutes ses dimensions et toute sa complexité quelle que soit la façon dont la société essaie de la contrôler et la guider ». Est-elle une force irrésistible que la morale s'emploie à soumettre ou dompter ? Vraisemblablement, si l'on observe comment notre société n'envisage avant tout la morale qu'en terme de comportement sexuel. L'historien Rudolph Trumbach remarque que toute société humaine non influencée par la religion chrétienne, les relations sexuelles entre deux hommes sont légitimes à condition qu'ils soient mariés et pères de famille, et enfin que l'adulte soit le pénétrateur. Le jeune homme prend alors le rôle passif qui devient un rite initiateur. Cette pratique se perpétue des milliers d'années dans différentes cultures, et pas seulement en Grèce.

► Le 19e siècle bourgeois fut celui de la condamnation explicite de l'homosexualité. Cette époque vit la création du néologisme la désignant. Ce qui trahit l'existence d'un vrai changement social comme le souligne Michel Foucault. On interroge cette pratique pour mieux l'enfermer et la contrôler (fichiers de police, tolérance pour des lieux de rencontre homos, bals...) On retrouve la problématique, chère au philosophe, de l'incarcération des modes de vie minoritaires ou des individus situés à la périphérie de la société, tel les « fous » célébrés au travers des carnivals populaires allemands, puis psychiatrisés – isolés dans des structures hospitalières. Une dynamique de médicalisation de l'homosexualité sera enclenchée. Elle perdurera jusqu'au début des années soixante-dix, époque à laquelle les homosexuels descendent dans la rue et l'homosexualité conquiert une certaine visibilité en affirmant progressivement une fierté contre la honte véhiculée par des siècles de stigmatisation de cette sexualité et de ces amours.

► Une culture homoérotique apparût avec le nazisme. La fameuse "nuit des longs couteaux"

met fin aux homo-amitiés ou relations homosexuelles des militaires. Le régime hitlérien inscrit avec la déportation homosexuelle, récemment officiellement reconnus, un autre sinistre chapitre. Le pouvoir totalitaire nazi considérait les homosexuels comme des ennemis de l'état au même titre que les opposants politiques. Leur déportation fut planifiée dès 1935, ainsi que de nombreuses expériences médicales dont la castration pour débarrasser la société allemande de cette scorie. Les témoignages poignants rassemblés dans l'ouvrage « La déportation des homosexuels – onze témoignages, Allemagne 1933-1945 » font réfléchir sur le préjugé homophobe dont les nazis sont loin d'avoir le monopole. « Lorsqu'ils mirent en place la politique systématique de répression des homosexuels, ils ne firent que pousser à ses ultimes conséquences un article de loi qui préexistait au régime totalitaire et réprimait l'homosexualité dans toute l'Allemagne depuis 1870. Après la guerre, c'est encore la honte d'avoir été enfermés pour 'ça' qui a empêché les 'hommes au triangle rose' de témoigner, du fait que l'article discriminatoire restait en vigueur (...) combattre le négationnisme qui consiste à taire la déportation des homosexuels, c'est aussi dénoncer l'homophobie dans ce qu'elle est réellement : non pas une simple opinion, mais, à l'instar de tout préjugé, une construction idéologique négatrice de la personne » .

► Le paysage des pratiques homosexuelles a largement évolué dans l'histoire de l'Humanité. Les anthropologues Ford et Beach recensèrent parmi soixante-quinze sociétés primitives, quarante-neuf qui toléraient l'homosexualité pour des raisons sociales, éducatives, initiatiques ou même magiques. Cette tolérance à l'égard des rapports homosexuels entre adolescents peut s'expliquer par l'interdiction de relations hétérosexuelles préconjugales. L'éloignement des deux sexes avant le mariage produisait des pratiques homosexuelles. En Nouvelle-Guinée, elles prenaient un aspect initiatique et était lié au statut social et au passage d'un état vers l'autre ; en Australie, la coutume était poussée jusqu'au mariage homosexuel avec un célibataire plus âgé jusqu'à celui-ci décide de rompre pour prendre femme. Ailleurs, les hommes n'abandonnaient pas une fois mariés leurs habitudes homosexuelles. Personne ne réprouvait leur comportement dans la mesure où les maris satisfaisaient leurs femmes. Nul ne contestait donc les pulsions homo et hétérosexuelles. Inversement, certaines communautés primitives admettaient les hommes qui ne se reconnaissaient pas comme tel et adoptaient un statut social de femme institutionnalisé. Il a été décrit de telle pratique en 1939 chez les Indiens Mohave d'Amérique du Nord, où les hommes n'éprouvant pas d'attraction pour le sexe opposé changeaient de condition sexuelle pendant une cérémonie spéciale, puis dès lors s'habillaient en femme et entraient alors en ménage avec un mari, tout en conservant une place honorable dans la société. Des chercheurs ont signalé l'existence de femmes exclusivement lesbiennes chez les Alyhas et dans une tribu du Soudan des mariages institutionnalisés entre des veuves d'âges mûrs et des jeunes filles qu'elles dotaient pour acquérir un statut honorable dont la stérilité les avaient privés. La jeune épouse était autorisée à accueillir des pro-géniteurs susceptibles d'assurer la fécondité du couple de femme.

► Dans la Grèce antique, l'amour des garçons représentait une valorisation de la beauté et un culte de la beauté. Il s'agissait d'une liaison amoureuse entre un adulte (l'éraсте, l'amant) et un adolescent (de l'époque, certainement plus mature qu'aujourd'hui - désigné comme l'éromène, c'est-à-dire l'être aimé). Les relations entre adultes étaient par contre sévèrement condamnées. Ceux qui s'y adonnaient étaient l'objet de l'opprobre parce qu'elles signifiaient la soumission, la passivité, une féminisation méprisante pour ceux qui subissaient la sodomie. Les institutions protégeaient l'amour des garçons qui maintenait un équilibre des choses dans une société où les femmes étaient reléguées à la procréation, la virginité des jeunes filles avant mariage obligatoire. Les hommes mûrs trouvaient chez les jeunes garçons une compagnie stimulante dans la recherche du plaisir. Il n'y avait pas d'opposition entre l'amour de l'autre sexe et celui de son propre sexe. Cela se vivait sous l'aune d'une bisexualité au sens

littéral du terme.

► Dans la Rome des Césars, le culte hellénique du beau se mua en un total libertinage, sans aucun garde fou social et moral. Contrairement au monde grec, le statut du mariage fut constamment bafoué. Les maîtres de Rome donnèrent l'exemple d'un dévergondage hétérosexuel et homosexuel des plus lubriques et excessifs. Les conduites sexuelles échappaient à toute censure. Dans un discours, le tribun Curion qualifia Caius Julius César de "mari de toutes les femmes et de femme de tous les maris". L'homosexualité ne constitua pas l'objet d'une réflexion morale, elle ne fut non plus l'objet d'une codification sociale.

► La religion chrétienne qui avait associé l'acte de chair au péché exclut du royaume de Dieu les adultères, les impudiques et les efféminés. L'union monogamique privait la sexualité humaine de son contenu érotique et la recherche du plaisir. Une culture de l'aveu, où le sexe est l'objet privilégié de la confession, s'installait. L'Eglise ne cessa d'accroître sa domination sur la sexualité. Il était du devoir du bon croyant d'avouer les pensées qu'elle inspire. La maîtrise du désir est exigée et la recherche du plaisir est condamnée. Les pratiques sexuelles seront réglementées jusqu'à la fin du 18e siècle : respect de la fidélité, de la fécondité et des règles de continence dans un système de surveillance absolue. Ce sont d'ailleurs les tribunaux ecclésiastiques qui prononcent les sentences de mort pour les coupables de pratiques sodomiques. Peu de condamnation au bûcher de femmes lesbiennes furent recensées. Le lesbianisme était qualifié jadis de "joli péché".

► Au cours du 17e siècle, l'indulgence accompagnait l'abbé de Choisy qui n'hésitait pas à se rendre aux séances de l'Académie française en se travestissant en femme. A la même époque, Monsieur, le frère de Louis XIV ne prétendait pas dissimuler son homosexualité, pas plus la reine Christine de Suède. Au 18e siècle, le prêtre sera dépossédé de son pouvoir exclusif sur le sexe au profit du médecin qui n'exercera pas moins un pouvoir répressif sur l'homosexualité au nom d'une pseudo science sexuelle. Le champ du contrôle sexuel s'étendra à l'onanisme, les habitudes solitaires des enfants, les perversions, le viol, et les actes contre nature comme la sodomie. Au début du 19e siècle, la médecine craint de parler de l'homosexualité de peur de légitimer une perversité. Certains croyaient en la transmission héréditaire de cette perversion sexuelle. Il fallait donc contrôler soit pour prévenir, soit pour réprimer. Michel Foucault pense que le discours médical centré sur la sexualité des enfants, la fécondité des couples et l'approche psychiatrique des pervers fut bien plus impulsé par une volonté répressive qu'une soif réelle de savoir tant il était vicié par une approche essentiellement négative de l'onanisme et de l'homosexualité. A tel point que des médecins protestèrent pendant la seconde moitié du 19e siècle en Allemagne et Europe centrale contre les lois et le mépris dont les homosexuels étaient victimes. A la même époque, le docteur Magnus Hirschfeld inventa le néologisme de "homosexuel" qui aujourd'hui encore définit toujours une attirance amoureuse avec le poids d'un terme médical et la forte connotation du sexuel. Des médecins affirmèrent l'origine congénitale, biologique. D'autres parlèrent d'un "hermaphrodisme mental" correspondant à des hommes ayant une sensibilité féminine. Le registre des recherches évoluait vers un concept de bisexualité avec les propos de Krafft-Ebing et Freud. Les pratiques homosexuelles devinrent fort discrètes. Le mouvement d'invisibilisation fut enclenché à la fin du Moyen-Age dès lors que le groupe homme et le groupe femme ne se repliaient plus sur eux-mêmes. L'homosexualité n'était d'aucune noblesse, et ne pouvait autrement qu'être une tare, une maladie. La science médicale devait la traiter comme une dégénérescence.

► Dans tous les cas de figure au sein des cultures antiques ou primitives, les pratiques homosexuelles confortaient un pouvoir patriarcal, une domination des femmes, objet de procréation obligée et d'échange entre les hommes. L'homosexualité féminine ne fut pas un sujet majeur de recherche médicale au siècle dernier. Le lesbianisme jouissait d'une certaine indulgence juridique. Médicalement le péril était moins l'homosexualité des femmes que le

gaspillage du sperme de l'homme aux pratiques homosexuelles. On ne trouvait pas que cela prêtait vraiment à conséquence pour les femmes ; la virilité n'était pas là en péril. Commençait ainsi déjà l'invisibilité des lesbiennes victimisées à double titre sur l'autel du patriarcat, du sexisme et de l'homophobie...

► Les trente dernières années virent s'accroître la visibilité d'un mode de vie "gay", mais aussi lesbien, suite aux événements de Stonewall (New-York, 1969) qui enclenchèrent aux côtés du mouvement des femmes un large mouvement de libération homosexuelle à travers le monde. Il accompagna les mouvements de libération sexuelle véhiculés par les jeunes hippies ou beatniks depuis 1970. Progressivement, les homosexuels alignèrent leur vie affective et sexuelle sur le modèle classique du couple hétérosexuel. L'épidémie du Sida accéléra ce mouvement. Il s'ajouta, outre les revendications de reconnaissance légale des couples d'individus du même sexe, celle d'un droit à la parentalité homosexuelle. De nombreux homosexuels sont parents après séparation ou divorce ou dans le cadre de procréation entre hommes et femmes homosexuels. Des enfants de parents homosexuels vivent de nos jours dans des familles homosexuellement recomposées...

► L'historien peut tracer une pratique homosexuelle sous toutes les latitudes et à toutes les époques. Mais toujours fort différemment appréhendées, symboliquement vécues, institutionnellement organisée/catégorisée.

► Les préjugés accompagnant l'homosexualité n'ont guère varié depuis le siècle dernier. Tous étayés par la réflexion médicale d'alors, ils alimentent encore les stéréotypes actuelles. Ainsi, rabâche-t-on les poncifs suivants :

- L'homosexualité est anormale. L'homosexualité n'est pas naturelle ; elle est contre-nature.
- L'homosexualité est une maladie mentale qu'on peut guérir.
- Les gays veulent être des femmes et les lesbiennes des hommes.
- Les gays sont efféminés, les lesbiennes masculines, "camionneuses".
- Les homosexuels sont des pédophiles. L'homosexualité est un choix. Je ne connais ni gay ni lesbienne ni bisexuel(le). Les gays n'ont jamais de relation stable. Les gays et les lesbiennes n'ont pas de famille.
- Les gays et les lesbiennes ne peuvent pas élever des enfants. L'homosexualité est une phase de l'adolescence.
- L'homosexualité est un arrêt dans le développement harmonieux de la sexualité vers le but sexuel normal. L'homosexualité est souvent causée par l'absence de père et/ou la présence trop forte de la mère. Etc...

► Force est de constater que l'homosexualité est aujourd'hui vécue à visage plus découvert... mais par une minorité de privilégiés habitants les zones urbaines des grandes métropoles (Paris le Marais, Lille-Belgique, Lyon-Genève) Ce n'est pas pour autant tous les jours « gay-pride », et la visibilité homosexuelle se résume aux seuls quelques lieux commerciaux regroupés dans ce qu'il convenu d'appeler des « ghettos ». Lesquels correspondent d'ailleurs à une géographie de la Tolérance et permissivité morale qui a la faveur des contrées du nord contre celles du sud plus attachées aux valeurs traditionnelles et conservatrices. La revue Sciences Humaines (N°...) soulignait que les Portugais, les Scandinaves, les irlandais ont des systèmes de valeur très différents hérités des influences religieuses et de l'histoire spécifique de chaque nation. Les référents moraux varient selon le degré de christianisation, la Réforme, les révolutions socio-économiques, les différences de conditions de vie. Un clivage apparaît clairement entre le Nord protestant libéral et le sud catholique plus soumis aux principes normatifs édictés par l'Eglise. En revanche, dans la plupart des pays, la socialisation des

jeunes au christianisme traditionnel décline. Ce mouvement est proprement européen. La sécularisation déjà fort ancienne en France et aux Pays-Bas dépasse la « seule sphère religieuse et touche les systèmes d'interdits traditionnellement associés au christianisme, qu'il s'agisse de la fidélité, de la réprobation et répression des déviances et larcins, d'obéissance des enfants, du respect des parents ou de la soumission à l'autorité, du divorce et de l'homosexualité ». Quelques sondages et enquêtes permettent de confirmer le clivage nord-sud. Si les actes d'incivisme sont injustifiables pour les scandinaves, la permissivité sexuelle, l'homosexualité n'engagent que l'individu et son partenaire dans leurs choix privés. En revanche, dans les pays latins du sud, les actes inciviques sont bien mieux tolérés que les manquements aux normes sexuelles traditionnelles. En ce sens, la France est latine. On tolère davantage la fraude fiscale de son cousin que l'homosexualité de son fils ou de la fille du voisin. On le voit bien autour des discussions engagés autour de la parentalité homosexuelle et du droit à l'adoption par les gays et les lesbiennes : c'est en bataille en France, l'adoption par les « homos » est autorisée au Danemark et aux Pays-Bas.

► Si le PACS a suscité de vifs et nombreux débats dans l'opinion publique et au Parlement, nous devons constater que des propos homophobes ont pu être entendu de la bouche de manifestants ou députés « anti-pacs », du genre : « les pédés au bûcher » ou « pas de neveux pour les tantouzes », « allez faire signer vos pacs dans des infirmeries ». Nous vîmes réapparaître les beaux griefs et discours surannés que nous avons crû à tort d'une autre époque. Nous rirons du lapsus célèbre d'un député qui expliqua « il y a un trou dans votre sexe », l'homosexualité étant bien davantage une affaire de sexe que de texte, de vie affective et de couple dans l'inconscient collectif de nombre de nos compatriotes. Tous ces éléments sont autant d'arguments pour réclamer maintenant une loi criminalisant les propos homophobes et l'incitation à la haine des hommes et femmes homosexuels.

► Il est donc clair que les réserves morales, les représentations caricaturales, et le mépris latent sont toujours d'actualité. Homo-moquerie comme homo-marginalisation, homo-discrimination comme homo-marginalisation ne relèvent pas du fantasme, ni d'obsessionnels de l'homophobie. Une loi contre l'homophobie marginaliserait à son tour tous les tenants d'un ordre moral caduque, les intolérants invétérés, et les racistes. On ne pourrait plus se permettre parce que la loi interdisant punirait. On pourrait dès lors espérer bâtir un changement des mentalités chez les adultes ainsi que chez les nouvelles générations. Nous pourrions mieux ancrer sur une telle loi nos travaux et programmes pédagogiques, donner une véritable écoute à nos propositions. Certes, le drame du Sida a modifié dans l'opinion publique la vision des homosexuels rendus humains, solidaires et actifs en matière de prise en main de leur destin et de celui des autres. Toutefois, trois questions reviennent de manière récurrente dans les magazines : la question de la « guérison » de l'homosexualité liée à sa révélation dans la cellule familiale, de la ségrégation et des risques d'isolement ou licenciement en cas de coming-out en milieu professionnel, les modes de vie érotiques des gays et désormais la légitimité de l'adoption d'enfants pour les couples homosexuels. Le débat est aussi périodiquement relancé sur la question d'une origine biologique de l'homosexualité. Il fait espérer pour les parents « effondré » par leurs doutes ou la révélation sur la sexualité de leurs enfants des possibilités de « guérison » à la lecture d'articles sur la découverte d'un pseudo « gène gay ». Autres vives discussions : l'épineuse question du communautarisme qui divise les tenants de l'intégration à la Républicaine et les pragmatiques fascinés par l'efficacité américaine. Il faut cependant bien reconnaître que si l'esprit de corporatisme peut être dénoncée, le manque d'esprit de communauté est dommageable, le culte de l'individualisme sapant le syndicalisme, le militantisme, avec des associations fonctionnant sur la générosité, la disponibilité et le talent de quelques 4 à 7 animateurs...

- ▶ S'il nous fallait lister les homo-problèmes, nous citerions (sans prétendre à l'exhaustivité) :
 - ▶ l'isolement professionnel (je me tais souvent, je ne partage rien de ma vie privée, j'évite des sujets ou je me replie sur moi-même, je m'isole...)
 - ▶ la marginalisation professionnelle (être tenu à l'écart des projets, des promotions, des décisions pour avoir affirmé son homosexualité...)
 - ▶ le silence éducatif (ne pas dire la vérité sur le fond d'une oeuvre, les relations amoureuses de personnes célèbres dans l'histoire, taire cette orientation dans les informations sur les sexualités, ne pas évoquer le racisme particulier subi par les homos au risque d'un manque d'identification positive pour certains et d'un moins bon voisinage avec les gays pour d'autres...)
 - ▶ le choc familial et la difficile acceptation de parents impréparés à cette éventualité.
 - ▶ la dépression, voire au pire le suicide des jeunes homosexuels qui ont peu de lieux pour retrouver leurs pairs...
- ▶ Chez la femme, l'homosexualité semble plus discrète et secrète. Elle souffre des mêmes réprobations de l'entourage familial même si le lesbianisme semble mieux « passer » socialement. On les trouve moins volage que les hommes, elles sont objet sexuel pour le plaisir des pornographes hétérosexuels. Leurs homo-problèmes sont identiques à ceux des gays. Toutefois, la femme homosexuelle souffre d'une double discrimination : en tant que femme et comme homosexuelle, elle doit affronter le machisme masculin et l'homophobie.

Question d'éducation et caetera

Sous la IIIe République, les pères fondateurs de l'école souhaitaient "élever chacun dans sa condition". Les instituteurs, "hussards noirs de la République", selon la célèbre expression de Charles Péguy, avaient pour mission principale d'extirper les particularismes régionaux de l'hexagone pour forger une culture nationale unifiée propre à la notion de République une et indivisible. L'école avait pour objectif de faire rentrer dans la République les jeunes français. Il fallait alors arracher aux vieilles croyances la jeunesse pour en faire des citoyens éclairés. La construction de l'identité passant par l'instruction. L'école devient au début du XXe siècle l'instrument de laïcisation de la société qui combat alors l'emprise de l'Eglise. Elle devient dès lors comme un "sanctuaire laïque" qui développe ses valeurs propres reposant sur le socle de l'éthique républicaine inspirée des penseurs du siècle des Lumières: Liberté, Egalité, Fraternité. Malgré l'universalisme affiché de la République, l'école fait le jeu, durant cette époque, d'un élitisme républicain.(les enfants du peuple vont à l'école élémentaire, ceux de la bourgeoisie au petit lycée et quelques boursiers-les enfants du peuple les plus méritants-vont aussi au lycée). L'école est essentiellement un agent de l'intégration culturelle et civique (leçons de morale républicaine, cours sur les institutions, abandon des patois régionaux au profit d'un enseignement de la langue française...), bien moins un facteur d'intégration sociale. Les problèmes sociaux n'entrent pas alors à l'école.

- ▶ Les années 1960 apportèrent une modification totale dans l'institution scolaire. Un profond mouvement de massification des effectifs scolaires, conséquence d'une volonté réformatrice de démocratisation de l'instruction publique engagée depuis les années 1920, change fondamentalement la nature de l'école. Celle-ci accueille dorénavant un public nombreux et varié, la sélection ne s'opérant plus par la naissance mais en fonction de la performance des élèves tout au long de leur scolarité. Celle-ci évolua, conséquemment, quant aux valeurs la sous-tendant. Les nombreux élèves font entrer à l'école des codes, des attitudes, et des cultures jusqu'alors exclus. Une nouvelle culture juvénile, une vie adolescente, des cultures

populaires et immigrés, et d'autres aspirations apparaissent dans les établissements d'enseignement. L'élévation des niveaux de formation est claire. Il s'ajoute enfin un changement très important, qui s'opère depuis une quinzaine d'année, caractérisé par la montée d'un nouveau souci de l'individu et de la personnalité. De nos jours, les différentes mutations de l'école font qu'on attend d'elle davantage une fonction d'intégration sociale que d'adaptation civique à la République, comme naguère. On souhaite désormais que l'institution scolaire soit aussi un lieu d'éducation, de formation de la personnalité. Plus seulement un lieu d'instruction. Certains sociologues affirment que cette nouvelle articulation est parfois difficile à tenir. Ces finalités légitimes peuvent sembler contradictoires dans la mesure où "l'on ne fait pas la même chose quand on veut permettre à chacun d'être lui-même, et quand on souhaite que les formations débouchent sur des activités professionnelles".

► Le risque est grand que la mission professionnalisante de l'école l'emporte sur celle plus formatrice de l'élève où la connaissance culturelle lui apprend aussi à savoir être et savoir faire. Et une tension surgit d'autant lorsque le débat social n'a pas vraiment été tenu, qu'un nouveau sens de l'école, des études, des connaissances à acquérir restent à définir. Il nous semble temps d'affirmer qu'une école qui prépare à une profession ne peut pour autant exclure la mission d'éducation et de formation de l'individu. La personne humaine ne se fractionne pas, elle est entière et multiple à la fois. Entière, elle demande un enseignement qui vise l'intégration professionnelle, sociale et citoyenne. Multiple, elle exige que soit pris en compte toutes les composantes de la réalité de la personne, les diversités de sensibilité, d'affectivité et de sexualité.

► Élève appartient à la même famille lexicale qu'élever. La notion d'élève comporte le sens de l'élévation vers l'âge adulte, vers un stade où l'élève doit nécessairement se mettre à niveau du maître, voire le dépasser. La meilleure récompense de l'éducateur s'il en est une. Nous ne pouvons pas sérieusement élever les jeunes gens vers l'âge adulte, voire la fonction parentale sans leur préciser toutes les réalités de notre époque, sans leur donner tous les outils (sans exclusive) pour se mouvoir dans un monde complexe où les différences priment sur les ressemblances, où les questions de mœurs et d'éthique seront les interrogations du 21^e siècle (condamnation par la loi de l'homophobie, reconnaissance-droits légaux- paternité pour les homosexuels et bisexuels, mais aussi droits accordés au transsexualisme, légalisation des drogues douces, écologie et nourriture/environnement, bioéthique, technoéthique, sexisme et parité, prévention anti-MST et grossesses in-désirées, etc...)

► L'étymologie du terme "pédagogue" est surprenante. Si dans l'Antiquité grecque, le pédagogue (de "païs" : l'enfant et "agôgné":conduite) était l'esclave attaché à une famille conduisant l'enfant à l'école ; il devint progressivement un éducateur au sens moderne du terme. Tâche noble et essentielle dans une société humaine. Ce pédagogue n'en était pas moins un esclave paradoxalement sensé diriger, enseigner, autonomiser l'enfant. Un vrai paradoxe. De nos jours, sommes-nous toujours des esclaves dans un sens renouvelé du terme. Esclave d'une institution dans laquelle notre liberté de manœuvre est toujours relativement réduite. Esclave de normes sociales qui font des valeurs fermées aux différences. Esclave d'une hypocrisie ambiante dans une société qui se veut tolérante et ignore consciemment que tous les jeunes élèves se posent plein de questions, mais que l'on préfère prendre pour des "idiots", afin qu'ils demeurent à leur place, qu'ils correspondent au "rêve" que l'on a eu d'eux, qu'on puisse mieux les bâtir à notre image. Éducation "moule à gaufre" ou élève "pâte à modelé". Où cesse l'aliénation éducative ? Comment conduire l'élève à la liberté d'être, à la liberté de savoir, à la liberté de citoyenneté dès lors des entraves élaguent les savoirs, interdisent certaines facettes du monde au nom de la bigoterie, de la norme, d'une morale réactionnaire. Tous les groupes humains ont le souci d'intégrer les plus jeunes en leur transmettant une base de savoirs et un savoir faire mais aussi des valeurs appartenant à l'heure

sociétale dans laquelle s'inscrit notre existence.

► Longtemps, l'éducation des enfants fut considérée comme un art supposé relever d'un don spécial : l'habileté consistant à conduire l'élève sur les chemins du savoir. Aujourd'hui, elle est reconnue comme spécialité professionnelle où se développe la dialectique de la connaissance et de l'expérience, du savoir et de l'action.

► Connaissance, didactique, action pédagogique s'articulent autour de champ de savoir bien déterminé, classé, catégorisé. Michel Develay travaille sur une épistémologie scolaire qui questionne à la fois les savoirs savants, les savoirs scolaires et les situations d'apprentissage. Il apparaît que les savoirs enseignés sont toujours un choix de valeurs. Les savoirs scolaires ne sont pas un simple décalque "plus ou moins appauvri" des savoirs savants. Ils sont une reconstruction qui intervient après un double travail de didactisation et d'axiologisation mise à jour par une distanciation mise à profit par l'épistémologie (une réflexion critique sur les principes, les méthodes et les résultats...).

► Chaque savoir est une réponse à une question donnée du réel. Tout savoir est le fruit d'une recherche. Il faut ces deux conditions pour que se didactise un enseignement. Nous verrons que le questionnement sur les sexualités et le respect des différences (y compris de sexualités) n'est guère développé. Ces champs sont en jachère et n'entrent pas encore dans l'architecture logique des savoirs. Il n'existe pas de vrais départements de recherche sur les homosexualités, les discriminations homophobes et sexistes. Les rares départements d'études féminines prêtent encore à sourire. Il est clair que tout savoir scolaire correspond à des valeurs revendiquées par les "décideurs". Il révèle toujours la philosophie sous-jacente de l'éducation, les choix éthiques d'une société. Le savoir à enseigner possède dans la plupart des disciplines comme ascendants des savoirs savants articulés à des pratiques sociales de référence. Michel Develay écrit : "Etant donné ce qui est enseigné, vers quel type d'existence humaine tendons-nous ?, ou encore, : quel est le monde que nous allons irréversiblement construire en enseignant ce que nous enseignons ?"

► Telle est finalement la question fondamentale que sous-tend notre ouvrage. Olivier Reoul en bon philosophe, répondait à la question de savoir ce qui vaut la peine d'être enseigné : "Ce qui unit et ce qui libère (...) pour intégrer chaque individu, d'une façon durable, à une communauté aussi large que possible. Et c'est bien pourquoi on enseigne les sciences plutôt que l'occultisme, un auteur sélectionné par l'histoire plutôt qu'un roman à la mode".

► Faut-il que le tabou homosexuel contredise toute philosophie humaniste de l'Education ? A moins que pour certains, cette question ne renvoie à une espèce de négation des réalités du monde contemporain ? Les finalités éducatives ne peuvent sciemment occulter les débats de société, les questions de sexualités plurielles, les affaires de citoyenneté devant le droits et respect des Différences (y compris de sexualité)...

► Nous savons qu'une discipline a pour vocation originelle, comme nous le rappelle A Chervel de discipliner l'esprit, de lui faire opérer une certaine gymnastique ; On peut se demander si nous ne pourrions développer cet exercice intellectuel qui consiste à remettre en cause les préjugés, les stéréotypes, les clichés sociaux, les ancestrales idées toutes faites. Ne pouvons-nous susciter une gymnastique de la pensée critique, de la pensée non-stéréotypée remettant à plat toutes les idées toutes faites, les coutumes et normes... ?

► Force est de constater que programmation, didactique scolaire, et leçons-types sont cependant en phase avec la morale sociale mettant en exergue certaines données, en en dissimulant d'autres. Ainsi, certaines connaissances anciennes perdent de leur actualité et sont reléguées en périphérie des savoirs. D'autres ne demandent qu'à entrer sous la pression de groupes sociaux. La connaissance à transmettre est par nature évolutive. Elle se multiplie par

deux tous les 5 ans ; le monde bouge chaque jour. Le savoir scolaire doit aussi suivre cette dynamique. Toutefois, l'institution scolaire résiste toujours aux mouvements par trop novateurs ou brutaux par frilosité ou peur des réactions parentales. Il lui faut toujours un temps d'adaptation un peu plus long qu'ailleurs, qu'une nouvelle idée ou réalité, tendance ait déjà fait son chemin et soit quasi majoritairement acceptée. La démarche sera toujours loin d'être révolutionnaire. Il faudra toujours du temps au temps, l'institution scolaire se montrant sourde ou peu empressée devant les agitateurs. Voyons la question du sexisme, l'apparition dans la loi scolaire de l'égalité entre homme et femme à favoriser dans les programmes et les établissements n'apparaît qu'en 1989, presque vingt ans après le démarrage du mouvement féministe en France. Les moyens didactiques et les nouvelles représentations des femmes dans les manuels scolaires restent cependant encore actuellement en deçà des espérances des féministes. Madame Royal devait récemment rappeler l'urgence de bannir le sexisme des programmes scolaires suite aux débats parlementaires d'il y a quelques mois sur le sexisme.

► Le sida, lui, par la situation d'urgence dramatiquement créée par ce virus aura obligé le ministère à plus d'audace, mais une audace très mesurée, des mesures parcimonieuses, incomplètes voire défailtantes. Dire que la Rue de Grenelle est une véritable forteresse n'est pas une simple formule, mais bel et bien une réalité. Et penser l'assiéger avec nos questions d'inscription des questions homosexuelles dans les cursus scolaires... n'est-ce point le combat de quelques Don Quichotte désœuvrés ?

► L'éducation répond à un devoir d' "humanisation" de l'individu par un processus de transmission/ appropriation de comportements, de savoirs, de valeurs. Cela commence pendant la petite enfance et n'est jamais bornée dans le temps.

► La question sur le sens de l'éducation apparut bien avant la naissance de la pédagogie moderne. On s'interrogea :

► qui doit enseigner ? L'état, la famille, des spécialistes, les homosexuel,le,s ...aussi !

► à qui enseigne t-on ? Des enfants de tous bords, des enfants normés ou "copie conforme", des jeunes fait d'une même souche, de milieux équivalents... des jeunes dont des différences de sensibilité, d'affectivité ou d'opinion (enfants de couples homos ou jeunes homos) peuvent s'exprimer...

► que faut-il enseigner et comment ? Faut-il enseigner ce qui appartient à la périphérie sociale, ce qui est "différent", ou un peu en marge, faut-il se protéger de l'évolution des modes et choix de vivre, faut-il ignorer ce qui appartient à une orientation amoureuse qui n'est pas la plus commune ? Peut-on vraiment enseigner le respect de toutes les différences, sans aucune exclusive ? Peut-on évoquer le tabou en toute sérénité, évoquer à bon escient l'homosexualité et la bisexualité ? Peut-on enseigner une éducation sexuelle plurielle plaçant de plein pied l'homosexualité, l'hétérosexualité et la bisexualité ? un nouvel œcuménisme en matière affective et de pratique sexuelle... ? Ici se trouve le fameux triangle pédagogique, duquel est exclu les jeunes gais et lesbiennes, les familles d'homosexuels, les enfants de familles homoparentales et les jeunes hétérosexuels qui souhaitent développer un voisinage cordial, voire amical, avec leurs pairs homosexuels. Mais comment faire sous le poids d'une telle ignorance, sous la pression d'une morale passéiste, sous la caricature de préjugés tenaces ?

► La réponse à ces questions relève de la philosophie éducative d'une société, des finalités que l'on veut donner à l'éducation scolaire et à l'acte d'enseigner. Transmettre des savoirs et les capacités de s'adapter dans notre société avec tous les outils les plus pertinents ou laisser la jeunesse dériver au gré des ignorances sectorielles et des "abus de clichés dangereux pour la santé intellectuelle". Tentons-nous de socialiser correctement les jeunes homosexuels et hétérosexuels ? Que chacun s'autorise le plus harmonieusement possible à être ce qu'il est, ou bien respecte et côtoie en cordial voisinage son "différent", son "identique et pas pareil" ?

Tout ceci est un débat de fond auquel une société moderne ne peut échapper. Il est temps que l'on fasse le point, que de larges débats publics avec nos politiques, nos intellectuels, les associations, des individus concernés de la société civile sur l'évolution des mœurs et des habitudes de vie, sur l'éducation sexuelle et affective, les nouvelles structures familiales, la place réservée à l'homosexualité, aux bisexuels, aux transgenres en France, les questions de droit d'asile pour ceux persécutés en raison de leurs amours. La récente légalisation du couple homosexuel par l'adoption parlementaire du PACS appelle nécessairement le droit d'information sur les amours entre hommes et entre femmes, c'est un devoir de la part d'une institution d'aller jusqu'au bout de sa logique de reconnaissance sociale en intégrant dans ses champs éducatifs les questions relatives à l'homosexualité et bisexualité. Nous avons assisté aux empoignades sur le PACS lors des discussions parlementaires, aux petites phrases et grandes insultes, aux banderoles honteuses et manifestations extrémistes, et dans la presse, sans que pour autant un large débat public soit au préalable entrepris pour évoquer les nouveaux enjeux du couple, de la famille, des orientations amoureuses différentes, de l'homosexualité, et de la place de l'éducation pour nos jeunes dans cette vaste question. Un débat où l'on "parlemente" sans vindicte, ni missel, ni apriorisme d'un bord comme de l'autre. Un débat de "santé public pour expliquer, faire preuve de pédagogie et pour faire un peu progresser les esprits vers davantage d'ouverture un peu partout en France profonde ou urbaine. L'absence d'un vrai débat de fond empêche bien sûr de poser quelques perspectives éducatives sur le chevalet. Une théorie de l'homme : être individuel et être social est à la fin de toute éducation. Les sophistes étaient "professeurs en sagesse". Ils apprenaient aux jeunes gens (par la maîtrise de la parole) à se conformer aux règles sociales en accédant à la tempérance ou affirmation de soi (et les jeunes homosexuels, comment peuvent-ils s'affirmer ? savoir tempérer le rejet des différences pour les hétéros : quels programmes ?) Selon Platon, toute l'éducation vise à obtenir l'harmonie du corps et de l'âme de l'individu. Cet équilibre s'atteignant sous l'autorité de la raison qui fait passer l'enfant de la violence individuelle, socialement inadaptée, à la maîtrise de soi sans laquelle il ne saurait y avoir de vie sociale possible. . Pour la personne lambda, l'éducation est une affaire d'Etat définie et organisée par la Cité. Chez Rabelais, la boulimie des connaissances marque l'éducation de Gargantua qui apprendra tous les savoirs et savoirs faire disponibles en son temps grâce aux méthodes d'enseignement, aux activités intellectuelles et physiques alternées aux enrichissants voyages et savantes conversations. Chez Erasme , l'éducabilité définit l'espèce humaine par différence avec les autres espèces vivantes. "On ne naît pas homme, on le devient". La meilleure éducation s'impose dès la plus tendre enfance afin que l'être humain devienne un homme ou une femme libre Toute éducation vise à accomplir dans l'enfant son humanité... Or aucun secours, aucun accompagnement, aucun accomplissement à envisager par la voie scolaire n'avions-nous, en fait, pour le/la jeune homosexuel,le , ni l'enfant de parents homosexuels. Ils n'existent pas pour notre système éducatif !

► L'école a pour mission première de former l'individu, lui donner les outils de compréhension et d'adaptation au monde, de développer ses aptitudes intellectuelles, artistiques et sportives, d'acquérir une culture générale, et lui permettre d'exercer sa citoyenneté républicaine. L'enseignement vise donc une intégration professionnelle, sociale et citoyenne dans un monde fait de multiplicités. Ainsi, exige-t-il que soit pris en compte toutes les composantes de la réalité de la personne, les diversités de sensibilité, d'affectivité et de sexualité, qui sont autant de diversités sociales. Lutter contre l'homophobie et le sexisme doit être une des finalités de l'école, parmi d'autres. En étant déjà simplement soi-même, sans ostentation, l'enseignant-e homosexuel-le peut transformer une vision négative de l'homosexuel en une réalité bien plus favorable. Il peut s'adresser à des jeunes qui seront homosexuels ou qui ont des parents homosexuels susceptibles d'accueillir très favorablement

des modèles positifs dans lesquels s'identifier... Qui d'autres que des enseignants seraient de bons repères moraux ? Qui d'autres pourraient déconstruire les préjugés et les idées reçues dans une démarche critique et scientifique ? Qui d'autres pourraient libérer les élèves et les parents concernés des préjugés ? Qui pourrait faire évoluer les mentalités depuis les enfants jusqu'aux familles ? Sinon les enseignant,e,s (et quelle que soit leur sexualité !). Mais c'est vraisemblablement ici que la bât blesse. Il n'est pas aisé de transgresser ce qui demeure de l'ordre du tabou, ni transgresser même au nom de sa dignité personnelle ce qui participe à une fonction sociale incarnant la norme, tant le regard critique de la pratique enseignante fait défaut. Il faut pouvoir s' "autoriser" à cette transgression. L'enseignant se doit d'aider les enfants à s'adapter à la société en constante évolution économique, scientifique, artistique et même éthique ; à devenir des citoyens éclairés pour lesquels il n'y aurait pas de progrès que le dos tourné aux croyances (cf. Gaston Bachelard).

► Nous savons que l'éducation vise à l'émergence de sujets autonomes. Il est vrai qu'aux termes "maître, élèves, instruction, programmes, et instructions officielles" dominants jusqu'aux années 1960 se sont ajoutés dans les années 1970/80 ceux d' "enseignant, formateur, éducation, enseignement". L'école est devenue un lieu de transmission des savoirs et une instance de socialisation essentielle. Les programmes officiels actuels précisent que l'école doit participer à la formation de la personnalité, à la construction d'une culture, à la formation du citoyen responsable qui agit dans les affaires de la cité, et sait prendre sa destinée en main. Aborder l'homosexualité à l'école, au collège, et au lycée (de manière adaptée), c'est offrir la possibilité de se construire en tant qu'individu à qui est ou sera un jeune homosexuel,le ou bisexuel,le avec des informations utiles, des modèles d'identifications positifs, un homo-épanouissement possible. C'est leur permettre de se réaliser pleinement, de s'épanouir sans subir d'ostracisme ou se dérober à soi-même ou aux autres. C'est aussi leur donner la possibilité à des enseignants homosexuels d'être pleinement eux-mêmes sans ostentation, ni censure. C'est permettre aux jeunes homosexuels ou bisexuels de s'intégrer pleinement dans le tissu social. Aborder l'homosexualité à l'école, c'est apprendre aux jeunes hétérosexuel,le,s le respect des gays et lesbiennes, les aider à vivre, côtoyer, travailler avec les homosexuels sans préjugés, ni malaises... Et une société moins homo-conflictuelle, homo-malveillante, homo-moqueuse... C'est finalement plus de liberté, plus d'égalité, et de liberté réalisées et moins d'échec scolaire ou d'isolement, de dépréciation de soi, voire de dépression pour les jeunes homosexuels...

► L'école est un lieu de transmission de savoirs normés, de compétences normées, de comportements normés qui admettent de rares exceptions. L'école a tendance à définir, mesurer, engrammer, encoder dans des jugements moyens et normés en relation avec le projet sociétal de l'état et des mentalités. Toutefois, l'école se proclame comme endroit fondamental d'autonomisation et d'accomplissement du sujet apprenant. Un paradoxe fondamental écartèle l'institution scolaire entre une certaine volonté de normalisation, d'enrôlement social, d'acculturation des plus jeunes par les anciens selon la loi sociétale, une adaptation de ce qui existe déjà, une mise en conformité ; et le désir de construire une jeunesse responsable, autonome, créative, garante des libertés.. Les jeunes homosexuels pâtissent de cette ambiguïté. L'école ne reconnaît guère les mouvements périphériques qui n'appartiennent à la norme, et ne sont pleinement validés par l'opinion publique et la représentation nationale. Les homosexuels n'ont pas d'espace de parole, de lieu de mémoire consacré à l'histoire et à la culture des homosexualités, de mentions quelconques dans les programmes scolaires.

► L'homosexualité est un non-dit, une invisibilité, un mirage... Un déni. Pourtant les organisations humanitaires affirment aujourd'hui qu'aucune discrimination ne peut être admise en raison de l'orientation sexuelle des individus. L'homosexualité à l'école, un pari d'éducabilité... Nous n'entendons pas "enseigner l'homosexualité" ; mais redécouvrir les

“chapitres oubliés” par des siècles d’oppressions hétérosexistes et homophobes. Qu’il s’agisse de l’histoire, de l’éducation civique, des cours de biologie, des leçons de littérature... L’inscription de l’homosexualité dans les manuels scolaires est d’une grande importance, ceux-ci circulent aussi dans les familles, auprès des autres frères et sœurs, cousins, et parents.

Question de développement

Il n’existe pas d’études françaises traitant spécifiquement des problèmes des étudiants ou élèves homosexuels et bisexuels. Toutefois, nous savons que ceux-ci doivent affronter des problèmes universels et personnels de développement, qu’ils sont confrontés à des problèmes de sécurité qui minent leurs capacités intellectuelles et scolaires, et qu’ils font régulièrement l’expérience de la discrimination. Une récente conférence de presse au Canada nous informe de quelques données alarmantes. Canada : Une étude québécoise confirme le lien entre suicide et homosexualité chez les jeunes. Lors d’une conférence de presse tenue le lundi 16 octobre 2000 dans une salle de classe de l’école Pierre-Dupuy à Montréal, Laurent McCutcheon, président de Gai Écoute, et Michel Dorais, Ph. D, professeur à l’École de service social de l’Université Laval, ont dévoilé les résultats d’une étude, intitulée « Mort ou fif : Contextes et mobiles de tentatives de suicide chez les jeunes hommes homosexuels ou identifiés comme tels » portant sur les mobiles de tentatives de suicide chez les jeunes homosexuels. « Nous savons que tous les jeunes homosexuels n’ont pas envie de se suicider et qu’ils ne sont pas tous malheureux, a déclaré M. McCutcheon. Toutefois, nous savons aussi que parmi ceux qui tentent de suicider, les jeunes homosexuels sont entre six et quatorze fois plus nombreux que les autres jeunes. »

► Les problèmes du développement des jeunes homosexuels ou des jeunes pour lesquels se révèlent une attirance, un désir, des sentiments de type homosexuel. Tout le monde (gay, lesbienne, bisexuel, ou hétérosexuel) expérimente les problèmes fondamentaux du développement. Nous nous développons tous en tant qu’homme ou femme. Notre vie durant, nous passons notre temps à mieux nous percevoir, à percevoir les autres, à entrer en relation avec eux et à nous exprimer dans un rôle correspondant à notre genre. Nous apprenons tous à exprimer notre sexualité, notre sensualité dans l’intimité au travers du prisme de notre identité. Nous agissons tous à partir d’une orientation sexuelle qui peut être bisexuelle, hétérosexuelle ou homosexuelle. Pourtant notre personnalité est composite et ne se réduit pas pour autant à son seul caractère de sexualité. Ces orientations ne sont pas choisies mais découvertes comme des phénomènes naturels. Toutefois, c’est davantage l’environnement social qui agit en niant ou dévalorisant l’homosexualité et la bisexualité. Cela influe sur cette découverte (une vraie révélation au sens le plus profond du terme) de sentiments pour une personne de même sexe qui s’exprime naturellement dans les rêves des jeunes adolescents par exemple. C’est en découvrant notre orientation sexuelle que nous décidons de la sorte de personne que nous voulons être, que nous opérons alors un choix de vie par rapport à son homosexualité ou bisexualité. Voulons-nous être cachottiers, se dissimuler, ruser en s’inventant de belles amies ou bien ouverts et honnêtes ? Profiteurs ou soucieux des autres ? Égoïstes ou utiles ? Violents ou aimants ? Le degré selon lequel nous acceptons qui nous sommes est aussi celui auquel nous acceptons ceux qui nous sont différents. S’accepter homosexuel est en corolaire avec l’acceptation des autres différences d’autrui. Accepter pleinement son homosexualité c’est aussi respecter toutes les différences de la communauté humaine, son entière diversité. Dans le même ordre d’idée, peut-on lutter contre le racisme et être perclus de sentiments homophobes. Les jeunes, gays, lesbiennes et bisexuels diffèrent de quatre façons de la norme du développement :

► ils doivent parler ou pas aux autres de leur orientation sexuelle (le coming out) ; l'hétérosexuel n'a pas à se présenter comme tel, il n'a pas à dire son intime, ses amours pour exister dans sa totalité, il n'a pas à "avouer", "s'avouer" et devoir sur ce terrain gagner la sympathie des autres. L'hétérosexuel(le) ne risque pas de se voir défini(e) par sa seule sexualité et confronté(e) éventuellement à des dérives en matière de fantasmes, à des réactions conflictuelles...

► établir un réseau de soutien (parce que les dangers de discrimination et de stigmatisation existent et qu'il faut pouvoir s'en protéger grâce à des stratégies adéquates !)

► développer des relations intimes avec les personnes de même sexe, recréer de toute pièce un réseau d'amis gays et lesbiennes, quasiment une « famille »...

► s'accommoder de l'oppression, des préjugés sociaux et discriminations au quotidien... ainsi que des condamnations sociales implicites...

► N'est-il pas juste d'affirmer à l'instar de Michel Tournier que l'homosexuel vit un "destin d'exception ?" Lorsque les jeunes homosexuels tentent de satisfaire les besoins liés à leur développement, nous l'avons vu bien plus particulier et compliqué, ils peuvent rencontrer quelques résistances au sein de la communauté scolaire. Certains témoignent qu'au lieu de trouver de la sympathie, ils rencontrent une "hostilité" manifeste qui s'ajoute à l'ignorance et au silence. Cette réaction interfère avec leur développement scolaire, intellectuel et social.

► L'apparition du désir sexuel apparaît plus précocement. Les jeunes homosexuels se révèlent (coming out) plus tôt dans les établissements scolaires. Les familles ne sont absolument pas préparées à cette éventualité. Après l'adoption du PACS, il nous semble qu'une autre bastille est à faire tomber : celle du silence consternant concernant la jeunesse homosexuelle. Les familles françaises sont nullement préparées à l'accueil en leur sein d'un fils ou d'une fille homosexuel,le. Tout est fait comme si cette éventualité ne se posait jamais. Pourtant les jeunes homosexuels existent. Rien ne facilite l'épanouissement du jeune homme, de la jeune fille, de l'adolescent(e) qui se découvre une attirance pour les individus de même sexe. Rien n'aide cette jeunesse homosexuelle à s'accepter pleinement. Le jeune homosexuel n'existe pas, aucune place ne lui est faite dans les établissements scolaires : nulle mention dans les programmes et manuels scolaires, nulle parole d'enseignant,e sur ce sujet là. Si la société a globalement évolué vers davantage de permissivité vis-à-vis de l'homosexualité, elle demeure un tabou en de maints endroits et familles ; en parler à l'école sera toujours taxé de prosélytisme. Pris individuellement, l'adolescent,e qui se découvre en l'an 2000 gay, lesbienne ou bisexuel,le peut souffrir d'un environnement familial, scolaire et social largement hétérosexiste, homoqueur, voire homophobe. La honte, le dégoût de soi, la culpabilité sont fréquemment les conséquences d'un modèle positif d'homosexualité et bisexualité manquant, ignoré par les réseaux d'informations scolaires et sociales. L'adolescent,e cachera par crainte du rejet ses profonds sentiments. Il commencera à vivre, ce qui fait l'un des pivot essentiel de sa personnalité, dans le secret, la totale dissimulation, mais aussi parfois l'isolement, le désert affectif, voire la dépression, ou pire les tentatives de suicide. Le peu d'estime de soi pourra s'avérer ainsi très destructeur. Plusieurs études nord-américaines établissent clairement une relation directe chez les jeunes entre homosexualité et comportements dépressifs ou suicidaires d'une part ; drogue, et relation sexuelle non protégée d'autre part, Si l'on se réfère aux statistiques américaines : sur 15000 à 25000 jeunes de 15 à 24 ans attendant à leur vie tous les ans en France, 30% d'entre eux seraient le fait de jeunes homosexuel,le,s ou bisexuel,le,s. Le suicide comme la sexualité des jeunes demeurent encore

en France des sujets tabous.

► On peut estimer selon plusieurs experts que les statistiques sur le suicide sont sous-évaluées. Par ailleurs, aucune étude n'a été menée à ce jour sur les risques suicidaires encourus par la population des jeunes gays et lesbiennes. Nous déplorons ce vide de savoir qui permettrait à l'État de prendre réellement ses responsabilités devant le Mal-Être volontairement occulté des jeunes homosexuel,le,s et bisexuel,le,s. Toutefois, des points d'écoute ont été créés, depuis le centre Abadie du CHR de Bordeaux qui reçoit les jeunes dépressifs de 13 à 25 ans, et la Ligne Azur qui offre un espace de parole téléphonique anonyme et confidentiel pour les jeunes qui s'interrogent sur la sexualité, leur sexualité ou leurs relations sexuelles. Il apparaît sur 4000 appels traités aboutissant à 700 entretiens personnalisés que 70% des appelants expriment une difficulté à accepter leur différence sexuelle. Les problèmes de peur, de crainte, d'acceptation de soi, de solitude, d'isolement et de mal-être reviennent fréquemment pendant les conversations téléphoniques. Certains parlent d'état dépressif, voire de pulsions suicidaires, ou même de tentative de suicide. Le mal-être concerne 16 à 17% des appelants. D'autres structures comme les Centres Gai et Lesbien de Paris et de Province, des associations locales, l'association des médecins gays, l'association Contact des parents et familles d'homosexuel,le,s et la fédération Gémini qui regroupe de nombreux jeunes homosexuel,le,s reçoivent régulièrement des témoignages similaires.

► D'autres études américaines mettent en évidence les risques élevés de contamination par le virus du sida, les jeunes homosexuels et bisexuels. Ainsi en France, une étude de P. Adam et M.A. Schiltz (menée en 1997 auprès de 3 300 lecteurs de presse homosexuelle) corrobore cette constatation. Nous apprenons que 22% des répondants de moins de 20 ans ne se protègent pas ou occasionnellement lorsqu'ils pratiquent la pénétration anale avec des partenaires de rencontre. Il y a donc une exposition plus forte au moment de l'entrée dans la vie sexuelle. Cette étude constate une importante contamination des jeunes gays (6% des répondants de 16 à 23 ans se déclarent séropositifs, et 10% des 24-25 ans). Il résulte donc que les jeunes ne se reconnaissant positivement homosexuel du fait de leurs propres préjugés, de leur dévalorisation personnelle qu'ils s'infligent, de leur honte et de leur isolement sont imperméables aux messages de prévention HIV. L'entrée dans la sexualité homosexuelle tenue au secret laisse entrevoir de nombreux dérapages qui vont de la soumission au partenaire plus âgé, du viol parfois consenti, à la boulimie sexuelle après un "coming out" faisant suite à une longue traversée d'un désert affectif.

► L'absence de référent social et scolaire positif met la révélation de l'homosexualité à ses proches au centre de la plupart des appels téléphoniques. Beaucoup de jeunes s'interrogent sur leur identité sexuelle. Ils demandent aux écoutants de la Ligne Azur de les éclairer sur leurs désirs, de leur indiquer s'ils ou pas homosexuels. Ils sont en quête d'informations et de rassurement. Ils cherchent des conseils. Ils ont peur d'être rejeté par leurs parents, leurs familles, leurs amis. Ils pensent qu'ils sont marqués par un signe distinctif qui les mettra au banc de la société, qu'ils seront exclus. Ils craignent l'exclusion sociale, de ne pouvoir expérimenter d'autres sexualités, d'être détruit par les pratiques homosexuelles, lit-on dans les résumés "Ligne de vie" de Sida Info service. Il apparaît aussi une demande ambivalente : celle d'être catalogué dans une identité sexuelle et sociale qui sécurise tout en renforçant une étiquette qui pourrait leur être attribuée, par la crainte de la perception négative des autres, concernant leurs pratiques homosexuelles. Cette ambiguïté est parfois difficile à tenir. "Je suis bisexuel et je vis mal cette situation. Je n'arrête pas de faire des conneries... des trucs pas protégés (...) J'ai peur de décevoir mes parents, j'ai peur du jugement des autres..." lit-on dans les mêmes feuillets. L'identité sexuelle et son miroir, l'annonce aux autres sont les principaux éléments qui fondent la majeure partie des conversations téléphoniques. Comment

l'annoncer ? auprès de qui ? et auprès des parents ? auprès des amis. auprès des collègues ? On note aussi parfois l'émergence chez ses sujets d'une véritable phobie du virus du sida qui est autant le rejet de soi-même, son homosexualité... C'est l'idée de n'être point dans la "norme". L'entrée dans la sexualité des jeunes filles et garçons homosexuels commence à faire l'objet de recherches sociologiques. Nous apprenons que les filles se précipitent dans les différentes étapes de l'entrée dans la sexualité, alors que les garçons attendent. Les garçons attirés par les garçons n'ont pas une consommation supérieure à la moyenne en ce qui concerne le tabac, l'alcool ou les drogues douces contrairement aux filles attirés par des filles. Faut-il en conclure que les garçons s'ils franchissent plus tardivement le pas de la pratique sexuelle avec son semblable, le vivent vraisemblablement plus sereinement parce qu'ils ont à disposition un peu plus de lieux de rencontres et de modèles que les filles qui peuvent souffrir de l'invisibilité sociale des lesbiennes qui sont frappées par une double discrimination sexiste et homophobe, que n'ont pas à endurer les garçons bien mieux socialement reconnu comme simple homme à priori ? Par contre, il semble que les jeunes hommes semblent plus isolés que les filles dont la bande d'amis à une structure plus large.

► L'attrance pour un partenaire de même sexe implique un rétrécissement du groupe de copains pour les garçons qui ont tendance à choisir des amis proches parmi des personnes du sexe opposé. Faut-il interpréter cette donnée quant à la difficulté pour poursuivre ou établir pour le garçon une camaraderie par crainte d'être stigmatisé eu égard à sa différence d'attrance affective et sexuelle ; ou bien parce qu'une complicité se rompt avec le groupe de copain eu égard à une culture juvénile masculine assez conformisante et machiste axée principalement sur la séduction, les conquêtes féminines, l'automobile et le sport- autrement dit est-ce que le jeune homosexuel ne trouve plus sa place dans la compagnie des copains faute de partager des intérêts communs ? Ou encore s'agit-il d'une manifestation d'exclusion ou d'ostracisme du groupe de garçons attirés par les filles à l'égard de celui qui ne l'est pas et l'a dit ou bien fut étiqueté comme homosexuel et efféminé ? Peut-on voir dans certains rejets entre adolescents une manifestation de crainte d'être comme lui, ou d'attraper cette chose bizarre en le fréquentant ? Les jeunes lesbiennes sont-elles mieux acceptées par le groupe féminin ?

► Un certain nombre de jeunes doivent un jour s'arrêter devant une évidence : "ils tombent amoureux de personnes du même sexe !". Ce qui sera qu'une exception d'adolescence à une époque où les jeunes individus se cherchent deviendra une homosexualité exclusive et permanente pour d'autres. L'adolescence se vit de découvertes en découvertes concernant les émois et les capacités de sa personne ; celle de sa propre orientation amoureuse en direction des personnes du même sexe qui s'impose à soi sera un véritable choc. Un choc d'autant plus fort que l'adolescent n'est pas préparé à cette éventualité, il ne dispose d'aucun modèle positif, d'aucune référence pour se construire. Ses projections préalables dans un futur traditionnel et commun à la majeure partie des gens tombent. La dévalorisation, les caricatures, les moqueries, dont les homosexuels sont victimes, achèveront de le déstabiliser à un moment d'extrême fragilité psychoaffective due à sa maturation en cours.

► Le/la jeune homosexuel masculin ou féminin devra ensuite franchir deux obstacles qui seront pour certains incommensurables. D'abord, s'accepter comme tel, se définir comme homosexuel (le) ; puis se révéler auprès de son proche entourage, sa famille, ses amis. Ce long processus risquera chaque jour d'ébranler le, la jeune homosexuel, le en fonction de l'acceptation de chacune des personnes informées qui risque de rejeter ou se détacher le jeune garçon ou la jeune fille. Nous comprenons que cette succession d'étapes difficiles sont sans commune mesure avec le parcours des jeunes hétérosexuels. Elles placent les jeunes homosexuels dans des situations d'extrême fragilisation. Les histoires de vie de jeunes homosexuels et d'adultes homosexuels nous rapportent souvent un sentiment d'isolement, de

solitude désespérante, de mal de vivre, avec l'impression récurrente que cela n'arrive qu'à soi... Ces situations peuvent conduire à des comportements à risque, à une imperméabilité aux messages de prévention quant à la santé (Mst, sida, alcool, drogue...), à des dépressions, des tentatives de suicide. Dans les cas d'extrême précarité, notamment lorsque le jeune est banni du domicile familial à dix-huit ans, certains peuvent recourir à la prostitution. Ces mêmes situations peuvent provoquer de l'échec scolaire. L'esprit du jeune homosexuel n'étant pas vraiment à l'étude lorsqu'il est rongé de doutes et d'anxiété devant la découverte de son orientation sexuelle. A quoi bon travailler sérieusement en classe lorsqu'on dérive dans une dévalorisation de soi, lorsque des copains se détachent, lorsque les lendemains déchantent, l'avenir se brouille, et l'isolement gagne... sans nulle personne à qui se confier. Nous savons d'après des enquêtes officielles qu'un tiers des malades du Sida furent contaminés alors qu'ils étaient à l'âge d'être lycéen ou étudiant ; que la deuxième cause de mortalité des jeunes entre 15 et 25 ans est le suicide. Des études américaines montrèrent qu'aux Etats-Unis, un tiers des jeunes qui tentent de se suicider sont homosexuels. Aucune enquête sérieuse de ce type ne fut entreprise en France ; la loi du silence demeure ! Nous regrettons que les vieux poncifs populaires, les anciens préjugés qui courent dans toutes les couches de la population n'évoluent toujours peu. Les jeunes homosexuels en construction sont toujours privés de précieux référents culturels concernant l'homosexualité. Rien ne valorise leur orientation amoureuse. Il n'existe pas de romans, d'oeuvres poétiques, de documents culturels valorisants sur lesquels ils pourraient s'appuyer. La littérature traditionnelle a souvent présenté une homosexualité dite noire qui n'a rien à voir avec les situations amoureuses actuelles, des romans étudiés en classe présentent des personnages homosexuels fort peu recommandables. Rares sont les intrigues romanesques qui évoquent avec bonheur les amours entre garçons et entre filles. Bien sûr, aucune réflexion, aucune recherche, aucune étude retraçant l'homosexualité dans une perspective heureuse n'est entreprise et exposée en classe. Seuls quelques films britanniques commencent à présenter une homosexualité moins terrifiante pour la jeunesse. Faut-il que l'homosexualité demeure éternellement un danger, une menace, un triste avenir, une honte, une existence forcément inaboutie ? Faut-il que l'homosexualité ne puisse jamais se vivre avec bonheur ?

► Des recherches universitaires sur la question des jeunes homos : L'adolescence des garçons et filles homosexuels est peu étudiée. Nous n'en possédons qu'une connaissance très partielle. Si tous les adolescents traversent des périodes de développement souvent difficiles, les adolescent,e,s homosexuel,le,s font face à des dilemmes particuliers. Leur découverte de leur homosexualité peut provoquer des répercussions sur leur développement et leur adaptation. Ils peuvent subir, plus que la moyenne des adolescents, des crises psychologiques. Ils peuvent aussi être rejetés par leur famille ou leurs amis, se voir exclus de bandes de copains ou copines. Ils/elles sont exposé(e)s au harcèlement, aux agressions homophobes, et au risque d'isolement, ou d'infection par le VIH, qu'ils soient garçons ou filles. (Les jeunes lesbiennes s'exposent parfois à des risques de contamination lors de relations peu ou prou protégées qu'elles peuvent avoir pour "faire comme" leur pair, se prouver que... mais parfois avec une information sur la prévention défaillante). Il apparaît comme une menace à leur développement harmonieux cette absence totale de référent homosexuel, de modèle d'identification positive à l'homosexualité, à l'absence de référence scolaire au sujet des homosexuel,le,s et des homosexualités sur le plan culturel, législatif ou social, l'absence d'informations pertinentes sur les sexualités, et les affectivités, l'absence de club de rencontre près (ou dans) les établissements scolaires avec des pairs homosexuels, avec des personnes ressources susceptibles d'accueillir favorablement la divulgation de leur orientation sexuelle, avec des jeunes hétérosexuels afin de "jeter des ponts" de compréhensibilité entre les jeunes quelles que soient leur sexualité, gage de construction d'une société plus favorable à leur

égard pour l'avenir (les clubs "gay-straight alliance" américains peuvent servir d'exemple). Les parents et les amis ne peuvent servir d'exemple, ni parfois les soutenir efficacement. L'ignorance au sujet de l'homosexualité au quotidien est souvent grande. Les jeunes homosexuels doivent alors se débrouiller seuls avec tous les risques d'isolement, d'anxiété et de complications de toutes sortes au niveau personnel, social, ou même au niveau des résultats scolaires. D'où l'importance de favoriser l'édification de lieux de rencontres institutionnalisés pour les jeunes : clubs, lignes téléphoniques, serveur internet...

► Quelques chercheurs observent que dans leur développement psychosexuel, les adolescents gais et lesbiennes vivent un "processus graduel de révélation à eux-mêmes- de leur personnalité et de leurs préférences. L'acceptation de sa propre homosexualité et de certains traits de caractère liés à l'identité personnelle est un long processus". La pression sociale qui marginalise l'homosexualité et pousse à la conformation majoritaire hétérosexuelle (cad. un hétérosexisme intériorisé qui dévalorise l'amour homosexuel dans une société très frileuse devant une égalité de traitement entre les amours), ainsi qu'une homophobie rampante (toujours présente dans l'inconscient collectif, toujours prête à ressurgir, dont la menace est largement intériorisée par les homosexuels) sont les principales explications d'une découverte de son homosexualité souvent vécue dans le malaise et toujours dans l'isolement et le plus grand secret. La clandestinité de ces adolescents homos compromet l'esquisse d'un portrait exact et exhaustif de leur situation. L'adolescent homo peut rencontrer de nombreuses embûches pendant ses années lycées. "Les plus graves demeurent le rejet de la famille ou une certaine marginalisation au sein de celle ci. L'ado pourra être négligé ou mal aimé par son entourage familial. Ce qui compromettra certains aspects de son épanouissement ou l'amènera à fuir un foyer hostile à l'orientation ou incompréhensif. Les auteurs (Bill Ryan et Jean Yves Frappier) écrivent : "Au fil de leurs interactions sociales, les jeunes apprennent que notre société est peu accueillante envers les gais et les lesbiennes. Diverses épithètes injurieuses témoignent de ce mépris et de cette perception négative (...) l'homosexualité est associée à une image négative et les adolescents gais ou lesbiennes doivent composer avec cette réalité pour se construire une image positive d'eux-mêmes, une tâche fort difficile s'il en est". Si la plupart des ados connaissent des troubles émotionnels à un moment ou un autre de leur adolescence, un certain nombre développe une très faible estime de soi se découvrant attiré par des personnes de même sexe. Une estime à l'aune des rejets vécus, de la marginalisation sociale et des stéréotypes intériorisés, des difficultés de socialisation avec les autres jeunes, des incompréhensions familiales et d'une perception négative, si ce n'est complètement hétérosexiste. Quel résultat peut-on espérer lorsqu'une députée (symbole de l'autorité publique, voix de l'expression populaire) affirme que les homosexuels sont des individus incomplets pour ne pas rencontrer l'altérité féminine ? Quant aux lesbiennes, on ne dit mot. Existent-elles chez les représentants du peuple républicain ?

► Les conséquences sont alors les suivantes :

- échec scolaire : manque de concentration, manque de motivation, difficulté à se projeter dans un avenir socioprofessionnel sûr..., mauvais rendement scolaire, peur de paraître efféminé devant les examinateurs, ...
- abus d'alcool ou surconsommation de drogues
- taux de dépressions et de tentatives de suicide plus élevé
- exposition plus forte au VIH car manque d'estime de soi, non-reconnaissance dans une population homosexuelle donc imperméabilité aux messages de prévention, multiplicité des partenaires comme fuite en avant ou besoin de se prouver quelque chose,... Et puis, pourquoi se protéger ? Suis-je certain de mon avenir ? Ne suis-je pas "maudit" par la société ? peut se

dire le jeune homosexuel de 16 à 25 ans ... Pour être enclin à se protéger , ne faut-il pas d'abord être enclin à s'aimer et puis à se reconnaître homosexuel ? Et comment l'école aura-t-elle activement participé à cela ? Sinon par son silence obstiné... ou à demi-mot, en murmurant...

► J.M. de Queiroz (chercheur et universitaire, Rennes II) écrit : "qu'il s'agisse du rapport à la famille d'origine, au milieu professionnel (quand on est déjà dans la vie active) ou à la gestion de sa vie amoureuse et sexuelle, le jeune homosexuel est confronté à une situation où les modèles "normaux" et légitimes, c'est-à-dire en fait dominants sont impraticables et ne correspondent pas avec sa propre réalité". Il ajoute : "devenir gay, c'est assumer cet écart imposé et le transformer en distance créatrice d'un nouveau style dans le rapport à ces objets sociaux institués que sont les "parents, le "travail" et le "couple". Sauf exception, le jeune homo croit savoir que ses parents ne sont pas en mesure d'accepter son originalité. A l'avenir attendu, le "fils" n'apporte pas une réponse typique. On peut dire que l'homosexualité est une sortie d'adolescence particulière. L' "aveu" de l'orientation sexuelle est "un remaniement global et irréversible de l'identité familiale". Il est certain que quelles que soient les précautions prises et les préparations du terrain, il y a toujours un effet "révélation". On peut ajouter qu'il existe forcément un "moment de vérité" qui détermine un "avant" et un "après", et "les choses ne seront plus comme avant". Il y a comme une "rupture avec l'ordre normatif légitime". On assiste à l'effondrement de la construction imaginaire d'un enfant gratifiant (cf. Becker) La construction identitaire semble s'effondrer suite à la révélation (le "coming-out"). Un drame familial peut se nouer avec le jeune homo. Il sera employé un vocabulaire de type dépressif ou hystérique ou encore lié à la persécution (les homos, les juifs, les "pas-pareils" ne sont-ils point souffre-douleur ou bouc-émissaire ?) "Si jamais, ils apprennent cela, ça va barder, ça va être la cata (...) pas question qu'ils l'apprennent, j'veux pas faire du mal à mes parents (...)" L'idée qu'on s'est faite d'un fils ou d'une fille "normale", c'es-à-dire appartenant à la norme sociale ne s'abandonne pas aisément.

► Sur le théâtre dramatique de la "révélation", on peut s'attendre aux exclamations suivantes :
"-Toi faire des choses pareilles, c'est dégoûtant !

► Ça n'a jamais existé dans la famille ! Je ne suis pas comme ça.

► Je n'aurai pas de petits enfants ! Mon fils n'est donc pas un homme... c'est une tapette, un pédé, etc... La révélation est un moment de rupture également sociale. Le jeune homo n'est plus vraiment "cet autrui qui compte". Il perd de son affiliation sociale. Il n'est pas estimé, reconnu, aimé "comme on est" à l'instar de ses pairs hétérosexuels. Les jeunes gais et lesbiennes perdent une place honorable dans l'ordre social."Le statut parental fusionne ces deux régimes d'affiliation au sens le plus fort et le plus littéral du mot : l'amour des géniteurs pour leur procréature, s'y redouble de l'adoubement social de la génération montante pour ses aînés".

► Le jeune homo peut choisir aussi de brouiller toutes communications : l'un sait et cache ce qui doit le rester, tandis que l'autre ne peut (et peut-être ne veut) rien en savoir. Il y a malentendu. Un malentendu qui génère alors tout échange social...

► Le jeune homosexuel présente donc une vulnérabilité particulière. Selon le psychanalyste François Delor. L'école doit participer à la socialisation des jeunes concernés par l'homosexualité. Mais cette attitude très souhaitable ne doit pas conduire à une discrimination positive stigmatisant un groupe d'individu sur un registre d'infantilisation et commisération dommageables. Une éducation ouverte sur les questions de l'homosexualité ne doit devenir une injonction à s'assumer, à se décider, à faire son coming-out. Il convient de respecter l'individualité, le particularisme, la complexité dont chacun est dépositaire. Il faut laisser le

temps du questionnement et du doute chez les jeunes, il ne peut s'agir de les prendre en charge avec des solutions en kit, prêtes à l'emploi. La construction identitaire de soi, de la représentation qu'on a de soi, de celle qu'on veut donner aux autres, et de celle vers laquelle on peut vouloir se projeter est un cheminement long qui se gagne seul. C'est son propre sillage qu'on façonne au regard de celui des autres que l'éducation nous offre à connaître, à analyser et à comprendre. Eduquer n'est pas un acte militant, mais un geste intellectuel et humain. François Delor met en garde contre les dérives réductrices du concept de vulnérabilité du jeune gay ou de la jeune lesbienne. "La désignation d'une population qui serait vulnérable en tant que telle peut conduire à sa stigmatisation, ou bien encore à sa prise en charge sur un registre d'infantilisation ou de bienveillance plus ou moins humanitaire ou chrétienne. Ne pas mettre en évidence les raisons et le contexte dans lequel se construit la vulnérabilité, c'est de toute façon faire porter aux personnes elles-mêmes le poids de celle-ci. (...) Désigner d'autres comme vulnérables, c'est se définir soi-même comme moins vulnérable. Pour un militant gay (...) déclarer que tous les jeunes homosexuels sont vulnérables est une forme de réaffirmation identitaire. La figure de l'homosexuel vulnérable permet aux gays de se fédérer autour d'une image idéale, celle de l'homosexuel qui s'assume, qui est intégré dans un réseau de sociabilité et qui est reconnu par la société.(...) la sexualité reste une sphère où il est illusoire de croire qu'on peut s'assumer de manière parfaitement adéquate et l'espace de la sexualité demeure à la fois passionnant et problématique pour tous les humains. Il n'y a donc aucune raison de croire que les homosexuels auraient résolu ces questions mieux que les autres. En fait, penser que les questions liées à l'homosexualité peuvent être parfaitement résolues avec l'âge, c'est participer à la vulnérabilisation de ceux qui, jeunes ou moins jeunes, sont loin d'en être là et qui, à cause de ce discours précisément, ne se sentent pas reconnus et respectés dans leurs hésitations et leurs questionnements (...) en gommant ou en annulant les expériences particulières des individus(...) (la notion de vulnérabilité) peut être pertinente comme point de départ, à condition de prendre en compte chacun des éléments de cette vulnérabilité (vulnérabilité du néophyte, mais jeu de séduction opposé aux plus âgés), vulnérabilité socio-économique, niveau d'éducation, réseau social...) (...) Le fait de ressentir une préférence sexuelle minoritaire est un élément de différenciation sociale qui peut accroître la vulnérabilité, mais cet élément peut aussi être le cristalliseur ou condensateur d'autres vulnérabilités existantes (difficultés scolaires, problèmes avec les parents...) (...) il est faux de croire et de laisser penser qu'en résolvant son problème identitaire, une jeune gay aura systématiquement tout résolu face aux processus de vulnérabilisation dont il est l'objet (...) Le coming-out est probablement une étape positive, même si je pense qu'elle ne résout pas toute la vulnérabilité. C'est un acte libérateur du moins quand il s'agit d'un processus individuel qui conduit chacun à inventer la manière dont il veut s'inscrire et reconnu comme un acteur particulier de sa préférence sexuelle (...) La fierté comme ressource stratégique permet souvent de contrer l'oppression de la norme dominante. Mais à l'intérieur des communautés elles-mêmes, il me semble qu'il faut promouvoir, au contraire, une position radicalement modeste, que ce soit à l'égard des nouveaux venus ou à l'égard de ceux qui ont le plus de difficultés à se reconnaître ou à jouer avec liberté dans les jeux d'affiliations multiples et d'appartenances sociales complexes." Propos recueillis par Eric Lamien, pour le journal Ex-Aequo, mars 1999.

► Avis d'un chercheur en sciences de l'éducation, Alistair Gun : "Que l'école prenne ses responsabilités face aux adolescents homos" - in Ex-Aequo Juillet-Août-Septembre 1999.

Alistair Gun est chercheur en sciences de l'éducation à l'Université de Manchester. Il poursuit depuis trois ans une étude sur l'expérience scolaire de vingt adolescents homosexuels du nord de l'Angleterre. Sa recherche s'articule autour de deux questions principales : "comment en

êtes-vous venu à réaliser que vous êtes homosexuel, et quelle a été votre expérience de l'institution scolaire ?"

Le chercheur explique : "L'ensemble des participants évoque l'impression de se sentir très différent des autres, avant même de saisir en quoi consiste exactement cette différence. Certains ressentent une attirance pour leurs petits camarades de classe dès le primaire, d'autres à la fin du secondaire. Cette sensation d'étrangeté entraîne le sentiment de ne pas avoir de vraie place. Ce qui provoque une dégradation avec l'entourage et une réaction de repli sur soi. Certains réagissent en s'associant à d'autres élèves rejetés, ou deviennent très indépendant au point d'éviter toute situation de groupe. La plupart se souviennent avoir eu de meilleurs relations avec les filles qu'avec les garçons de leur âge. Beaucoup ont été victimes de violences homophobes sous la forme de commentaires ou d'insultes anti-gay et d'agressions physiques, ou même sexuelles, rarement sanctionnées, parfois aggravées par les enseignants eux-mêmes." Alistair Gun ajoute : "Ce qui donne l'impression de subir une violence "autorisée" par l'institution scolaire. Une forte majorité rapporte avoir particulièrement souffert de l'éducation physique, et ce dès l'école primaire. Les conséquences de cette situation d'ensemble sont nombreuses : désintérêt : désintérêt ou surinvestissement scolaire solitaire, anxiété, isolement, état dépressif, abus de drogue ou d'alcool, tentative de suicide. Vous pouvez mettre en place le meilleur système d'éducation au monde. Si ses utilisateurs le perçoivent de manière négative, c'est raté. Et l'expérience que ces jeunes ont de l'univers scolaire est très négative". Le chercheur en sciences de l'éducation souligne : "En classe, l'homosexualité n'est jamais étudiée. Et pour le coup, elle sert d'excuse à toute violence homophobe. Cela effrite la confiance que ces jeunes homosexuels ont en eux-mêmes. Comparé à leurs camarades hétérosexuels, leur épanouissement s'en trouve retardé ou même arrêté. Il suffirait de peu de chose pour rattraper le terrain perdu. Que la réalité de l'homosexualité et la situation de l'adolescent gay soient reconnues et évoquées par l'institution scolaire. En théorie, c'est très simple. Dans la réalité, les résistances institutionnelles sont colossales. Dans l'immédiat, il s'agit de parvenir à fournir au jeune gay, isolé et maintenu dans l'ignorance de sa réalité, le moyen d'accéder à une source d'information et de soutien. L'important c'est qu'une liaison soit établie. Une simple conversation avec un enseignant, un conseiller d'éducation, une infirmière, quelqu'un qui lui révèle où aller et quoi faire pour trouver ce dont il a besoin pour se construire, peut sauver le présent et l'avenir d'un adolescent gay. Il est nécessaire que l'école réussisse à assumer ses responsabilités face aux adolescents gays qui la fréquentent. Qu'ils ne constituent que dix, cinq ou même un pour cent de la population scolaire n'y change rien. Ils existent et sont présents. Ils ont le droit de voir leurs besoins pris en compte et satisfaits".

► AVIS D'UN SOCIOLOGUE, la notion d' "égalité & différence" d'Alain Touraine

Pour le sociologue Alain Touraine, les homosexuels doivent construire une "identité collective" qui leur permette d'être partie prenante de la réflexion générale de la société. L'expression et la reconnaissance de cette identité collective passe par la formation d'acteurs sociaux. "Ne pas s'assumer en tant que groupe ayant une identité reconnue, c'est avoir une capacité de prise de conscience et d'action restreinte". Il défend une notion d'égalité et différence qui pourrait réaffirmer le concept d'éducation civique sur le "vivre ensemble" en "vivre ensemble : différents et égaux". Une manière de dire que l'égalité des droits ne doit pas gommer les particularités, la diversité que chacun porte. Cela produit le concept d'hétérogénéité sociale, une richesse pour la communauté toute entière à construire entre deux tensions : le local communautaire et la globalité républicaine.

► Alain Touraine explique (in EX-Aequo de juin 1997) : "je dirais que "les homosexuels" sont ceux qui mettent en avant des revendications d'égalité des droits en défendant une banalisation de l'homosexualité, alors que gays sont ceux qui mettent plutôt en avant la notion d'une identité collective. Je comprends ceux qui défendent la banalisation, c'est assez efficace pour éviter les discriminations, les attitudes de rejet. Les homosexuels qui veulent se fondre dans la société pour parvenir à une société de pure tolérance, c'est cohérent, mais cela n'a rien d'exaltant. Il m'apparaît plus intéressant d'insister sur la notion d'identité culturelle, en plus de l'aspiration à l'égalité des droits. Il s'agit de reconnaître autrui dans son identité, son identité de gay en l'occurrence. Et de voir en quoi cette identité a une portée générale. Par exemple, les gays ont une théorie et une pratique de la sexualité qui sont d'intérêt général, puisqu'elles se heurtent aux normes dominantes sur des sujets comme le corps, le sexe, le plaisir. Les gays occupent dans notre culture une place qui rend plus visible, plus scandaleuse, la présence de la sexualité et la difficulté de la vivre pour tout un chacun, au sein d'une société où, en ce domaine, il y a des formes de répression, de contention (...) Ceux qui ne demandent que le droit à l'indifférence ou bien que le droit à la différence se trompent. Il faut parvenir à construire une expérience de vie qui n'isole pas de la collectivité mais n'oblige pas non plus à choisir entre égalité des droits et identité. C'est le droit d'être égal et différent." Parvenir à vivre ensemble, égaux et différents semble le meilleur verbe d'action pour une didactique de la différence en matière de "citoyenneté et sexualités".

► Les problèmes posés aux parents d'homosexuel,le,s sont proches des questions relatives à la jeunesse homosexuelle. Question de rejet, de l'isolement, de la dépréciation de soi mais aussi un regard particulier de la part de ces parents. Ceux-ci déplorent le manque de reconnaissance légale et sociale du fait d'être un jeune homme, une jeune femme puis un adulte homosexuel,le. Ils déplorent aussi l'absence de références à ce sujet au sein de l'école. Ils se disent absolument pas préparé à cette situation nouvelle, inédite : être parents de jeunes homosexuel,le,s. ;. Nous savons que la famille est le premier lieu d'éducation, l'endroit de la transmission des valeurs, de l'appréhension de l'autre, de l'apprentissage de la relation à l'autre. C'est l'espace de la primo-éducation. Enseignants et parents sont co-éducateurs, par essence partenaires. Notre premier souci est le développement harmonieux du jeune, de l'élève. Il est des valeurs où la famille joue un rôle plus prégnant, conditionne davantage l'enfant. Toutefois, chaque famille ne prépare pas toujours idéalement les enfants à la vie adulte. Les familles sont parfois les foyers de préjugés, d'idées toutes faites ou de tabous transmis par des origines culturelles ou sociales, des croyances et des interprétations du réel erronées où ne s'inscrivent jamais quelques dialectiques, quelques remises en cause. Comme le déclare les jeunes homosexuels, il n'est pas de familles dans lesquelles la découverte de l'homosexualité serait chose facile et banale. Révéler ou se révéler homosexuel,le auprès de ses parents n'est pas un allant-de-soi. Rares sont les jeunes qui n'éprouvent pas quelques sourdes angoisses ou ne songent à des scénarios plutôt négatifs. Les parents de jeunes garçons ou filles homosexuels affirment que la méconnaissance est profonde et source de nombreux désagréments. Certains interrogent avec amertume : personne ne nous y a préparé... pourquoi l'école ne nous a rien dit sur l'homosexualité ? Les réactions varient d'une famille à l'autre d'une acceptation réservée ("t'es certain(e) de ton choix ?") à une hostilité déclarée ("tu n'es pas comme ça... c'est la faute à tes mauvaises fréquentations... tu ne peux pas ne pas me ressembler... je suis pas comme ça..."). La réaction oscille aussi entre la culpabilisation des parents ("c'est de notre faute...je n'ai pas su faire...") au rejet de l'enfant parfois si violent qu'il est physique et conduit certaines familles à chasser leur enfant du domicile, avec toutes les conséquences dramatiques que l'on peut imaginer. Il est clair que les situations s'enveniment dans les familles où la sexualité demeure un tabou par coutume familiale, croyance religieuse, ou origine culturelle.

► Paradoxalement, certaines familles qui revendiquent une large ouverture d'esprit ne sont pas exemptes de difficultés. Selon le vieil adage que la tolérance est plus facile à vivre chez le voisin que dans sa propre famille.

► A la décharge des parents, nous affirmons que les réactions négatives naissent d'un déficit d'information immense, d'une ignorance profonde lié au silence social sur un sujet que l'on préfère taire au cas où il donnerait des idées. Ce qui laisse à penser que le ressort du désir est mal connu, et que la politique de l'aveuglement est une fuite devant des difficultés à dire l'homosexualité. Rares sont les parents qui se préparent à ce que leur enfant oriente ses sentiments affectifs vers l'homosexualité. Nul n'imagine un instant que l'enfant qu'il a mis au monde puisse devenir homosexuel. Les parents sont alors démunis pour affronter la réalité affective de leur enfant qu'ils aiment, leurs propres préjugés et leur méconnaissance. Nous pensons qu'il est nécessaire que les travailleurs sociaux, les éducateurs et toutes les structures d'accueil de l'enfance les informent, les écoutent et les soutiennent. Parallèlement, les enseignants évoquant dans leurs cours l'homosexualité là où nous ne devons plus faire l'impasse, permettrait de briser le silence général et ouvrir une brèche dans le tabou. Inscrire l'homosexualité dans les manuels scolaires, en parler dans des chapitres oubliés serait un média essentiel pour faire évoluer des familles en particulier, et la collectivité nationale en général ; parce que les manuels scolaires circulent dans les familles et remplissent les bibliothèques. Il est heureux que des parents qui défendent une réaction mesurée à l'aune de l'amour. Ici interviennent nos projets d'éducation, non pas à l'homosexualité, mais davantage d'ouverture pour l'individu homo, la famille homo, le professionnel homo, le politique homo... Rendre lisible, visible, dicible l'homosexualité dans les programmes et manuels scolaires, réinventer une éducation aux sexualités et à l'affectif (éventuellement créer un capes d'éducation à la vie, c'est-à-dire d'éducation au corps, aux affects, au plaisir, aux sexualités et à la santé, et citoyenneté...) étudier en classe les discriminations, lever le voile opaque qui couvre l'homosexualité dans les œuvres classiques et modernes... mais aussi développer avec les médias une pédagogie collective... sont les pierres angulaires sur lesquelles fonder une nouvelle société sans hétérosexisme, où l'homosexualité et la bisexualité seraient complètement banale et que les amours soient "sans étiquettes"... D'une telle évidence que plus aucune gay pride n'ait de signification... Illusion ou pari. Le chemin sera très long, les écueils nombreux. Les parents de jeunes homosexuel,le,s (organisés autour de l'association Contact) font le souhait que leur enfant, vivant l'amour autrement, soit heureux. Que la révélation de l'homosexualité d'un enfant dans les familles ne leur enlève en rien la place qu'ils ont dans leur foyer, qu'ils demeurent l'enfant de leur parent, que leur orientation sexuelle n'enlève rien à leur personnalité, que l'écoute, le dialogue, et l'absence de jugement fondent le meilleur comportement devant l'enfant homosexuel qui aura besoin d'aide familial pour mieux s'assumer tel qu'il est. Les parents de jeunes homosexuel,le,s relèvent que l'homosexualité est rarement envisagée dans les traditions culturelles et éducatives dans la famille et naturellement hors la famille.

► Nous savons que "L'enfant homosexuel se situe généralement hors du cadre "normalement" prévu". Ce qui amène souvent les parents à culpabiliser, rechercher leurs fautes, ou se montrer agressifs en accusant inversement l'enfant, le culpabilisant devant la souffrance de ses parents. Cela compromettant les possibilités de dialogue dans la famille. Les parents d'homos insistent aussi sur la réalité que diverses familles donnent aussi une grande diversité du fait homosexuel. Il y a des homosexualités. Il n'y a pas de stéréotypes qui tiennent. Il y a des vécus différents marqués par toute une gamme de nuances comportementales, sentimentales ou dans les pratiques sexuelles. Il est clair que les familles manquent d'informations. Et l'école peut être vecteur d'information sur la réalité des vécus homosexuels au travers des manuels scolaires et des programmes d'enseignements pour les élèves incluant à bon escient

l'homosexualité. Mais c'est aussi une école virtuelle des parents qu'il faudrait inventer. L'association Contact y participe avec ses réunions d'écoute et de dialogue (qui sont d'utilité publique !) . D'autres associations familiales devraient s'associer à leurs travaux. De même une pédagogie collective devrait être engagée au niveau des municipalités, des régions et du pays avec des réunions ayant pour objet de combler l'ignorance devant le fait homosexuel dans les maisons de quartier, les centres sociaux, les instances régionales... De même devraient s'engager sur le même thème des campagnes télévisée et médiatiques d'information ; point fort d'une pédagogie collective. La route sera longue vers l'acceptation, Paris ne s'est pas construit en un jour. L'école doit activement agir, mais il sera nécessaire que s'orchestre parallèlement tout une dynamique de pédagogie anti-homophobe pour la population , lié à une nouvelle loi criminalisant toutes violences verbales et physiques à l'égard des homosexuels, toutes incitation à la haine homophobe (à l'instar des lois Gaysot contre l'incitation à la haine raciste).

► Les problèmes scolaires et sociaux. Le silence sur les gays, lesbiennes et bisexuels est évident à tous les niveaux de l'éducation mais spécialement dans les sujets scolaires ou universitaires. Les jeunes homosexuels ne trouvent aucune référence à des gens qui sont comme eux et auxquels ils pourraient s'identifier. Tous les savoirs culturels où l'homosexualité apparaît d'une façon ou d'une autre, voire influe l'oeuvre sont évacués ou tronqués... Dans les cours concernant la santé, les programmes et instructions ne mentionnent pas les problèmes de santé des homosexuels : le sida (qui concerne aussi les hétéros), les abus de drogue, la prostitution, les tentatives de suicide, l'absence de domicile fixe lorsque de jeune est rejeté du domicile familiale ou en but contre des violences familiales. Il n'existe aucun programme officiel sur une éducation au corps et au plaisir entreprise dès les classes maternelles où l'enfant apprend nuancer ce qui lui fait plaisir ou déplaisir, le toucher ou la caresse, et apprenne à dire non afin de le protéger contre les abus sexuels. Si de nombreuses pages dénoncent le racisme et la xénophobie dans les manuels scolaires d'éducation civique, rien n'apparaît concernant l'homophobie, la stigmatisation des couples de même sexe, le rejet des pratiques sexuelles entre homme ou entre femme, la notion de bisexualité n'existe pas non plus. La discrimination homophobe est tue. De même, rien n'est enseigné sur les stéréotypes culturels concernant les genres sexuels (lié au sexisme), et les rôles sexuels... Sur les rayons des bibliothèques, les étudiants trouvent rarement des livres donnant une image positive des gays ou des lesbiennes, ou de simples informations élémentaires sur les sexualités.

Les groupes raciaux, ethniques, religieux et ceux des handicapés ont gagné certains droits civiques mais les gays, lesbiennes et bisexuels sont encore confrontés à des problèmes majeurs. Les homosexuels-jeunes et adultes- peuvent être confrontés à la discrimination dans l'emploi, le logement (malgré les lois des années 80), comme à l'exclusion, le ridicule et des actes haineux dans leurs écoles. Dans une étude américaine de 1994 sur la violence faite aux gays et aux lesbiennes s'appuyant sur des statistiques du FBI à New-York, nous apprenons que 29% des agresseurs connus de gays et lesbiennes avaient moins de 18 ans (contre 17% d'autres agresseurs). L'interprétation de ces chiffres est alarmante dans ses implications pour les éducateurs. Selon les sociologues, les agresseurs d'âge scolaire ont besoin de prouver qu'ils ne sont pas gays et qu'ils soutiennent les interdictions rigides de la société contre l'homosexualité. Nous savons aussi qu'en Norvège, des enfants rentrent parfois chez eux avec une blessure suspecte sur le dos de la main. Plus profonde est la plaie et plus probable sera l'apparition d'une cicatrice définitive. Néanmoins, l'enfant aura réussi le "test du pédé" : craignant d'être qualifiés d'homosexuels, certains élèves acceptent qu'on leur frotte la main jusqu'au sang avec un objet parfois pointu. "L'élève qui parvient à ne pas pleurer ou à ne pas

retirer sa main pendant deux minutes aura “prouvé”aux autres qu’il ou elle n’est pas pédé ou lesbien-ne”,rapporte le mensuel norvégien “Blikk”. Interrogée par le journal, la principale du collège explique : “le problème central, ce n’est pas l’attitude vis-à-vis de l’homosexualité”, mais bien les brimades entre camarades.” Lesquelles brimades prennent cependant bien appui sur des préjugés et stéréotypes culturels aux scandaleuses dérivées. En novembre 1996, la Cour de l’Etat du Wisconsin a condamné l’administration scolaire à verser comme réparation la somme de 900 000 dollars à Jaimie Nabozny, un lycéen homosexuel “pour avoir manqué de le protéger contre un harcèlement répété” de la part de ses camarades. (Source Ex-Aequo, décembre 1997) Un lycée de Salt Lake city refuse la formation dans son établissement d’une antenne de l’association Gay-Straight Alliance Network qui crée des groupes de parole dans les lycées. Le ministère de l’éducation américain a inscrit le harcèlement sexuel à l’encontre des homosexuels au sein d’une ordonnance fédérale visant à punir ces types d’exaction. Six états américains ont voté des lois protégeant “tout élève gay contre toute forme de discrimination”(source “Out”). Il semble en effet que les homosexuels sortent du placard (coming out) de plus en plus jeunes, vers 13 ou 14 ans. Cette plus grande visibilité accroît conséquemment l’homophobie de leurs camarades à leur endroit: vexations, rejets, isolement... Cet isolement s’accroît lorsque le jeune s’aperçoit vite qu’il évolue dans un monde où les seules références amoureuses qui font la société, l’art, la politique s’incarnent dans l’hétérosexualité. Il peut ressentir naturellement ne pas avoir sa place dans cette société, comme se penser unique, marginal, maudit.

► Aucune image positive, sinon la moquerie, la dévalorisation constante de l’homosexuel(le). Une jeune lycéenne lesbienne témoigne dans le journal britannique “Diva” comment elle tenta de contrecarrer les propos homophobes d’un camarade de classe et qu’elle se retrouva sans appui de la part des adultes homos comme hétéros. Pour répondre à un besoin de conseils et d’aide de la part de gens qui furent dans ce genre de situation, des entreprises de “démystification dans les écoles” (en québécois dans le texte) sont organisées par des associations gay au Québec et en Norvège.

► D’après un rapport américain 30% de la totalité des jeunes suicidés sont homosexuels. Un psychologue fulmine : “dans une société où, à l’école “pédé” ou “gouine” demeure l’insulte suprême, où la famille n’envisage que le seul amour hétérosexuel, où l’Eglise qualifie l’homosexualité de contre-nature, les adolescents commencent une existence à travers le prisme du mensonge, du doute et du déni de soi. Ce que les sociologues nomment “l’homophobie intériorisée”. (Source Ex Aequo, 1997). Les adolescents nient leur propre orientation sexuelle, et le chemin de la destruction de soi n’est plus très loin. On assiste à des dépressions, des usages de drogues, une tentation à l’alcoolisme, des tentatives de suicide mais aussi des prises de risques vis à vis du sida. Une étude récemment menée par un pédiatre de l’université du Minnesota montre que chez les jeunes hommes se déclarant homosexuels ou bisexuels, le taux de tentatives de suicide se monte à 28%, tandis qu’il était de 4,5% pour les étudiants hétérosexuels.

► Parmi les étudiantes hétéro le taux de comportement suicidaire est de 4,5% contre 20% chez les homosexuelles. Le chercheur analyse que les garçons sont davantage soumis à des pressions sociales et stéréotypes culturels que les filles concernant leur orientation sexuelle. Les groupes gays américains réclament, par conséquence, une plus importante prise en charge de leurs actions de prévention du suicide par les pouvoirs publics.

► Des données spécifiques sur la discrimination des jeunes gays sont fort difficiles à réunir, bien qu’il existe un vaste éventail de formes d’oppressions de ces jeunes incluant les abus

physiques et sexuels. Beaucoup de ces jeunes craignent, en effet, de se rendre au tribunal où ils devraient admettre publiquement leur homosexualité et donc s'exposer à des abus ultérieurs. Au lieu de raconter aux autorités les brutalités qu'ils ont subies, ils préfèrent s'adresser aux services sociaux pour du soutien et des conseils.

► Un rapport de l'Institut Hetrick-Martin basé à New-York montre que :

► dans la communauté de New York, 41% des jeunes gays et lesbiennes qui se sont identifiés souffrent de la violence de la part de leur famille, leurs camarades ou d'étrangers. 46% de cette violence est en relation avec le fait d'être homosexuel.

► dans les écoles secondaires en général, 45% des gays et 20% des lesbiennes subissent des attaques verbales ou physiques de la part de leurs camarades. 28% de ces jeunes abandonnent leurs études pour cette raison. Avec comme conséquence des conflits familiaux portant sur leurs styles de vie, 26% des gays quittent tôt le foyer familial.

► Beaucoup deviennent sans domicile fixe ou sont obligés de se prostituer pour répondre à leurs besoins, avec les risques de contamination Hiv et autres difficultés.

► Nous ne croyons pas en ce domaine à une exception française, même si les chiffres et les études manquent cruellement en France. Nous aimerions en France que des études, des chiffres à ce sujet voient le jour, nous ne pensons pas qu'il existe ici d'exception française.

► Par ailleurs, de sérieuses données statistiques ne permettraient plus aux élus de se voiler la face et d'envisager une sérieuse politique de protection de la jeunesse homosexuelle avec des actions éducatives en matière d'éducation sexuelle plurielle, d'enseignement civique contre toutes discriminations y compris homophobes, et d'éducation culturelle sans tabou favorisant une prise de repères positifs pour les jeunes, nos élèves des collèges et lycées (en prévoyant une préparation adaptée en école primaire)... mais le chemin sera long. On ne déconstruit pas des préjugés en un jour !

► La question de jeunes ou enfants dont les parents sont homosexuels. Aux Etats-Unis, on parle de "gaybyboom" devant l'ampleur du phénomène. Là-bas, le nombre d'enfants issus de couples dont l'un des parents est gay est estimé à quatorze millions. Les Pays-Bas en comptent vingt mille. En France, les chiffres officiels n'ont pas cours, mais certaines estimations portent leur nombre à au moins cinquante mille. La majorité d'entre eux ont un parent qui eût une première relation hétérosexuelle et qui ont décidé de vivre pleinement leur homosexualité. Les autres sont issus de couples ouvertement homosexuels suite à des procédés d'inséminations artificielles, des mères porteuses, et quelquefois des adoptions. Face à cette parentalité homosexuelle, aux droits à l'insémination médicalement assistée, et d'adoption pour les couples homosexuels, il apparaît de nombreux blocages, mis en lumière lors des débats parlementaires sur le PACS, et très significatifs à l'encontre des gays et des lesbiennes. Un cortège de fantasmes et de fausses idées défilent : les homos ne peuvent correctement éduquer les enfants, ils n'ont que la fête en tête ; leur mode de vie est inconciliable avec des obligations familiales. Pourtant il existe nombre d'enseignants homosexuels. Ils vont influencer leurs enfants et les rendre aussi homosexuel. Rien ne le prouve, des exemples sont précisément contraires, et quand bien même... serait-on tenter de répondre. Pervers, les gays seront tentés d'abuser sexuellement de leurs petits garçons. C'est oublier que les "pédophiles" sont essentiellement hétérosexuels et user facilement de l'amalgame entre homosexualité et pédophilie qui n'a aucune raison d'être. Ils ne présenteront pas une bonne image à leurs enfants, ce sont des marginaux, et ils ne sauront pas s'en occuper. Une grande association de parents homosexuels (l'apgl) nous prouve quotidiennement le contraire ; et nous autres enseignants savons bien qu'il est des enfants issus

de familles hétérosexuelles maltraités, rejetés, évoluant pourtant dans des familles dites "normales"... Il est clair que la question de l'homoparentalité est emblématique du degré d'acceptation du couple et des individus homosexuels comme alternative à la famille de type traditionnel.

► Les familles homoparentales se projettent généralement dans l'avenir après mûres réflexions. Certaines affirment leur désir parental bien plus pensé que dans certaines familles traditionnelles et s'insurgent devant des interrogations sur leur motivation et leur aptitude à être de bons parents. Avoir des enfants étant à leurs yeux un choix personnel, pas un choix homosexuel. D'aucuns refusent l'opposition parents "homo" et "hétéro" et se désignent comme parent avant tout ; le reste étant de faux débats. Quelques études américaines indiquent qu'il n'existe pas de différences psychologiques significatives entre des enfants élevés par un couple hétérosexuel et ceux élevés par des couples homosexuels. Particulièrement, en ce qui concerne la future orientation sexuelle des enfants. Il semble même paradoxalement que les couples gay et lesbiens engendrent moins de jeunes homosexuels que les couples hétérosexuels. Ces enfants présentent souvent une sensibilité au stress plus élevée que la moyenne. Il est clair que ces enfants doivent vivre avec un environnement largement homophobe et avec l'homosexualité de leurs parents en bien des domaines discriminés. Ils sont porteurs d'un secret avec lequel il peut être difficile de vivre dès l'âge de six ans. L'enfant de parents gays ou lesbiens doit se montrer vigilant, taire certaines choses. Sinon il devra en subir des conséquences qui pourraient se révéler dramatiques comme se voir insulter et ses parents insultés par les autres enfants en cours de récréation.. Les petites filles et petits garçons issus de familles homosexuelles possèdent une plus grande tolérance et ouverture d'esprit. Leur isolement est très important, au point qu'ils se croient être les seuls enfants de gays et lesbiennes. Beaucoup de parents sont eux-mêmes isolés parce qu'homosexuel,le,s et parents à la fois. Ce qui les coupe parfois d'une "homosocialité" même s'ils s'assument bien dans leur sexualité. La parentalité gay interroge et exclut dans tous les rangs. Ce qui ne facilite pas une vie familiale harmonieuse.

► Un travail scolaire en éducation civique incluant la discrimination homosexuelle à même niveau que les autres discriminations raciales et sociales seraient d'un effet salvateur pour ces enfants qui doivent dépenser une grande énergie de sauvegarde de leurs propres intérêts, inventer des stratégies de défense. Nous savons que les préjugés quels qu'ils soient doivent se combattre jeune. On peut supposer que les programmes initiés aux Etats-Unis présentant les nouvelles réalités familiales de cette fin de siècle avec des albums de coloriage adéquat, des petits romans, des albums d'histoires... qui apprennent aux enfants d'homosexuels qu'ils ne sont pas seuls ainsi et à leurs camarades de classe ; et qu'ils méritent autant de respect, leurs parents aussi. Introduire un discours emprunt de tact dès la primaire c'est répondre aux besoins de ces enfants qui existent dans certaines de nos classes sans que les institutrices et instituteurs n'y pensent. Nous ne saurions nous porter un jugement moral ou philosophique sur le désir de gays de faire des enfants avec des lesbiennes, nous sommes avant tout pédagogues soucieux du bien-être des enfants quel que soit leur contexte familial. Par ailleurs, des enfants de couples divorcés assistent à des recompositions familiales où l'un des parents vit en couple d'individu de même sexe ; et ils sont aussi sensibles aux discriminations et préjugés dont sont victimes leurs parents. Le "monde homosexuel" n'est pas un monde sans enfants, sans familles. Les familles homoparentales s'inquiètent quant au devenir de leur progéniture, aux risques de rejet des autres enfants, à l'absence de droits parentaux pour le/la conjoint/e...

► Quelle remédiation ? Pour nous autres, hommes et femmes homosexuels, dont la profession est d'enseigner, remédier à toute cette palette d'agressions et de rejets passe des actions

éducatives adéquates, réfléchies et efficaces. Selon les experts, la meilleure façon de traiter les problèmes et les difficultés nées de la différence est d'identifier, reconnaître et discuter les différences. Nous savons grâce aux recherches en Sciences de l'éducation qu'il y a deux niveaux d'éducation qui forgent l'individu. Un niveau d'éducation primaire, transmis par les valeurs et habitudes d'être et de pensées familiales qui semblent inné et immuable, très fortement ancré chez l'individu et qui sont au centre de l'image que nous avons de nous-mêmes. Contrairement au niveau d'éducation secondaire formé par l'éducation scolaire, les enseignements, la religion... qui peuvent être modifiées, les valeurs primaires affectent, selon les chercheurs Loden et Judy Rosener, les débuts de notre socialisation, plus tard notre accomplissement adulte et donnent forme à notre vision du monde. Les stéréotypes culturels, les préjugés, les crispations morales appartiennent généralement à ce niveau éducationnel. Et c'est à ce stade que tous les efforts des éducateurs devraient se conjuguer pour tenter de modifier les visions discriminantes que subissent les jeunes comme les adultes homosexuels. Il nous semble dès lors nécessaire de travailler dans le secteur scolaire avec tous ses acteurs et partenaires, les organisations de parents, et plus particulièrement les professeurs pour fournir une information aux familles, aux parents, et aux élèves au travers de discours adaptés à leurs âges et aux disciplines enseignées ; de fournir des formations permettant de s'informer sur les questions homosexuelles et bisexuelles, et de clarifier ses propres valeurs humaines, et professionnelles afin d'aborder plus sereinement ce qui appartient encore au monde du tabou, du non-dit, ou des préjugés caricaturaux. Naturellement cela s'accompagne d'une réelle inscription de l'homosexualité là où il convient, en encourageant à ce titre des organismes pédagogiques élaborant des démarches éducatives spécifiques, ainsi que les bibliothèques scolaires à posséder des documents donnant une image positive de l'homosexualité. Des personnes relais formées devraient aussi pouvoir répondre aux demandes personnelles des jeunes homosexuels (infirmières, psychologues, animateurs, aide-éducateurs, assistantes sociales). Les règlements scolaires devraient enfin garantir le respect des différences incluant celles des gays, lesbiennes et bisexuels. Des conférences devraient être organisées lors de journée ou semaine de Défense des personnes homosexuelles. La convention internationale des Droits de l'Enfant devrait aussi spécifier les questions relatives à l'homosexualité et bisexualité dans ses attendus.

Question d'éducation à la citoyenneté, question de société

La Lesbian & Gay Pride (fierté homosexuelle) : un acte politique de visibilité et revendications. Chaque année, fin juin, les hommes et les femmes homosexuels battent le pavé des grandes métropoles afin d'interpeller la société dans son ensemble quant au respect des droits fondamentaux de chaque individu, et à l'égalité de dignité, de traitement et de reconnaissance sociale tels qu'ils sont stipulés dans la Déclaration universelle des Droits de l'homme. Ces défilés célèbrent la révolte de Stonewall de 1969. Chaque année, les marcheurs homosexuels expriment haut et fort, avec mille et une façon (neutre, bigarrée, festive ou provocatrice) leur refus du déni d'existence pour les personnes homosexuelles dans la législation, la vie quotidienne, mais aussi dans l'enseignement au travers des programmes et manuels scolaires. Ce déni d'existence est entretenu par un profond tabou qui accroît l'isolement des individus homosexuels, contrarie la communication interindividuelle, fragilise la personnalité, freine toute intégration sociale des homosexuels. Leurs histoires personnelles et leurs vécus sont niés. Leur liberté d'expression dans l'entreprise, dans la vie publique, et ce qui nous préoccupe, l'école, est quasiment nulle. Les homosexuels sont réduits au silence, à

l'invisibilité, à la censure personnelle et parfois permanente, ou dans le meilleur des cas à des enclos de tolérance qui rappelle les ghettos de quelques autres groupes humains à d'autres époques. La méconnaissance du grand public favorise des attitudes de rejets, des formes d'exclusion, mépris et moqueries. Les homosexuel,le,s n'ont pas d'espace de parole, de lieu de mémoire consacré à l'histoire et à la culture des homosexualités, de mentions quelconques dans les programmes scolaires. L'homosexualité est un non-dit, une invisibilité, un mirage. L'homosexuel n'existe pas en réalité. Sauf s'il est malade ou malheureux ou objet de moquerie graveleuse, de caricature médiatique. D'aucuns ne supportent pas que les homosexuels puissent être heureux. Une idée défendue par l'hebdomadaire Télérama qui lui valut une vive réaction d'une importante partie de son lectorat. La bastille des discriminations au quotidien est aussi une forteresse à prendre. Elles s'exercent dans diverses situations : logement, emploi, emprunts bancaires... Elles amènent beaucoup d'homos à se vivre dans la double existence, à plonger dans une schizophrénie effarante, où le mensonge, les omissions ou les cachotteries, l'invisibilité dérobent des tonnes d'énergie avec ces exercices de haute voltige en contôle permanent de ses gestes et paroles. L'homosexuel vit dans une perpétuelle censure qui engendre de l'auto-censure et aliène des pans entiers de la personnalité car l'homosexualité, aussi légalisée soit-elle par la reconnaissance du couple homosexuel, demeurera longtemps encore quelque-chose de particulier. L'homo sera longtemps encore l'autre, le passeur de mode, de nouveauté, de transgression... qui font peur. Il est trouble-fête. Nous savons que l'inconscient collectif préfère la pureté.

► Le principe républicain repose sur l'intégration de toutes les différences afin de constituer une communauté fraternelle de citoyens libres et égaux. Nous autres, homosexuel,le,s connaissons les limites de cette intégration qui s'arrête à quelques enclos de tolérance. Ces limites sont l'expression d'une dialectique entre le pur et l'impur. La communauté républicaine ne se conçoit que dans l'homogénéité.

► L'hétérogénéité sociale paraît scandaleuse car elle implique le mélange qui se confronte inexorablement au mythe du paradis perdu. La crainte du métissage concoure au refus de la diversité. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les positions de rejets de certains au regard de l'immigration et la peur conséquente de l'interculturalité ou de la diversité religieuse et culturelle. On peut parler d'un "racisme culturel et ethnique" L'homosexualité n'est pas soustraite de cette mécanique. Un ensemble de mécanismes de craintes d'altération, de perte d'identité, de confusions désécurisantes font cette angoisse particulière des "corps étrangers". Comme si le métissage signifiait une fusion de l'un dans l'autre différent pour former un tout homogène ou chaque partie perdrait de son essence. La notion de métissage perturbe les tenants de la pureté de la race, du couple, de la famille... La pureté refuse le pluriel. C'est un refus de la complexité qui implique justement hétérogénéité, hybridation, métissage. Pourtant, notre monde n'est pas une réalité ni "naturelle", ni pur, ni simple. Est avant tout pur ce qui s'affirme sans mélange. Or la pureté d'un phénomène, d'un objet, d'une relation ne peut objectivement exister car un contexte interfère toujours. La pureté est fantasme. Il semble bien que l'impureté est tout à la fois inéluctable et souhaitable parce que tout simplement vitale. La crainte fondamentale qui fonde tant d'exclusion trouve donc toute sa signification dans la grande inquiétude de perdre la pureté dans le creuset de la diversité. Celle-ci est toutefois partout présente ; dans la rue, les cultures et même les identités composites des personnes faites d'éléments distincts et parfois contradictoires. L'individu est multiplicité, et non unicité. Ce que nous sommes n'est jamais réductible à une seule formule. Regardons le mélange subtil de masculinité et féminité qui fait nos homosexualités.

► Nous sommes tous le produit d'expériences et de connaissances multiples qui font de nous autres des individus impurs de tout ordre strictement régimenté. Par ailleurs notre identité qui

n'est pas déterminée par des gènes, évolue, se transforme. Nous ne faisons pas partie d'un seul groupe mais de plusieurs. Nous ne serions être des "clones". Ce serait autrement la faillite de la civilisation qui au nom du pur, d'une "race" pure dériverait vers de dangereux totalitarismes, la pensée unique (ou le nazisme, le fascisme), empêchant aussi toute évolution, tout progrès, tout enrichissement culturel et scientifique dont nous profitons largement. La diversité est nécessaire ; la diversité des idées, comme la diversité ethnique ou la diversité biologique, la diversité des modes de vie, la diversité des orientations amoureuses.

► Toutes ces diversités ont toutes la même fonction fondamentale : vitaliser la communauté humaine. Homogénéiser toutes ces diversités, les ramener à une unité donnée aurait les mêmes effets négatifs pour la société que la monoculture pour l'équilibre écologique. Un appauvrissement, le manque de fertilité. Nous savons par ailleurs qu'une race génétiquement "pure" ne pourrait être obtenue qu'en laboratoire. La pureté n'est qu'un fantasme idéologique à l'origine de nombre de stigmatisations, de discriminations, d'exclusions... y compris homophobes et sexistes.

► La femme, l'homosexuel, la lesbienne sont perçus comme impurs. Des corps étrangers. Des corps infertiles... Mais de quelle infertilité parle-t-on ? Etre homosexuel, ce n'est pas simplement être attiré affectivement et sexuellement par des personnes de même sexe ; c'est aussi se situer dans une altérité, une logique autre. C'est être pris dans d'autres désirs, dans d'autres humeurs, dans d'autres cadres de références, dans d'autres schémas comportementaux et de pensée. Si la nature rend infertile le couple homosexuel, il n'est pas moins porteur de vie et de créativité au bénéfice de la société.

► L'homosexuel, le travaille, invente, organise, participe à l'économie et aux débats de la société. .. et il serait temps de le reconnaître socialement, comme utile de s'interroger sur ce que nous pouvons être porteurs comme différence essentielle et enrichissante (avec la création de département d'études homosexuelles, en parallèle à ceux d'études féminines dans les universités). Il appartient à la République d'accueillir tous ses citoyens quelles que soient leurs particularités, pourvu qu'elles s'inscrivent dans le respect de la loi.

► Nous savons qu'une société réglée sur un pendule simple (un exemple de machine qui suit la logique d'une science déterministe, hautement prévisible selon la mécanique classique) condamnerait à long terme le peuple à s'endormir parce que le mouvement perpétuel hypnotise. La société ne changerait pas. Elle serait condamnée à n'exister que dans un moule homogène sclérosant, se rétractant, courant à terme à sa disparition. Par contre, dans une société dynamique, les groupes entrent en compétition. Ils définissent de nouveaux modes de communication et sont les acteurs de conflits qui révèlent de nouvelles possibilités par l'échange, le métissage, l'articulation... Le fonctionnement de ce type de société ressemble à celui d'un pendule chaotique (machine suivant la logique d'une science non déterministe très peu prévisible proche du "chaos", dont les équations sont très sensibles aux conditions initiales, à tel point que la moindre variation en leur sein change totalement le mouvement à venir, le cerveau faisant des paris avec succès ou non...) On peut ainsi dire que le désordre apparent, l'impureté sont l'énergie à l'origine du progrès et de l'enrichissement de la civilisation. Nous autres homosexuel,le,s participons aussi à cet enrichissement. Il est temps de le clamer, faut et fort ! Le frein inconscient à cette reconnaissance réside souvent dans cette peur de l'autre en soi. Une féminité qui rend impur le masculin. Cette féminité qui affaiblit la virilité et contredit l' ancestrale domination masculine. Qui affaiblit donc le Pouvoir qui appartient au camp des dominants.

► Les questions de norme et de normalité sont de faux débats. Nous savons la toute relativité historique des normes. La norme d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui. Un comportement

normal aujourd'hui pouvait être complètement asocial ou bizarre jadis. Les mentalités évoluent toujours. Elles sont fluctuantes au gré des progrès techniques ou de l'évolution des croyances religieuses et politiques. Les normes s'imposent toujours dans le cadre d'une représentation construite par la société. Nous lisons dans "Sciences Humaines" que "dans nos sociétés occidentales, il y a encore seulement un siècle ou deux la remise en cause de la suprématie sociale, morale, juridique (propriété, mariage, succession, etc...) et intellectuelle des hommes sur les femmes était une déviance intolérable, tandis que c'est aujourd'hui son affirmation qui l'est. L'avortement était un crime jugé particulièrement immoral et sévèrement puni tandis que l'on réprime aujourd'hui les catholiques intégristes qui contestent la liberté d'avorter. L'homosexualité était considérée comme une perversion haïssable et méritant de sévères châtiments, tandis que c'est aujourd'hui une revendication identitaire largement perçue comme légitime et sans doute bientôt reconnue par le droit". Le même journal nous rappelle que si de nos jours la mendicité rencontrée dans les couloirs du métro provoque la compassion et une prise en charge croissante, jadis mendier était un délit qui pouvait conduire le clochard aux travaux forcés à vie dans un bagné. De même, obéissance des enfants était un fait indiscutable. Les punitions corporelles en étaient la sanction légitime dans la famille et à l'école. De nos jours, le non-respect des "droits de l'enfant" est observé comme un abus d'autorité dénonçable. Inversement, certains comportements jadis tolérés sont pénalisés par la société moderne (corruptions, pollution, harcèlement sexuel, propos racistes...) D'autres ne le sont pas encore : pensons, par exemple, au harcèlement moral. Il semble donc que nous assistions à un accroissement à vitesse constante d'un esprit "civilisé", plus humain, cordial, ouvert, généreux ? Un accroissement qui n'a pas atteint de toute façon tous ces objectifs... La transgression d'une norme, c'est se soustraire au schéma correspondant à une époque donnée, influencée par divers courants intellectuels et scientifiques. La stigmatisation repose sur le fait de ne pas se plier à une norme, par convenance personnelle ou "naturelle". Norme, transgression de la norme, et stigmatisation du "passeur de norme" ou de l'"anormal" (du "à côté de la norme en vigueur", devrait-on dire) sont donc des concepts complètement relatifs qui sont du ressort du symbolique maintenant un lien social et culturel. Le dictionnaire définit le mot "déviance" comme "un comportement qui échappe aux règles admises par la société". Le déviant est celui qui s'écarte de la norme sociale admise. Trois éléments sont réunis pour que l'acte de déviance apparaisse : l'existence d'une norme, un comportement de transgression de celle-ci, un processus de stigmatisation de cette transgression. Il faut bien reconnaître que notre vie sociale est entièrement organisée par des normes. Il y a celles qu'édicte le droit et la justice, mais il y a aussi toutes les règles implicites, jamais énoncées, mais toujours présentes. Les sanctions du fait de leur non-respect peuvent être physiques mais avant tout psychiques avec un fort sentiment de culpabilité : "selon dans laquelle nous nous trouvons, nous adoptons consciemment ou inconsciemment notre façon de parler et de nous vêtir, nous contrôlons différemment nos gestes, nous exprimons ou n'exprimons pas tel sentiment (la joie, la colère, la surprise, le désir). Selon que nous sommes à une réception officielle ou à un déjeuner familial, ou encore avec des camarades d'enfance, nous n'avons pas exactement le même comportement, parce que les normes de ces groupes et de ces situations sont différentes ». Pour peu que nous ne suivions pas cette foule de normes (micro-normes ou macro-normes), un processus de désigmatisation ou de stigmatisation peut se produire avec un simple détournement du regard ou du corps, pour commencer. Contrôler son image, ses gestes, son verbe peut devenir un enjeu crucial et une trop forte mobilisation de l'énergie du sujet, un élément d'aliénation de la personnalité. Le chercheur américain Erwin Goffman démontra comment et combien l'individu réalise d'adaptation pour se conformer à ce que les personnes avec lesquelles nous interagissons, souhaitent voir, veulent entendre, attendent de nous, Les sociologues Goffman, Becker et Garfinkel de l'Ecole de Chicago expliquent que la déviance est le rôle endossé par celui qui

est victime de stigmatisation des autres, parce qu'il aura été montré du doigt un particularisme lui appartenant. Les homosexuels vivent souvent ces mécanismes dans l'exercice de leurs professions.

► Mais la norme varie aussi sur l'échelle de la Tolérance sociale. Ainsi, l'homosexualité quitte lentement les rivages de la déviance, depuis la seconde moitié du 20^e siècle pour rejoindre la rive des comportements simplement qualifiés de différents. Nous pouvons aussi nous féliciter qu'au terme de son congrès un important syndicat d'enseignant, le SNES (Syndicat National de l'Enseignement Secondaire affilié à la FSU) adopta la motion en Avril 1999 à son congrès de Lille "Droits et Libertés" spécifiant : "Le refus des discriminations sexistes et la défense des droits des femmes sont des domaines où des avancées de la société s'avèrent indispensables. Le droit de vivre en couple ou non, de pouvoir établir un Pacte civil de solidarité en accord avec une autre personne majeure, quel que soit son sexe, doit être reconnu pleinement. Tous les éléments qui constituent la carrière, les droits sociaux, la protection sociale doivent prendre en compte les situations de couple (mariage, concubinage, Pacs, union libre) sans discrimination entre elles ni en fonction de leurs orientations sexuelles. Les enfants, les jeunes, nos élèves doivent voir respectés à leur égard tous les éléments de la Convention internationale des droits de l'enfant et être protégés contre le bizutage, le racket, les violences sexuelles. Ils ne doivent souffrir d'aucune discrimination prétendant se fonder sur leurs origines, leur sexe, leur religion ou tout autre caractère de leur personnalité" (article 5 & 6, paru dans l'US n°497 du 29 mai 1999).

L'éducation à la citoyenneté n'a pas pour exigence de régenter la volonté ou scruter la conscience. Elle a pour objectif "d'éclairer la liberté de l'apprenant afin qu'il puisse trouver lui-même sa voie", de provoquer la réflexion et permettre d'ajuster ses attitudes à une éthique, un mode de pensée, une représentation du monde conforme aux normes et valeurs de l'époque. L'éducation civique invite à la responsabilité ; elle est une éducation à la liberté, à l'égalité, à la solidarité et à la Tolérance. "Elle n'apprend pas ce qu'il faut penser, elle apprend à penser". L'éducation à la citoyenneté s'enseigne désormais de l'école primaire au lycée avec des épreuves au Brevet des Collèges (directive de Ségolène Royal, ministre déléguée à l'Enseignement scolaire). La circulaire, parue au Bulletin Officiel de l'Education Nationale du 05/02/98 affirmait que l'heure de l'éducation civique affectée aux professeurs d'histoire et de géographie doit être respectée, comme la notation et les appréciations sur le travail effectué dans cette matière qui doit retrouver toutes ses "lettres de noblesse". Institutions, personne humaine, citoyen sont les maîtres mots de cet enseignement. L'élève de 6^e devra apprendre que l'exercice de la citoyenneté ne se bornera pas au seul suffrage mais exige également le respect de la loi, le consentement de l'impôt, la défense du pays, et le respect des autres citoyens. S'agira-t-il de tous citoyens ? De tous les respects ? Y compris de la population homosexuelle et de l'homosexualité ? Pourrions-nous inculquer "l'homo-respect" en réponse aux situations "homo-moqueuses" ou homophobes ? Si en 5^e et 4^e, le programme évoque l'égalité, la solidarité, la liberté, la sûreté et la justice. Les textes évoqueront-ils aussi la population homosexuelle, jeune et âgée ? Tendrons-nous au travers des programmes vers une éducation à la citoyenneté percevant plus positivement l'orientation amoureuse pour les personnes de même sexe, vers moins d' "hétérosexisme" ? Vers une reconnaissance sociale de la réalité des individus et couples "homos" contre toutes tentations d'exclusions du champ social, instruites dès le plus jeune âge. Si ce n'est à l'école, où prépare-t-on, l'évolution des mentalités ?

► L'éducation à la citoyenneté est l'étude des lois, de ses textes et principes qui scellent notre vie sociale. Une loi "criminalisant" les propos et injures à l'encontre de la population

homosexuelle (extension des lois Gayssot contre l'incitation à la haine raciale à la haine homophobe) permettrait en outre une assise fondamentale aux éducateurs pour invoquer la loi auprès des enfants. Une loi qui définit ce qui est permis de dire et ce qui est interdit dès l'école primaire. Les jeunes enfants comprennent et acceptent plus facilement les interdits lorsque c'est la loi qui dit. Ce serait un bon impact pour faire taire l'insulte préférée des cours de récréation où l'on apprend l'emploi des injures homophobes avant d'avoir conscience d'être opposé aux homosexuels. Le discours d'éducation civique sur le respect de toutes les différences d'origine sociale et culturelle comme d'orientation sexuelle se verrait ainsi son impact renforcé, de même que la légalisation du couple homosexuel est une amorce importante pour nous autre éducateur rendant "normal" cette orientation amoureuse devenant par là-même un modèle possible pour les jeunes homosexuels de projection dans un vrai avenir sentimental. Madame Tasca, présidente de la Commission des Lois en 1999 expliquait déjà : "pendant des siècles les homosexuels se sont tus, il est temps qu'ils puissent relever la tête sans plus aucune honte". ET pas seulement en matière de droit, mais aussi d'éducation !

► L'école est l'endroit des apprentissages et de la formation des citoyens de demain. A ce titre, elle est souvent de nos jours, devant les carences sociales et familiales, le dernier lieu où peuvent être inculqués les civilités. Depuis plusieurs décennies, la formation citoyenne a connu de nombreux soubresauts. Elle demeure pourtant l'apprentissage des valeurs collectives qui régissent toutes les relations sociales et fondent un tissu social sain et cohérent. Les activités scolaires permettent de lui donner, en école primaire, un contenu concret. Les écoliers apprennent à se comporter en citoyen au travers de l'organisation et de la gestion d'une coopérative, du conseil de la classe, du journal des élèves, et de nombreuses autres initiatives comme le très médiatique Conseil Communal des Enfants ou le Parlement des Enfants. c'est ici la parole donnée aux enfants, une parole libre qui leur permet de prendre conscience de leurs droits et devoirs mais aussi d'interroger le monde dans toute sa diversité, sans entrave ni à priori quelconque. Ainsi va l'école du citoyen. Avec la "classe coopérative", la classe s'organise en république. La classe devient un pays où les élèves élaborent des lois comme au Parlement, votent comme leurs parents, modifient les lois en fonction des nécessités apparaissant dans la quotidienneté de la classe. C'est ainsi l'apprentissage de la liberté et de la démocratie, mais aussi d'un savoir faire particulier et incontournable : savoir débattre et écouter l'autre avec respect. Le droit à la parole des élèves au sein des différents conseils de la classe (ayant pour fonction de régler aspects pratiques et conflits dans la vie de classe) fait de l'enfant "un apprenti du savoir et de la vie sociale" Cela permet de résoudre conflits et vraisemblablement de répondre à des interrogations particulières. Homo-interrogation ou homo-conflits... ?

► Les cours d'éducation à la citoyenneté sont particulièrement conçus comme des espaces d'exercices de "sa" volonté de savoir. Si l'importance de l'éducation civique est reconnue, sa pratique est relative et ses contours assez flous. Derrière un consensus mou, on jette pêle-mêle dans la même case horaire citoyenneté, civisme et civilités. Se contente-t-on trop d'un apprentissage de la politesse (valeur qui se devrait transmise par la famille dont le rôle éducatif se doit d'être maintenu malgré les aléas de la vie quotidienne moderne), de comportements et d'attitudes conformes à la vie en collectivité, au groupe-classe, sans développer une réflexion plus large sur les droits et obligations des citoyens dans une démocratie, sans travailler notamment suffisamment sur toutes les formes de discriminations et particulièrement réfléchir sur les stéréotypes et les préjugés, les disqualifications subies par certains individus, comportements, attitudes par la coutume et morale sociale ? Nul ouvrage de fond n'est entrepris sur ces deux pôles masculin et féminin que l'on oppose, que l'on construit séparément, plutôt que l'on ne conjugue ensemble en chaque individu. Nulle réflexion qui permette une relecture des rôles sociaux masculins et féminins, des rôles

sexuels, des questions de normalités et d'adaptation sociale sur les attentes et attitudes propres aux garçons et fillettes ... L'âge est pourtant propice à cela.

► Nous savons toutefois que le concept de citoyenneté est loin d'être stabilisé parce que la vie sociale, les options politiques et les choix philosophiques de chacun suscitent des désaccords. Et le débat demeure. Nous pouvons le définir à partir de deux grandes tendances qui s'affrontent :

► le "vivre-ensemble" (apprentissage de la civilité, cordialité, du respect d'autrui, des différentes formes de politesse...) tourné vers la normalisation à l'ordre établi, à l'adaptation des élèves à des comportements et des valeurs attendus par les aînés. On peut parler de socialisation et de moralisation : ce qui à première vue paraît un concept louable, mais est une appréciation à modérer lorsqu'on sait que la morale sociale peut se révéler sclérosante et ne pouvoir s'adapter à la nouveauté, à ce qui est étranger, à ce qui fluctue et brouille les repères. Trop de morale socialisante tue la capacité à s'adapter aux fluctuations du futur du monde qui est toujours en construction, à reconnaître les mouvements périphériques à la société.

► le "agir-ensemble" tourné vers la formation à l'exercice d'une citoyenneté, une réflexion philosophique capable de dépasser la norme du jour, d'entrevoir les lumières des réformes à entreprendre, une réflexion politique sur les pouvoirs dans une société : leur attribution, leur légitimité, leur exercice et leur contrôle. Un exercice de haute voltige pour la formation d'un esprit critique. Au risque de la contestation et marginalisation intellectuelle ?

► François Audigier (chercheur à l'INRP) affirmait dans le JDI (Journal des Instituteurs, 09/1997) que "l'éducation civique hésite entre un primat donné à la république et un primat donné à la personne, entre l'intériorisation des règles et la dimension critique de la formation" Ces deux tendances sont-elles nécessairement antinomiques ? Ne peut-on les articuler ensemble ? Ne peut-on imaginer une ré-articulation de ce qui fait d'individuel et le social propre à l'ancestrale opposition politique Droite-Gauche à partir du socle privilégié que sont les textes de droits débattus par des hommes de pouvoir (mais peu de femmes...) socialement légitimés et approuvés par l'ensemble des nations, peuples et individus, structurant ainsi la paix et les échanges interindividuels et internationaux cordiaux... parce qu'il n'y aura jamais de "social" sans individus et jamais d'individus comme entité pleine et entière non liés à un corps social composé d'une multiplicité d'individus. Pourquoi opposer également la dimension critique de la formation et l'intériorisation des règles ? Rien n'empêche de les exposer avec un regard critique et faire sien ce qui convient le mieux. Bien sûr, il faut respecter certaines règles élémentaires mais auxquelles on peut ne pas soustraire une réflexion critique. Il est plus qu'utile à la formation de réfléchir en cours de Philo aux notions de normalisation, socialisation et à ce qui appartient au périphérique du hors-norme... propice à marginalisation et rejet. Rien n'empêche de discuter avec les jeunes élèves des règles établies par nos prédécesseurs sans pour autant ne pas les respecter, même si l'on prend conscience de leur relativité ; au nom justement du lien social sans lequel plus aucun débat ne pourrait tenir, sinon le chaos... Respect des règles préétabli ne signifie par terrorisme intellectuel et modélisation abêtissante... L'éducation civique lève la loi du silence dans la classe. Mais dans ses programmes et manuels scolaires, il demeure du non-dit. Ce silence particulier sur l'homophobie et l'hétérosexisme est consternant. Sur la lesbophobie, aussi : une forme particulière de rejet pour les lesbiennes, comme femme pouvant souffrir de discrimination sexiste et de stigmatisation à l'encontre des homosexuelles et de l'homosexualité en général. Il existe pourtant des manuels qui stigmatisent la loi du silence et qui sont les premiers à dire que le silence est illusoire quand il n'opère qu'une "accalmie provisoire". Le problème qui se pose et que l'institution scolaire tente d'étouffer (par crainte de "compromettre l'image" de l'établissement) risque, en fait, d'être seulement différé. La crise peut éclater ultérieurement avec une gravité accrue. Si l'éducation civique préconise le débat comme dispositif essentiel

pour gérer les situations qui surgissent dans la vie même de l'école... pourquoi ce silence dans les programmes et manuels au sujet de l'homosexualité et des personnes homosexuelles. On nous assure pourtant que l'école doit prendre le risque d'aborder n'importe quel sujet. Or l'homosexualité est dans la tête, à l'esprit, au bord des lèvres des écoliers et des collégiens. Ils y pensent d'une manière ou une autre, avec dégoût ou une attirance incertaine. Ils l'entendent à la télévision, dans les discussions familiales qui condamnent ou affirment qu'il ne convient pas d'évoquer de telles choses devant des mineurs. Surprise, curiosité, incompréhension sont alors au rendez-vous. Nul enfant ne dépose à l'entrée de l'école les questions qui l'agitent, liées à l'actualité, à une crise familiale, ou à sa personnalité. Les acteurs de l'éducation ne peuvent détourner la tête. L'école n'est plus un sanctuaire aseptisé. Toutes les dimensions de l'être et du monde avec toutes les interrogations possibles peuvent surgir. Question d'homosexualité, c'est la politique de l'autruche. Tabou oblige ! Certes, le péril du sida a quelque peu repoussé le tabou du sexuel (et encore !) et celui de la prise en compte de la sexualité des élèves. Mais combien faudra-t-il de catastrophes liées à l'homosexualité (suicides de jeunes se découvrant homosexuels et évoluant dans un univers d'incompréhension, homicides ou agressions violentes à l'encontre de jeunes gais ou lesbiennes ouvertement homosexuels, incitations de personnalités à la haine homophobe...) pour que tombe ce dernier tabou. N'agira-t-on que dans l'urgence et la totale commisération afin qu'on ne taxe pas les profs et l'école de prosélytisme, d'impudeur, de détournement, etc... Et qu'une Christine Boutin ne vienne protester Rue de Grenelle avec son missel à la main, contre la débauche orchestrée par l'école. Nous savons bien pourtant que l'homosexualité n'est pas un vice mais une simple orientation amoureuse comme le prouve de nombreux couples de même sexe (plus stables que l'opinion publique veut le laisser croire...) On ne peut éluder ni information, ni débat, ni séquence en éducation civique sur l'homosexualité. Cela relève de la prise en compte globale de la personne humaine sur le droit à l'existence, au respect, à la reconnaissance sociale et au développement harmonieux des personnes homosexuelles. Le silence est coupable quand il couvre des situations de brimade à l'encontre d'élèves efféminés, soupçonnés d'homosexualité, ou ouvertement homosexuels. Il y a le silence des victimes qui craignent les représailles, le silence des témoins (car la frontière qui sépare le témoignage de la délation est floue... pourtant un esprit juste ne veut-il pas qu'on défende la victime quelque soit le degré de l'agression physique ou verbale subie...) le silence des familles mortifiées de honte. Briser le silence, c'est restaurer le droit à l'information, débattre du bien-fondé des interdits, produire ou revoir principes et lois qui fondent la co-existence entre individus nécessairement différents.

► Néanmoins, en tant qu'éducateurs, faut-il attendre l'urgence, l'incident, la catastrophe pour se décider d'agir. Certes pas. Le programme doit aborder au même titre que le refus du sexisme, le refus de l'homophobie. Éduquer est aussi agir pour prévenir. Et non, nécessairement, soigner les plaies des victimes (même si l'on ne doit se défaire et y revenir. Le rabâchage étant l'essence de l'éducation comprise). Nous savons que la parole du professeur est "modèle", qu'il représente bien plus que la matière enseignée, qu'il se joue un rapport d'identification et de transfert sur les élèves par rapport aux discours de l'enseignant, qu'il bénéficie d'une voix qui sera toujours prépondérante et d'une confiance qu'il ne doit pas trahir. Cependant, il ne peut être spécialiste de tout, et après avoir abordé le sujet en classe (car il ne doit pas se défaire d'une part de sa responsabilité éducative et d'autre part laisser implicitement entendre aux élèves qu'il s'agit d'un chapitre accessoire, ou exotique qui ne le concerne pas) il peut inviter un intervenant extérieur lui permettant si nécessaire d'approfondir le sujet... et, en sa présence. L'enseignant peut alors inviter un parent homosexuel ou faire visionner aux élèves une vidéo de témoignages de familles homoparentales. L'homoparentalité est déjà une réalité sociale. C'est deux papas qui

s'apprêtent à conduire leur enfant à l'école dans la métropole lyonnaise. C'est deux mamans qui élèvent qui élèvent leur fille dans un petit village de l'Ardèche. C'est une maman divorcée qui a la garde de sa fille, et qui refait sa vie avec une femme. C'est un homosexuel que le désir de paternité a conduit à concevoir un enfant avec une amie lesbienne. Selon un sondage réalisé en 1997 par l'Institut BSP, 11% des lesbiennes et 7% des gays ont déjà des enfants.

► Nous savons que les préjugés quels qu'ils soient doivent se combattre jeune. On peut supposer que les programmes initiés aux Etats-Unis présentant les nouvelles réalités familiales de cette fin de siècle avec des albums de coloriage adéquat dès la maternelle, des albums d'histoires, apprennent aux enfants d'homosexuels qu'ils ne sont pas seuls ainsi et à leurs camarades de classe qu'ils méritent autant de respect, leurs parents aussi. Introduire un discours emprunt de tact dès la classe primaire, c'est répondre aux besoins de ces enfants qui existent dans certaines de nos classes sans que les institutrices et instituteurs n'y pensent. Nous autre-enseignant,e,s homosexuel,le,s porter un jugement moral ou philosophique sur le désir de gays de faire des enfants avec des lesbiennes, nous sommes avant tout des pédagogues soucieux du bien-être des enfants quel que soit leur contexte familial. Le professeur peut aussi présenter un "cas d'école", un faits divers qui ouvre une information et réflexion civique sur la difficulté d'être un/une jeune homosexuel/le, le vécu familial des enfants de gays et lesbiennes ou des familles dont les fils ou filles sont homosexuels. Comment cela se vit-il au quotidien ? Quelle est la réalité "vraie" ? Comment les autres les regardent-ils ? Qu'est-ce qui relève du stéréotype, du ragot, de la mauvaise plaisanterie ? A ce titre, le drame de l'affaire Shepard, ce jeune étudiant américain ouvertement gai assassiné sur un campus américain par d'autres jeunes, largement relayée par les médias peut servir de triste mais bien concret point de départ à une démarche éducative, déjà développée par les "gays teachers" du GLSEN de New-York. Nous avons redécouvert que la vie du jeune ouvertement ou soupçonné comme homosexuel est un véritable danger qui peut aller des brimades au meurtre, en passant par le suicide. Le jeune homosexuel peut être bouc-émissaire d'une classe ou rejeté dans sa propre famille. Il peut avoir honte de ses propres attirances sexuelles et amoureuses. Or, le jeune homosexuel, dont la personnalité est en construction a réellement besoin de précieux référents culturels concernant l'homosexualité. Rien ne valorise son orientation amoureuse. Il n'existe pas d'approches scolaires de romans, d'oeuvres poétiques, de documents culturels valorisants sur lesquels ils pourraient s'appuyer. La littérature traditionnelle a souvent présenté une homosexualité dite noire qui n'a rien à voir avec les situations amoureuses actuelles. Les romans étudiés en classe présentent des personnages homosexuels fort peu recommandables. Rares sont les intrigues romanesques qui évoquent avec bonheur les amours entre garçons et entre filles. Bien sûr, aucune réflexion, aucune recherche, aucune savoir présentant l'homosexualité dans d'autres perspectives heureuses sont entreprises et exposés en classe. Seuls quelques films britanniques et récemment français commencent à présenter une homosexualité moins terrifiante pour la jeunesse. Faut-il que l'homosexualité demeure éternellement un danger, une menace, un triste avenir, une honte, une existence forcément inaboutie ? Faut-il que l'homosexualité masculine et féminine se cantonne à ce "douloureux problème" ? Faut-il que l'homosexualité ne puisse jamais se vivre avec bonheur ? Quelles responsabilités adultes avons-nous devant ces dépressions, ces comportements sexuels à risques, ces échecs scolaires, cette dépréciation de soi, et dans certains cas lorsque le jeune est banni, à dix-huit ans, du domicile familial et a recourt à la prostitution pour subsister ? Il convient de penser à ces jeunes troublés par leur désir, éventuellement harcelés par leur entourage, mortifié au regard d'une morale encore largement traditionaliste, même si le PACS existe... les mentalités évoluant lentement. Là est le défi pédagogique : accélérer la prise de conscience, forcer la reconnaissance d'autrui pleine et entière par des interventions intelligemment menées. L'éducation à la citoyenneté telle que

nous la comprenons repose sur une éducation à la Tolérance. Celle-ci est une éducation qui vise la Paix entre les communautés, entre les groupes d'individus différents.

► L'apparition du sexuel, du désir est de plus en plus précoce. Les jeunes homosexuels se révèlent (coming-out) de plus en plus tôt dans un milieu scolaire et familial où tout est fait comme si cette éventualité ne se posait jamais. Rien ne facilite l'épanouissement du jeune homme, de la jeune fille, de l'adolescent(e) qui se découvre une attirance pour les individus de même sexe. Rien n'aide cette jeunesse homosexuelle à s'accepter pleinement. Le jeune homosexuel n'existe pas, aucune place ne lui est faite dans les établissements scolaires : nulle mention dans les programmes et manuels scolaires, nulle parole d'enseignant,e sur ce sujet là. Si la société a globalement évolué vers davantage de permissivité vis-à-vis de l'homosexualité, elle demeure un tabou à l'école. En parler à l'école sera toujours taxé de prosélytisme. Pris individuellement, l'adolescent,e qui se découvre en 1999 gay, lesbienne ou bisexuel,le peut souffrir d'un environnement familial, scolaire et social largement hétérosexiste, homomoqueur, voire homophobe. La honte, le dégoût de soi, la culpabilité sont fréquemment les conséquences d'un modèle positif d'homosexualité et bisexualité manquant, ignoré par les réseaux d'informations scolaires et sociales. L'adolescent,e cachera par crainte du rejet ses profonds sentiments. Il commencera à vivre, ce qui fait l'un des pivots essentiels de sa personnalité, dans le secret, la totale dissimulation, mais aussi parfois l'isolement, le désert affectif, voire la dépression, ou pire la tentative de suicide. Le peu d'estime de soi pourra s'avérer ainsi très destructeur : imperméabilité aux messages de prévention sida, dévalorisation personnelle, échec scolaire. Les jeunes homosexuels sont ainsi placés dans des situations d'extrêmes fragilisations et leurs familles peuvent plonger dans de profonds désarroi. Les parents de jeunes homosexuels déplorent ne pas avoir été préparé par l'institution scolaire à de telles éventualités. Les parents de jeunes homosexuel,le,s relèvent que l'homosexualité est rarement envisagée dans les traditions culturelles et éducatives dans la famille et naturellement hors la famille. Lieu d'éducation par excellence, il est des valeurs où la famille joue un rôle plus prégnant, conditionne davantage l'enfant. Les familles sont parfois les foyers de préjugés, d'idées toutes faites et de tabous transmis par des origines culturelles ou sociales, des croyances qui nient l'homosexualité. Rares sont les parents qui se préparent à ce que leur enfant oriente ses sentiments affectifs vers l'homosexualité. Nul n'imagine un instant que l'enfant qu'il a mis au monde puisse devenir homosexuel. Les parents sont alors démunis pour affronter la réalité affective de leur enfant qu'ils aiment, leurs propres préjugés et leur méconnaissance. Nous pensons qu'il est nécessaire que les travailleurs sociaux, les éducateurs, et toutes les structures d'accueil de l'enfance les informent, les écoutent, et les soutiennent. Parallèlement, les enseignants, évoquant dans leurs cours l'homosexualité,là où nous ne devons plus faire l'impasse, permettraient de briser le silence général et ouvrir une brèche dans le tabou.

PUR OU IMPUR ? : “Cette notion de pureté, prééminente dans notre culture philosophique, scientifique, politique, morale, s'inscrit dans le double héritage d'une rationalité occidentale apollienne et de la philosophie des lumières. Est avant pur ce qui s'affirme sans mélange. Mais la pureté d'un phénomène, d'une relation, d'un phénomène, de la relation ou d'un rapport ou de l'objet, tient aussi à son caractère immédiat. Il n'y a pas à leur égard d'intermédiaire supposé qui pourrait se révéler déformant ou altérant. Autrement dit on ne retient pas dans ce cas, aux fins d'intelligibilité, l'hypothèse possible d'un contexte venant interférer avec l'analyse du phénomène, de la relation ou de l'objet. La pureté, souvent associée de façon privilégiée à l'espace ou à l'étendue abstraite prendra alors d'autant plus

facilement un caractère absolu, indifférent à tout effort de relativisation, c'est-à-dire totalitaire. Elle est, en politique, au principe de bien des terreurs révolutionnaires. Le vingtième siècle n'a pas dérogé à cette tradition millénaire, depuis les rituels sacrificiels, avec le Cambodge de Pol Pot ou les intégrismes de toutes natures.(...) Dans l'ordre du biologique bien compris (non minéralisé, ni organicisé) l'impureté est, tout à la fois, inéluctable et souhaitable tout simplement parce que vitale. A la quête mythique d'une pureté essentielle, transcendante, liée à la nostalgie des origines, il conviendrait peut-être de substituer la recherche utopique (encore nulle part parce qu'essentiellement dans le temps à venir), mais pratiquement nécessaire, existentielle (soutenue par l'effort) d'une qualité qui permettrait enfin à l'homme de se transcender. Ce serait alors l'aristocratie d'une république de maîtres sans esclaves (R. Vaneigem) qui rejoindrait ainsi la démocratie," Jacques Ardoino, Juillet 1996

Question d'éducation aux sexualités, question d'intimité

Si au siècle dernier la pudeur était farouchement de mise, la notion de vie sexuelle était elle-même bannie. De nos jours c'est l'exact contraire. L'érotisme se manifeste partout. La sexualité est omniprésente dans la publicité, le cinéma, les livres, les chansons, la photographie et les beaux arts. Elle est apparue dans la culture juvénile des années 80. Nul journal, en période estivale, en plein creux de l'actualité n'en fait pas ses choux gras. Nous lisons "vie sexuelle : faisons le point" ou bien "comment améliorer votre vie sexuelle en dix leçons ?". Et dans un style qui nous laisse pantois : "Testez-vous ; êtes vous une bonne salope ?" ou encore "dix conseils pour rester dur et faire jouir votre nana"...

► La sexualité marque constamment notre existence. Elle est un élément essentiel de notre personnalité. Elle n'est pas un problème d'adulte, elle intéresse chacun dès la plus tendre enfance. Nous savons grâce à la psychanalyse qu'il existe une sexualité infantile avant 7 ans, puis une période de latence propice à la première information sexuelle jusque vers 11 ans environ, s'ensuit une reprise vers 12-14 ans avec l'apparition de la puberté. Une bonne information adaptée à chaque âge est indispensable. L'adolescence est la période qui demande le plus de connaissance afin de rassurer l'individu sur les métamorphoses physiques qu'elle fait subir. Des manuels à l'intention des jeunes donnent certaines explications hétéronormatives du genre : "si les organes reproducteurs sont une zone sensible au plaisir, c'est que la nature a voulu notre reproduction grâce au rapprochement des corps" ; nous, nous préférons nous en tenir aux termes de plaisir, de joie, d'échange amoureux, de tendresse, de complicité... pour signifier la sexualité. La vie sexuelle est un moyen de communication privilégiée entre êtres humains qui se désirent librement. La sexualité est une pulsion. La notion d'éducation sexuelle a une histoire relativement récente et courte. C'est Albert Moll qui a établi en 1897 une connexion entre la biologie et la psychiatrie en prenant appui sur l'ouvrage de Richard Von Krafft Ebing "Psychotia Sexualis" de 1886. Cela aboutissait à la fondation de la sexologie (das sexualwissen schaften) en 1907-1908 par Irwen Bloch et Magnus Hirschfeld.

► La sexologie est alors particulièrement basée sur la transgression des normes sociales de la sexualité et non sur la normalité sexuelle. La sociologie et la psychanalyse s'emparèrent de la notion de sexualité. Kinsey et Freud en firent les éléments fondateurs de leur théorie. Pour certains auteurs de sexologie, la vie sociale prise dans sa totalité est considérée comme une dérivation de la vie sexuelle. Un exutoire. Un espace de sublimation... qui peut permettre de belles et grandes choses... Parallèlement la sexualité est perçue comme relationnelle, ce qui exclut par exemple la masturbation ou le fétichisme, la promiscuité. De même, cela entraîne une certaine négation de l'érotisme en tant qu'attribut social et public. Aucune interrogation sur les perceptions et les pratiques érotiques. La sociologie de la sexualité fut longtemps un dérivé d'une sexologie biologique. La sexualité naissant d'un instinct biologique, les recherches butent sur le naturalisme de bon aloi ne permettant pas d'interroger les fonctions culturelles de la sexualité, la construction culturelle du sexuel : orientations, rôles, pratiques... ni les fantasmes érotiques et leurs développements comme construction sociale, les groupements homo-sociaux sexuels et non sexuels et aussi les formes de sexualité non relationnelle. Il serait intéressant de comparer les divers groupes homosociaux et homosexuels et de cerner les groupes hétérosexuels et hétérosociaux avec tous leurs potentiels de transversalité. On pourrait aussi renverser tous les questionnements posés aux gays et lesbiennes et les adresser aux hétérosexuel,le,s.

► Nous constatons que la sexualité est malencontreusement un fait d'étude uniquement orienté sur la biologisation d'une part et la psychologisation d'autre part. La genèse de l'homosexualité est ainsi généralement entendue comme un dysfonctionnement "micro-socialement localisé" (milieu familial, séductions interpersonnelles, groupes déviants, institutions fermées...) Ce dont nous nous étonnons guère du fait des axiomes biologiques de cette science. A ce regard clinique s'opposa logiquement un regard social. Cette perception socialisante porta logiquement sur la conduite d'un individu déjà manifestement homosexuel sans se préoccuper toutefois des raisons faisant que cet individu devient homosexuel, comme si les échanges sociaux ne pouvaient participer à l'homosexualisation de certains individus. J. Molleda-Permas dénonce la fragmentation de l'homme qui tend à considérer chez lui une partie naturelle (individuelle) et une partie culturelle (sociale). Cet auteur défend une étude sur l'interaction même entre individu et société, sur l'élaboration du lien individu-société dans le cadre d'un "système d'échange sexuel", situant ainsi le conflit "individu-société" et sa négociation à la base de la production des "comportements". Il ajoute : "c'est pourquoi la définition de l'homosexualité ne devrait pas porter sur un adjectif ou sur un substantif mais sur un verbe ("homosexualiser") s'inscrivant dans une action sociale que l'on pourrait appeler "homosexualisation" (...) les interventions sociales "homosexualisantes" seraient une production du système d'échange sexuel dominant (cf. "Construction sociale de l'homosexualité de J. Molleda-Pernas du GREH, in Revue "Sociétés" n°17/Mars 1988) Selon Foucault, l'homosexualité est une invention récente que l'on peut dater du XIX^e siècle. Dans son ouvrage "La volonté de savoir", Foucault explique que l'idée d'une identité sexuelle est une construction moderne humaine, à partir de pratiques sexuelles existantes. La carte de toutes les pratiques sexuelles fut esquissée avec l'apparition d'une sociologie qui sembla davantage se mettre au service de l'Ordre que de la Connaissance. On encode, on engramme, on spécifie, on caractérise les individus en fonction de leurs penchants, de leurs fantasmes, de leurs affects, de leurs pratiques amoureuses. On compartimente pour éventuellement, selon le philosophe historien, mieux les redresser, les soigner, et les réprimer... Une idée forte que Foucault développait déjà dans l'"Histoire de la Folie" d'une volonté institutionnelle d'enfermement de tous ceux qui étaient "en marge", à la "périphérie" sociale, et que l'on étiquetait à l'âge classique comme "les fous".

► Evoquer la sexualité, c'est nécessairement s'obliger à se définir soi-même par le type même de pratique sexuelle que l'on a. Ce qui fait émerger l'identité par le mot qui désigne. "Au fond, loin de réprimer la sexualité, l'époque moderne est une injonction à la sexualité quitte à la réprimer si elle n'est pas convenable" (Jean-manuel de Queiroz, universitaire, in 3Keller, Oct.94) La sexualité définit, à son corps défendant, l'individu. Certains se découvrant homosexuel, le - voient se révéler à eux-mêmes le mot, le désir et le déni social au même moment. Un télescopage désastreux. Il est clair que l'identification de l'individu à une orientation sexuelle permet de mieux le contrôler, et paradoxalement le modèle d'identification à une orientation amoureuse est devenu un contrôle indispensable dans notre monde contemporain où tout un chacun est étiqueté sous peine d'être vu comme asocial, sous peine d'être soupçonné d'une construction sociale insatisfaisante, sous peine d'un profond isolement. Or rien n'aide à l'appréhension de ce passage, aussi critiquable mais omniprésent soit-il. Rien n'aide le jeune à se construire homosexuel, le par delà une attirance ressentie. Bien que critique sur cette normalisation de la construction sociale de la sexualité dans des schèmes par trop rigide, nous ne pouvons que déplorer l'absence complète ou relative de présentation, de réflexion, d'étude sur l'homosexualité lors des cours d'éducation sexuelle. Comme le silence en sociologie sur les questions homosociales, c'est-à-dire les échanges entre personnes de même sexe dans des groupes institutionnalisés.

► L'éducation sexuelle à l'école fait toujours débat au sein de l'éducation nationale. Car elle officialise la sexualité des jeunes : ce qu'aucun projet de société n'entérine vraiment. Il fut une époque où la masturbation posait quelques problèmes majeurs aux éducateurs surveillant les adolescents et adolescentes. Il fut une autre époque où les grossesses non-désirées des mineures imposa une information sexuelle sur la procréation et la contraception. Il fut une époque plus proche où l'épidémie du sida rendit obligatoire une éducation à la sexualité sans tabou. L'évolution des mœurs, les faits de société, et les problèmes de santé publique validèrent finalement un projet d'éducation sexuelle à l'école. Ce qui il y a quarante ans eut soulevé des tollés de protestation. La société ne reconnaissait pas de sexualité aux jeunes dans les années cinquante malgré les apports de la psychanalyse. La sexualité ne pouvait se concevoir qu'au travers du mariage, l'information sexuelle étant véhiculée peu ou prou par les parents. La sexualité était une affaire privée intéressant exclusivement la cellule familiale. Les questions sur la sexualité émergeront pendant les années 1960, portées par les mouvements étudiants, inspirés par les écrits de Raoul Vaneigen et de Wilhem Reich. Elles seront reçues comme subversives par le grand public et il faudra attendre les années 1970 pour qu'un écart important entre les mœurs et la législation apparaisse. Quelques associations comme le Planning Familial ou l'Ecole des Parents, quelques groupes d'éducateurs et des syndicats d'enseignants se mobilisèrent parallèlement pour faire évoluer les mentalités et interpeller la classe politique sur la nécessité d'un projet d'éducation sexuelle à l'école. Les mouvements gais et lesbiens, les mouvements féministes participèrent aussi à ce mouvement de libéralisation sexuelle. Aujourd'hui, il nous semble nécessaire d'aller plus loin que deux simples heures d'éducation sexuelle annuelle, qui font alibi ; même s'il faut reconnaître la volonté ministérielle de rénovation de cet enseignement.

► L'enseignement de l'éducation sexuelle fut longtemps relativement terrifiant, avant que le ministère n'exige que soit pris en compte les dimensions affectives et psychologiques de la sexualité. Entre d'un côté le risque mortel du sida, et de l'autre le risque de grossesse non désiré, il n'y avait point de salut. Certes, il faut éduquer à des comportements responsables les jeunes devant l'hécatombe du sida et les très nombreuses contaminations à l'adolescence comme la remontée du nombre de grossesses précoces non désirées. On ne peut, cependant, plus tolérer la terrible équation : "sexualité=danger". Il était temps de rénover cet enseignement avec en amont un travail sur le rapport au corps et au plaisir. Néanmoins, en tant qu'enseignants homosexuels nous précisons qu'il s'agit d'éducation aux sexualités, c'est-

à-dire un discours intégrant la pluralité des sexualités : l'hétérosexualité, l'homosexualité et la bisexualité. Si un syndicat (le snes) écrit : " il est impossible que le message de prévention atteigne son but chez des jeunes qui n'auraient pas construit une image positive d'eux-mêmes" (in l'US) ; il faut aller plus loin, il faut oser ajouter : il est impossible que le message de prévention soit bien plus qu'entendu mais réellement un réflexe dans toutes les situations sexuelles, où l'emballement du désir peut opérer quelques oublis, si les jeunes et notamment les jeunes bisexuels et homosexuels n'ont pas une image positive de ce qu'ils sont, de leur orientation sexuelle et puisse se projeter dans une vie future reconnue. Aucune frilosité ne saurait être admise devant des risques mortels au nom d'un tabou d'un âge dépassé. Le silence sur l'homosexualité et la bisexualité dans les cursus scolaires, toutes matières confondues est donc dangereux. Une véritable éducation sexuelle se fonde nécessairement sur les dimensions du désir et du plaisir, les dimensions d'affectivité et psychologique, de rapport au corps, et de notion sur le fonctionnement de la sexualité et de la reproduction humaine. Composante essentielle de la personnalité et du vécu humain, la sexualité exige un enseignement complet et des heures conséquentes adéquates à ses volumineux chapitres. Il semble que le message soit donc reçue par le ministère au regard des deux circulaires de 1995 et 1998 que nous allons étudier.

► Nous nous étonnions de la formulation "approximative" de la circulaire 96-100 du 15 Avril 1996 (Boen du 27 avril 1996). On peut y lire des propos sur la construction d'une image de soi-même et de la sexualité comme composante essentielle de la vie de chacun ou bien sur l'idée qu'il faut que l'élève comprenne "qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés sans penser de ce fait qu'ils soient encouragés parce que compris". Nous n'aurions presque rien à redire. Cependant les termes "sans penser- encouragé-compris" relèvent davantage d'une prude tolérance que d'une acceptation sans condition. L'essentiel manque. Où sont les mots ? De quels comportements parle-t-on ? Que veut dire comportement sexuel varié ? - La même circulaire propose une éducation à la sexualité ayant pour objet principal de "fournir aux élèves les possibilités de connaître et de comprendre ces différentes dimensions de la- et de leur- sexualité, dans le respect des consciences et du droit à l'intimité". Un programme ambitieux est alors proposé avec une longue énumération qui débouche sur aucuns moyens, ni formations nécessaires, ni horaires suffisants (juste deux heures). Les objectifs énumérés sont très louables et pourraient à notre avis déboucher sur des pratiques interdisciplinaires mettant à contribution les enseignants d'histoire, de biologie et de lettres dont les connaissances originales élargissent la connaissance sur la périphérie du sexuel qui appartient à l'affectif et au plaisir. La catastrophe du sida semble obliger à quelques concessions, mais les propositions ministérielles demeurent crispées quant à présenter l'homosexualité, c'est-à-dire l'affectivité et le plaisir partagés entre personne de même sexe aussi normale qu'entre personne de sexe opposé. Les pratiques homosexuelles étant traité à même niveau que celles hétérosexuelles qui deviendraient du même coup envisageables et respectables. Il s'agirait ainsi de désigmatiser tout en informant sans promotion particulière le fait homosexuel dans des cours dont la pérennité rendrait un jour la question homosexuelle banale... C'est aussi un ouvrage de démystification de la sexualité en général qui est à entreprendre parce que toute discussion sur le sexe est encore difficile dans de nombreuses couches de la population française.

► Après des centaines d'années de refoulement et de divers interdits, on peut dire que le XXe siècle aura autorisé la sexualité. On en aura parlé, on l'aura étudié, on l'aura catégorisé, on l'aura encadré de messages de prévention. On peut dire aussi qu'on l'aura optimisé grâce au Viagra. Lequel sera peut être l'ultime conquête initiée depuis 1969, "une année érotique" selon Serge Gainsbourg. La conquête du droit au plaisir. L'influence de la psychanalyse aura beaucoup joué. D'après cette science, la sexualité est la cause de nombreux complexes influençant les problèmes personnels, les réussites ou échecs professionnels, les maladies, les

oppressions, les courses au pouvoir. Sans le savoir, nous obéissons à ce que l'on appelle des archétypes ou modèles comportementaux tel Oedipe ou Don Juan. Les théories psychanalytiques bouleversèrent complètement notre conception de l'être humain. Jusqu'alors, les sociétés avaient toujours oscillé entre répression et permissivité. Si dans l'Antiquité grecque et romaine, on voue des cultes aux divinités de l'amour, les "réjouissances" sont clandestines et on dénombre de nombreux interdits. Le christianisme opposera grandement la "chair" et "l'esprit". La recherche du plaisir était condamnée car les théologues considéraient que cela détournait le fidèle de Dieu. Depuis, l'Eglise a largement évolué. Mais il demeure encore de nombreuses limites sur l'avortement, la sexualité "précoce" et hors mariage, l'éducation sexuelle et l'homosexualité... De nos jours, les sociétés occidentales reconnaissent tous grâce à l'apport laïque d'une nouvelle morale, aux théories freudiennes ou jungiennes, et aux mouvements de contestation "hippies" que la sexualité est une composante essentielle à l'épanouissement de la personne humaine. C'est, en fait, Freud qui leva le silence sur cette réalité condamnée par l'Eglise. Si Jésus-Christ a dit "aimez-vous les uns, les autres...", il prêcha seulement l'esprit de tolérance. Il se garda d'ajouter "faites l'amour les uns, les autres". Il fallut bien attendre les hippies et les beatniks pour que soit clamé haut et fort "faites l'amour, pas la guerre" au sortir du carnage du Vietnam. Freud et ses dignes successeurs ouvrirent la voie à la libéralisation de la sexualité...

► Deux ans plus tard, en 1998, la frilosité s'atténua quelque peu dans les instances ministérielles. Dans un courrier adressé à l'association AGLAE, certes, Madame Ségolène ROYAL déclarait : "Votre attente concernant la manière d'aborder la question de l'homosexualité à l'école a été pleinement prise en compte à l'occasion de la publication de la circulaire « éducation à la sexualité et prévention du sida » du 19 novembre 1998, publiée au Bulletin Officiel du 10 décembre suivant (...) Je vous invite à lire attentivement ce texte qui affirme la nécessité de développer une véritable éducation à la sexualité et à la responsabilité dont un des buts essentiels est de contribuer à l'épanouissement personnel des élèves. Dans la rubrique consacrée aux objectifs spécifiques intitulée « droits à la sexualité et respect de l'autre », il est clairement précisé qu'il convient de « comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés ». La circulaire du 19 Novembre 1998, publiée au Bulletin officiel du 10 décembre suivant intitulée "Education à la sexualité et prévention du sida" indiquait qu'en dépit des "maintes dispositions prises en matière de prévention, le sida apparaît toujours comme un problème majeur de santé publique en cette fin de siècle". Dans ce contexte, le Ministère considère que l'école doit développer l'éducation sexuelle. Il est rappelé qu'une circulaire du 23 Juillet 1973 offrait déjà la possibilité de réaliser une information sur la sexualité dans le cadre même des programmes de biologie ou d'économie familiale et sociale. Le ministère reconnaît que les enseignements dispensés ne connurent pas la portée éducative espérée. Il précise, dès lors, qu'il est nécessaire de développer une véritable éducation à la sexualité et à la responsabilité : "les objectifs sont de prévenir les comportements à risques, mais, surtout de faire évoluer les attitudes de fond qui sont à l'origine de ces comportements et de contribuer à l'épanouissement personnel. Il va de soi que si la famille a un rôle de premier plan à jouer à cet égard, l'école a, dans le cadre de ses missions éducatives, un rôle spécifique complémentaire et essentiel dans la formation des individus à la vie contemporaine". Il s'agit donc de permettre aux jeunes de s'approprier dans un contexte plus large que celui de la famille, l'ensemble des données essentielles pour leur développement sexuel et affectif. Nous pouvons nous réjouir qu'en cette fin de siècle, l'éducation nationale intègre enfin à l'éducation sexuelle, jusque là uniquement fondée sur la reproduction, une dimension d'ordre affectif. Nous pouvons, en effet, lire : "Si la sexualité humaine est inséparable de données biologiques, elle intègre également des dimensions psychologiques, affectives, socio-culturelles et morales, qui seules, permettent un ajustement constant aux situations vécues des hommes et des femmes dans leurs rôles personnels,

parentaux et sociaux." Le ministère indique que cette éducation à la sexualité doit résulter d'une combinaison entre des enseignements indispensables en sciences de la vie et de la terre et des activités complémentaires (interdisciplinarité, projets d'élève, intervenants extérieurs...) Des séquences plus spécifiques d'éducation à la sexualité doivent obligatoirement s'organiser à raison de 2 heures par an, en petit groupe de 10 à 15 collégiens. Elles doivent favoriser l'écoute, le dialogue et la réflexion et permettre aux élèves de relier les différentes connaissances en matière biologique acquises en cours de S.V.T. avec des apports d'ordre affectifs, psychologiques et sociaux.

▶ Leurs objectifs généraux sont les suivants :

- ▶ construire une image positive de soi-même
- ▶ apprendre à identifier et intégrer les différentes dimensions de la sexualité humaine
- ▶ analyser la relation à l'autre à partir des connaissances précises de chaque sexe ;
- ▶ droit à la sexualité et respect de l'autre : comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés.
- ▶ exercice du jugement critique à adopter : attitudes responsables, comportements préventifs
- ▶ intégrer positivement des attitudes de responsabilité.

▶ Tous les contenus pédagogiques semblent encore à élaborer à partir de ces grandes directives. Des répartitions par niveau et des progressions annuelles manquent, les heures allouées sont plus qu'insuffisantes, l'école primaire paraît oubliée au bénéfice des seuls collégiens...

▶ Cependant, cette démarche met en avant un projet intéressant et innovant de travail interdisciplinaire par petits groupes et la participation volontaire de professeurs, de professionnels de l'éducation, de la santé ou du social, sérieusement formés. Nous pensons que l'élève peut davantage s'impliquer dans un petit groupe, comme mieux participer aux exposés et une réflexion collective avec un panel d'adultes-référents de l'établissement scolaire, dont la parole est reconnue et admise en toute confiance. La sexualité n'est pas nécessairement facile à présenter, ni aisée à entendre de la voix d'un seul enseignant, ni facile à dire de la part d'un seul adulte... tant elle touche à l'intime et interroge nos propres rapports aux corps, au sexe, au sexuel et aux tabous, à l'affectif. La sexualité est un sujet éminemment sensible pour l'adolescent. Cet enseignement est loin d'être neutre et aussi "froid" qu'une équation mathématique. Il est clair que la multiplicité de voix sur la sexualité ne peut qu'aider l'élève à se construire au mieux.

▶ Il est néanmoins regrettable, nous le répétons, que cela se résume aux seules deux heures annuelles, au regard de tous les ambitieux objectifs fournis par le ministère. Il importe aussi que ces équipes soient correctement formées. Les possibilités d'interventions extérieures en complément du travail des professeurs et éducateurs, ainsi que les pratiques interdisciplinaires et projets d'élèves sont aussi des pistes intéressantes. Il reste que cette piste de travail devrait déboucher sur un vrai cours d'éducation aux sexualités sous la houlette d'un professeur spécialisé dans cet enseignement qui coordonne les différentes interventions des professeurs et professionnels sollicités sur l'année scolaire, anime les petits ateliers de réflexion, et opère les liens entre chaque séquence afin de donner sens à cette nouvelle matière d' "éducation aux sexualités et à la vie"... Nous voyons que cette éducation à la sexualité se fonde sur les valeurs humanistes de tolérance et de liberté, de respect de soi et des autres. Elle doit en outre aider les élèves à intégrer positivement des attitudes de responsabilité individuelle, familiale mais aussi sociale. Néanmoins, la notion de pluralité de la sexualité n'apparaît pas clairement. Les termes d'homosexualité et bisexualité en parallèle à celui d'hétérosexualité sont absents. On leur préfère l'ambiguïté totale en évoquant des "comportements sexuels variés". Que signifie donc cette phrase : "comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés" ? Correspondent-ils clairement à la notion d'orientation sexuelle dans l'esprit de cette

circulaire ? Pourtant, l'homosexualité n'est pas réductible au seul comportement, au seul acte sexuel... Où sont les questions d'amour ? Et cette variété : elle va jusqu'où ? Les enseignants auront quelques problèmes d'appréciation et d'interprétation de cette circulaire. Un peu plus loin, parle-t-on de "choix lucides" dans la sexualité... Choisit-on vraiment d'être hétéro, homo ou bisexuel ? Il suffit de lire quelques histoires de vie pour savoir que non. On ne choisit pas une sexualité comme une paire de chaussures ou le goût d'une glace : vanille, fraise ou chocolat ? Il est demandé de développer l'esprit critique des élèves à l'égard des stéréotypes en matière de sexualité en les amenant à travailler sur les représentations idéalisées, irrationnelles et sexistes. Quid des représentations homophobes, lesbophobes et hétérosexistes ? Quant à la connaissance précise sur chaque sexe, intègre-t-elle les notions d'identité de genre (masculin ou féminin), d'identité sexuée (homme ou femme), d'identité sexuelle (homo ou hétéro, bi) et de pratiques sexuelles (dominant/dominé/ etc...) ?

► Tous ces sujets, plus d'autres qui mériteraient d'être ajoutés devraient participer de la fondation d'une nouvelle discipline interdisciplinaire d'enseignement "d'éducation aux sexualités et à la vie". Déjà, en 1996, l'association Act-Up réclamait une réforme incluant ces savoirs fondamentaux pour bien vivre sa future vie d'adulte. Ces sujets sont complexes et encore tabous. Les pouvoirs publics semblent emprunter une voie interdisciplinaire pertinente, mais l'école se doit de clarifier et compléter cet enseignement pour lui donner tout son poids et juste sens. Une collègue lesbienne fut surprise suite à un cours sur les nouvelles familles contemporaines dont les familles homoparentales, par les questions des collégiens sur les transexuels, la transexualité et par delà tout un questionnement sur la notion de transgenre, interpellant finalement davantage la classe que les "simples" questions homosexuelles. Les élèves évoluent dans un monde où des multitudes d'informations s'entrecroisent depuis des canaux qui se multiplient à grande vitesse (télévision, radio, presse pour jeunes, cédéroms, internet...). Plus que jamais, ils ont besoin d'adultes référents pour les guider sur la toile du savoir pour acquérir une information "strict" et "vérifiée" sur laquelle pouvoir appuyer réflexion et pensée critique personnelles, tant l'hyper-information dérive vers l'imprécision et le message tronqué, voire carrément erroné.

► Et l'homosexualité n'est pas en marge de ces flux informationnels, certaines rédactions en font parfois leurs choux gras pour mieux se "vendre" dans un système d'échange hypercapitaliste. Dès lors, des interrogations de collégiens surgissent, d'élèves de l'école élémentaire aussi. Finalement à la lecture de la circulaire de 1998, initiée par le Ministère Allègre/Royal, nous retrouvons des propos identiques à la circulaire Bayrou de 1996. Nous nous étonnons que le Ministère de la Gauche Plurielle reprenne l'essentiel des travaux du ministère précédent, avec si peu de nouveautés, tant de timides avancées. Faut-il en conclure un consensus mou entre la droite et la Gauche au niveau de l'enseignement aux sexualités ? Où sont donc les fameux clans progressistes et réactionnaires sur le plan éducatif ? Si la Gauche Plurielle défend certes la citoyenneté pour tous et un enseignement sans lacune par la voix de Jack Lang, lorsque le PS est dans l'opposition. Une fois en charge des affaires notamment éducatives, la timidité l'emporte devant les parents d'élèves, les associations familiales et les beaux discours s'évaporent au soleil du pouvoir de faire... Que reste-t-il des belles intentions ? Si nous notons un changement notable depuis 1996 sur la manière d'appréhender l'éducation sexuelle à l'école, nous observons le risque d'une totale inadéquation des textes avec les réalités du terrain. Le plan de formation des enseignants volontaires est-il à hauteur des ambitions affichées ? Tous les établissements, bénéficieront-ils de personnels volontaires et correctement formés ? Cette nouvelle démarche fort novatrice mais pertinente, ne rentrera-t-elle pas en conflit avec le mode de fonctionnement actuel ? N'aurait-il pas fallu plutôt imaginer une autre manière d'agir plus conforme à l'architecture générale des enseignements au collège, tout en gardant l'esprit du travail interdisciplinaire et intersectoriel en petit groupe d'élève ? Pour l'instant, nous espérons que ces circulaires ne

sont point des alibis pour répondre chaque 1er Décembre, journée mondiale de lutte contre l'épidémie du sida, que l'action avance...

► Jeunes, éducation, sexualités furent des termes dont les liens furent de grands enjeux idéologiques et philosophiques pouvant redessiner une ligne de fracture entre deux camps politiques en France : les progressistes et les conservateurs avec leurs plaidoyers respectifs et errances dommageables. Qu'on se souvienne de la défense d'une éducation sexuelle apportée aux enfants de façon pratique cachant à peine la promotion des pratiques pédophiles : ce que nous autres, et tout enseignant condamne fermement aujourd'hui. Qu'on se souvienne des discours lénifiants entre la débauche, le séparatisme entre vie privée et publique, la volonté de maintenir dans l'ignorance, au risque d'expériences difficiles ou malencontreuses, pour mieux servir une morale rétrograde, des discours oppressifs. Qu'on se souvienne de l'affaire Gabrielle Russié sous Pompidou qui inspira la fort belle chanson de Charles Aznavour "mourir d'aimer". Les positions ministérielles ont aujourd'hui évolué et font preuve de davantage d'ouverture faisant ainsi évoluer cet enseignement à la sexualité, une affaire privée qui a des conséquences sur la vie publique (sur le plan de la santé, de la natalité, du comportement social mais aussi du bien-être, de l'intégration heureuse des individus dans le tissu social...)

► L'enquête nationale sur le comportement sexuel des 15-18 ans présente un chapitre consacré aux attirances homosexuelles tant chez les filles que les garçons. Toutefois, si nous savons la méthodologie valide, il apparaît que l'échantillon n'est pas assez conséquent pour tirer des conclusions scientifiques définitives. Dans cette enquête, il n'a pas été question pour les répondants de se désigner homo bi ou hétéro-sexuels. Les enquêteurs préférèrent questionner sur les pratiques sexuelles, le sexe des personnes avec qui l'enquêté entre en interaction. L'information la plus importante demeure la différence de gestion de l'entrée des jeunes dans leur sexualité et de sociabilité des filles et des garçons. Brigitte Lhomond, directrice de l'enquête, écrit : "L'attirance pour le même sexe s'exprime par des comportements inverses chez les filles et les garçons : les premières se précipitent en quelque sorte dans les différentes étapes de l'entrée dans la sexualité, alors que les seconds attendent avant d'aborder les différentes pratiques". Ainsi, les garçons attirés par des hommes se masturbent plus tôt et davantage que les autres filles. Des idées reçues tombent. De même, l'attirance des garçons pour le même sexe n'entraîne pas forcément un vécu difficile avec des comportements de dépendance dangereux. Le jeune homosexuel n'a pas une consommation supérieure à la moyenne recensée pour l'ensemble des enquêtés masculins en ce qui concerne le tabac, l'alcool ou les drogues douces. C'est la situation inverse que l'on observe chez les jeunes lesbiennes. Brigitte Lhomond déduit que "les garçons (attirés par les garçons) semblent faire preuve d'une plus grande normativité que les filles (attirés par les filles)". Par contre, dans les deux cas, les réseaux de sociabilité sont plus mixtes que chez les hétérosexuels. On peut lire dans le même ouvrage : "L'attirance pour le même sexe favorise le choix de ses amis proches parmi des personnes du sexe opposé". Cette attirance implique cependant un réel rétrécissement du groupe de copain pour les garçons alors que cela ne produit pas d'effet dans les groupes de filles. A l'inverse, chez elle, la bande de copine est plus large. Le premier baiser est toujours échangé avec des personnes du sexe opposé (et cela indépendamment de l'orientation sexuelle en gestation). Les premiers rapports homosexuels ont lieu le plus souvent avec une personne nettement plus âgée. Précisons que les personnes interrogées déclarant des attirances homosexuelles ne précisent pas pour autant si elles sont exclusives. Cet ouvrage est un apport de connaissance qui complète le rapport Spira sur la sexualité des français et le rapport Kinsey sur la sexualité américaine qui fait encore office de référence pour la sexologie.

► Dans les années 1940, le Dr Alfred Kinsey et toute une équipe de chercheurs entreprirent une très vaste enquête sur la sexualité en Amérique du nord avec des questions abordant la sexualité de façon franche, directe et efficace, puisque ces chercheurs purent ainsi établir la fameuse Echelle de Kinsey, aujourd'hui encore fondatrice de tous travaux en sexologie. Si d'autres enquêtes scientifiques la complétèrent, les conclusions du Dr Kinsey demeurent encore largement valables. L'une des principales de ces conclusions fut justement de démontrer qu'on ne peut classer les gens clairement et une fois pour toutes dans des catégories sexuelles rigides. Il utilisa l'image d'une échelle sur laquelle se répartissent les individus : à l'une des extrémités ceux et celles qui sont exclusivement homosexuels ; à l'autre extrémité, ceux et celles qui sont exclusivement hétérosexuels. Et entre ces deux extrémités prendraient place ceux et celles qui sont un peu homosexuels et un peu hétérosexuels, selon des proportions diverses.

► Cette échelle autorise à penser que nulle personne n'est absolument et définitivement restreint à une seule "catégorie sexuelle". Même ceux se situant aux extrémités : n'importe qui, à un moment ou l'autre de sa vie pouvant réagir sexuellement d'une manière à laquelle il n'est pas habitué. Un,e hétérosexuel,le pouvant avoir une relation avec un,e homosexuel,le et inversement un,e homosexuel,le pouvant avoir une relation avec un,e hétérosexuel,le. Ce schéma pose la bisexualité fondamentale de la personne humaine, déjà évoquée par Freud. Tout être humain porte en lui une composante hétérosexuelle et une composante homosexuelle. Celles-ci s'aménageant diversement d'une personne à l'autre, on ne peut finalement établir des catégories sexuelles étanches et "tranchées au couteau". De plus, s'ajoute à l'acte sexuel, les questions de sensibilité et d'affectivité qui complexifient davantage les choses. Ainsi : "telles personnes n'ont des relations sexuelles qu'avec des gens de l'autre sexe mais n'ont par contre que des amis de leur sexe. Pour d'autres, c'est l'inverse : ils vivent leur sexualité avec des personnes de leur sexe, mais leurs amitiés sont avec des gens de l'autre sexe. Pour d'autres, c'est un mélange, un aménagement encore plus complexe..." C'est pourquoi conviendrait-il mieux de parler au pluriel des hétérosexualités et des homosexualités, sachant bien que qu'ils ne se résument, loin de là, au seul sexuel, mais aussi à des affects, des sensibilités, des sentiments, des créativité particulières. L'idéal serait de balayer tout ce vocabulaire encombrant, ne gardant à l'esprit qu'il existe des femmes et des hommes qui vivent leurs amours de manière complexe et les aménagent de diverses manières. Serait-ce parler d'amour "sans étiquette" ? Oui, mais dans l'idéal, les pratiques homosexuelles et les homosexuels n'étant alors ni stigmatisés, ni discriminés, seulement banalement distincts... La distinction n'étant plus discriminatoire ! Notre société est encore loin d'en être à ce stade de reconnaissance, d'acceptation et de banalisation ; il nous faudra encore vivre un bon moment avec ces catégories malgré leur étroitesse et leur limitation...

► En novembre 1998, une circulaire pédagogique intitulée "Actions pédagogiques sur la convention de l'ONU des Droits de l'Enfant à l'école primaire" précisait à l'occasion du 20 Novembre (jour anniversaire de l'adoption par les Nations Unies de la Convention des Droits de l'Enfant) que le corps d'un enfant n'est pas un jouet. La circulaire rappelait ainsi qu'en France : "le principal fléau subi par les enfants est la maltraitance, notamment sexuelle". Il était présenté l'action éducative "Passeport pour le Pays de la Prudence", destiné aux seuls élèves de CE1. Pourquoi pas au CE2 ? Ni à la maternelle, où nous savons que les résistances pour parler, pour dire la maltraitance sont moins forte qu'ultérieurement ? Nous lisons que "l'objectif est d'apprendre aux enfants à se protéger sans devenir méfiants. Se protéger du danger, ce n'est pas douter du monde mais prendre confiance en soi. Le corps d'un enfant

n'est pas un jouet : cela implique que l'enfant doit respecter son corps, respecter le corps des autres, et que les adultes doivent le respecter". Le ministère rappelle que l'excellente cassette vidéo du programme canadien "Mon corps, c'est mon corps" a été diffusée en 1997 à 15 000 exemplaires. Est-ce suffisant ?

► Toutes les écoles maternelles et primaires devraient en posséder une copie. Il est ensuite détaillé les différents droits auxquels doivent prétendre les enfants :

- droit à l'identité
- droit à l'expression
- droit à l'information
- droit des enfants handicapés
- droit à l'éducation
- droit au repos et aux loisirs
- droit à la protection

► Mais nul droit à l'information sexuelle (et à la connaissance du corps !) et bien moins (bien sûr !) à une information sur toutes les sexualités.

► Pourtant les enfants sont aptes à comprendre bien plus que ne le croit l'adulte. Selon Jacques Salomé, psychosociologue spécialiste des relations humaines : "on fait trop pour les enfants, pas assez avec eux !" Il ajoute : "Qu'est-ce qui fait que certains adultes éprouvent le besoin de cacher systématiquement la vérité à leurs enfants ? Que pensent-ils avoir à dissimuler ? Françoise Dolto nous avait déjà appris qu'on peut tout dire aux enfants. A condition, bien entendu, de ne pas leur dire n'importe quoi, n'importe quand et n'importe comment". Ce psychologue affirme que les adultes doivent rompre avec leurs croyances personnelles qui les portent à cacher les choses, cacher les vérités, cacher les réalités quotidiennes. L'enfant n'est pas un individu en modèle réduit. Il est apte à entendre beaucoup d'informations, naturellement adaptée à son niveau de maturité, à sa classe d'âge. Il ressent les non-dits, les cachotteries, le demi-mensonge comme des violences à son égard. C'est le ramener à un état de bon "petit sauvage" qui ne peut pas encore comprendre. "T'es trop petit, tu comprendras plus tard..., c'est pas de ton âge..." Avec le non-dit, l'enfant peut échafauder milles hypothèses, construire une réalité déformée, voire dans certains cas culpabilisante. Le non-dit peut le rendre anxieux, voire même l'angoisser. En aucun cas, cela ne peut le protéger. La question est de savoir comment communiquer avec son enfant sans trébucher sur son propre "adulte infantile"

► Jacques Salomé affirme que le "piège" dans la communication parentale réside dans le "faire trop pour les enfants" au détriment du "faire avec eux". Il rappelle : "encore une fois, les enfants peuvent tout entendre à condition de leur parler "de nous à eux", et non de parler "sur eux", c'est-à-dire de penser à leur place. Cela suppose une réelle application de l'expression "communiquer" qui signifie littéralement "mettre en commun."

► Une éducation concernant le rapport au corps, composante essentielle de l'individu s'impose en amont de l'éducation sexuelle. Elle devrait être envisagée dès l'école maternelle et ainsi démystifier la relation au corps et à l'autre. Elle déboucherait ensuite sur une éducation sexuelle plurielle évolutive et adaptée en école primaire et aux différentes classes d'âge dont il faudra déterminer une pédagogie adéquate pleine de tact. Les jeunes à 9/10 ans peuvent entendre un discours sur les sexualités.

► La tranche d'âge des 5-8 ans représente une étape essentielle dans la vie de l'enfant aussi bien sur le plan affectif qu'intellectuel. L'enfant de 5-6 ans reste très préoccupé par sa propre personne. Il est très proche de son univers familial, très proche de ses parents envers lesquels il est fort démonstratif : câlins ou colères scandent cette période. Il se tournera progressivement vers l'extérieur. Il se fait des amis. Il sort peu à peu de sa coquille, le cocon dans lequel il était plongé depuis sa naissance. Ses émotions sont de mieux en mieux contrôlées. Il accepte plus facilement les contraintes. Il semble plus calme et gagne en indépendance. L'enfant vit alors d'importants changements psycho-affectifs. Vers 6 ans, il passe de la phase oedipienne (phase de détachement de la mère, ...) faite de contradictions, d'instabilité, d'irritation, à une phase de latence propice aux apprentissages scolaires. Sa vie psychique n'est plus aussi tumultueuse. Vers 7 ans, on parle d'un "âge de raison". En fait, c'est l'époque où l'enfant commence à se décentrer de lui-même, à s'ouvrir au monde extérieur à lui, l'âge où il commence à raisonner avec logique, à maîtriser le langage, la lecture, l'écriture. Il s'éveille aussi au monde qui l'entoure avec ses propres outils. Il est plus objectif. C'est un âge où l'on se pose la fameuse question des origines. D'où je viens ? De qui suis-je issu(e) ? Qu'ont fait mes parents pour que je naisse ? L'enfant a soif de connaissance. Une connaissance réelle qui réponde aux multiples hypothèses qu'il se formule, seul ou avec les autres. Il a besoin de savoir, de médiation pour comprendre, d'outils pour comparer. C'est un âge d'ouverture à toutes les nouveautés, où les préjugés, déjà mis en place par une éducation familiale- déjà orientée dans un sens ou un autre n'ont pas encore atteint leur poids, leur force d'intangibilité (? ?). Ils restent encore malléables devant l'opinion contraire. Les convictions intimes ne font pas encore barrage à ce qui est différent. Tout n'est pas encore joué. L'enfant peut encore entendre des informations qui le surprennent, les écouter vraiment et raisonner avec l'enseignant. Les tabous, la honte, le rejet, les choix moraux ne sont pas encore clairement établis. L'ouverture d'esprit est présente. André Giordan (didacticien et épistémologiste des Sciences à Genève) explique : "Apprendre, ce n'est pas recevoir, c'est transformer ses idées. Pour transformer, il faut s'appuyer sur ce que l'enfant a déjà dans la tête, mais en le perturbant». Il ajoute : "Il faut faire avec ce que sont les individus, avec ce qu'ils ont dans leur tête, et très souvent aller contre, parce que le savoir va souvent à l'encontre des évidences... Beaucoup pensent encore qu'il suffit de "dire" pour qu'automatiquement les élèves apprennent. Mais, nouveau paradoxe, prendre appui ne veut pas dire y rester. Partir de l'enfant, ça ne suffit pas, il faut lui opposer un projet éducatif".

► Chez les 11-14 ans, les questions relatives à l'amour se vivent autrement. Les "années collèges" sont sans doute l'une des étapes les plus difficiles du développement psycho-affectif. C'est en effet l'époque des premières transformations du corps avec la puberté, dès 11-12 ans. Elles vont entraîner une série d'évolutions affectives, psychiques et sexuelles au terme desquelles les adolescents seront devenus de jeunes adultes. Virginie Dumont, psychothérapeute, nous explique : "Cela ne va pas sans engendrer malaise, inquiétude, comportements contradictoires. Ni tout à fait enfants, ni vraiment adolescents, les jeunes de la tranche d'âge 11-14 ans ont tout autant besoin de tendresse compréhensive que de fermeté rassurante". Leurs rythmes de développement sont variables. "On peut être pubère à 12, 13, 14 ans et se sentir alors en décalage avec ceux du même âge qui ne le sont pas" précise la même praticienne dans son ouvrage para-scolaire "Question d'amour". De plus, les filles sont plus précoces que les garçons. L'éducateur a donc affaire à un groupe souvent hétérogène de pré-adolescent où tout concourt à un questionnement sur les changements observés du corps, les nouveaux désirs, l'amour, la sexualité dans toutes ses composantes. Cette pré-adolescence mêle une sourde inquiétude devant les évolutions du corps qui s'opèrent et les préoccupations liées à l'étape suivante concernant les relations sexuelles et amoureuses. Il convient de leur apporter des réponses précises, rassurantes, respectueuses et complètes. On ne peut

dorénavant évoquer la sexualité sans son triptyque : homo, hétéro et bi sexualité correspondant aux interrogations souvent muettes de nos jeunes.

► Faut-il créer un Capes éducation à la santé, au corps et aux sexualités : il faudrait tenir des colloques là-dessus !!! Pour conclure, retenons que l'intime est aussi une question publique Et cela d'autant, lorsque les nazis s'intéressèrent à ce qui se passait dans les alcôves et opérèrent des arrestations et déportations des personnes pratiquant les amours homosexuelles. La santé, la responsabilité individuelle, la sécurité intéressent la collectivité. Pourquoi les questions de sexualités, leur droit, leur respect, leur.... échapperaient aux affaires de la cité. Composante essentielle la personnalité et du bonheur individuelle, la sexualité participe indirectement à la construction des liens sociaux, et l'accomplissement humain. La cité, pas plus que l'éducation visant autonomie et développement harmonieux de la jeunesse ne peut s'en détourner... Pour conclure, nous reprendrons les propos d'un journaliste d'une publication suisse "Dialoguai" qui écrit : "Il est du devoir d'une société qui se prétend libérale et humaniste de réformer des moules sociaux sclérosants et de mettre en place des structures donnant la possibilité aux jeunes femmes et aux jeunes hommes D'ETRE CE QU'ILS SONT, homosexuels, bisexuels ou hétérosexuels. De leur offrir une réelle marge de manœuvre, une panoplie de choix honnêtes qui prenne en considération ce que chacun possède en somme de plus mystérieux et de fondamental : sa sexualité". Faudra t-il toujours se crispier devant l'évocation des sexualités alors qu'il ne s'agit que de diverses orientations amoureuses ? Tout simplement !!!

Question d'éducation culturelle

Nous savons que les livres pour enfants n'accordent guère de référence à l'homosexualité, aux modes de vie gay et lesbien où à l'homoparentalité. Peu d'auteurs abordent le sujet en France, davantage d'écrivains pour la jeunesse osent l'aventure aux Etats-Unis. Seuls, certains ouvrages parascolaires commencent à aborder le thème avec plus ou moins bonheur.

► Dans les collèges, on oublie de mentionner dans les cours d'histoire qu'Alexandre le Grand, Léonard de Vinci, ou Michel-Ange entretenaient des "amitiés particulières". De même, en littérature, on passe allègrement sur le fait que Proust, Gide et Wilde sont homosexuels. S'agit-il d'éviter aux jeunes gens de "mauvaises fréquentations" ? Craint-on de transmettre cette orientation amoureuse (à contre coeur... et alors serions-nous tenté d'ajouter, ce n'est qu'une question de coeur, juste une question d'amour...) de la même façon qu'on attrape une maladie ? Pourtant l'homosexualité n'est ni malade, ni une dégénérescence. L'O.M.S. (Organisation mondiale de la Santé) l'a bel et bien rayé depuis plus de dix ans de sa liste des maladies mentales.

► Nous nous étonnons vraiment que l'on puisse enseigner des auteurs comme Rimbaud, expliquer son oeuvre sans donner à comprendre sa relation avec Verlaine, l'oeuvre de Renée Vivien sans parler de sa relation avec Nathalie Barney. Peut-on sérieusement présenter en Philosophie le "Banquet" de Platon sans mentionner le vécu de Socrate ?

► Il est des passages qui évoquent parfois au moins de véritables sentiments homophiles, par exemple chez Balzac, comment dès lors sacrifier la compréhension d'une oeuvre au nom d'un tabou dans une institution censée développer le sens critique et l'autonomie, le savoir sur le monde ? Dissimuler l'homosexualité dans les savoirs culturels, à une époque de forte médiatisation du sujet, nous semble relever d'une certaine escroquerie intellectuelle vis-à-vis du jeune, même hétérosexuel. Car l'homosexualité fait partie du quotidien de l'existence, et

chaque individu peut pour le moins un jour avoir un,une homosexuel,le comme voisin, voisine. L'homosexualité d'un auteur ne saurait être abordée sous un angle nécessairement anecdotique. Il s'agit de s'interroger si cet "homo-amour" de l'auteur, son homosexualité constitue un facteur explicatif de l'oeuvre.

► Il pourrait aussi être envisagé d'étudier si l'homosexualité d'un auteur apporte un plus à la qualité littéraire de l'oeuvre, un éventuel complément d'âme et lequel. Ce qui souligne donc la nécessité d'études homosexuelles en université notamment dans les départements littéraires, auxquels les pédagogues pourraient se référer. On pourrait envisager l'étude d'auteurs homosexuels dans une perspective d'évolution des moeurs et des idées. Il sera aussi nécessaire de mettre en parallèle des auteurs contemporains relatant une homosexualité plus positive au regard des personnages homosexuels douteux que certaines oeuvres inscrites au programme peuvent révéler. Ceci afin d'éviter une identification négative pour le jeune homosexuel.

► Concernant l'histoire, son enseignement en France demeure désespérément évènementiel. Rien que des dates, des faits, des mouvements historiques, longs ou courts et fort peu de discours sur les idées, les moeurs, les vies quotidiennes à chacune des grandes époques. De plus, elle est toujours très occidentale. Peu de connaissances font appel à l'ethnologie et à l'anthropologie. La rigueur chronologique ne favorise pas les études thématiques et transversales du type "les relations entre les hommes et les femmes de la préhistoire à nos jours" ou "l'histoire des sentiments amoureux au fil des âges. Les manuels scolaires et les professeurs d'histoire n'abordent pas la politique nazie non seulement raciste, raciale mais aussi homophobe ; alors que paradoxalement elle manipula les foules avec un culte exacerbé de la virilité, mais aussi un rabaissement de la femme au statut de simple procréatrice. On ne parle pas de l'extermination des homosexuels. Cela permettrait outre l'horreur de l'évènementiel une analyse des ressorts de l'idéologie nazie avec au coeur l'obsession de la pureté de la race comme des comportements sexuels. Ce début de travail sur a notion de pureté pourrait se retrouver contextualisé en cours de philosophie en Terminale. La notion de pureté est le ressort de maintes discriminations...

► En arts, comment expliquer l'énigme de la Joconde sans aborder l'orientation amoureuse de Vinci et la réalité d'une époque dans une Italie de la Renaissance bienveillante par rapport à l'homosexualité ? Comment les représentations masculines de la Chapelle Sixtine peuvent-elles s'entendre sans comprendre l'homo-érotisme et la sexualité de Michel-Ange ?

L'homosexualité est un fait. Depuis l'apparition de l'espèce humaine sur terre, nous pouvons soutenir l'idée que les pratiques sexuelles entre personnes du même sexe existent. Quelle que soit l'époque ou la latitude, il a existé des relations homo ou bisexuelles. L'homosexualité est un fait universel plus au moins encadré par des structures sociales, des coutumes, des croyances, des préjugés, des modes de vie ... qui évoluèrent au fil des âges.

► -Étudier à l'université son histoire, sa trajectoire, les diverses formes sous laquelle se vécurent les pratiques homosexuelles, serait pour nous autre enseignant,e,s d'une grande richesse. En conclusion, pour nous autres, enseignant,e,s homosexuel,le,s les connaissances occultées dans diverses disciplines (littérature, histoire, culture...) nous paraissent scandaleuses dans le pays berceau des Droits de l'homme et viole les résolutions en matière d'éducation de la Convention Internationale des Droits de l'Enfance.

► Dans le Dictionnaire Gay, Jean-Luc Hennig, journaliste (et ancien prof de lettres) écrivait : "A l'oppression sauvage a succédé la dissuasion silencieuse. Voyez ce qu'il en est dans les rangs de la Police, de l'Armée, de l'Education Nationale ou pour les membres des Eglises. Voyez tous ces noms connus qui se dissimulent derrière la respectabilité de leur position (parfois derrière l'alibi d'une alliance) Droit à la vie privée, je suis d'accord. Mais pourquoi,

aujourd'hui encore, ne peut-on être fier d'être homosexuel ? Pourquoi, dans un manuel scolaire comme le Lagarde et Michard, tant de castrations, alors qu'on nous assomme de détails intimes sur Balzac ou Baudelaire ? Pourquoi les homosexuels devraient-ils se laisser enfermer dans une culture officielle qui les ignore ou les renie. Pourquoi n'existe-t-il pas de modèles forts de la vie et de l'amour homosexuels ? Ne serait-ce qu'une tolérance sociale ? Au pire, une compassion, à défaut d'être un délit ? Pourquoi ne trouve-t-on aucune Bibliothèque de l'Homosexualité, ou comme à Amsterdam, aucun département universitaire en France sur l'Histoire de l'Homosexualité ? Trop de pourquoi, décidément, pour une chose qui paraît si innocente. (...) Comment imaginer Caravage ou Michel-Ange ou Cavafy ou Barthes ou Foucault sans ça ? Comment les lire, oser en parler encore sans s'y référer le moins du monde ? N'est-ce pas un vice de la pensée que de considérer l'homosexualité comme l'aggiornamento d'une vie, l'appendice du génie ou simplement sa part maudite ? Assez de ces camouflages indécentes !

► « Cessons de caleçonner les gens, sous le prétexte ridicule de pudeur. La vérité n'a que faire de la pudeur. Et l'homosexualité n'est pas davantage un vice. C'est une vie. La racine d'une vie ». (in Dico Gay de Lionel Povert, Jacques Grancher éditeur).

► Il est temps de réfléchir à ce manque d'identification positive pour la jeunesse concernée, au manque de référent littéraire – de héros en réel accord avec les émois les plus secrets du jeune homme ou de la jeune fille. On prive, sinon, des esprits neufs d'un épanouissement en harmonie avec leurs cœurs.

En guise de conclusion... des chapitres mais aussi des profs sont oubliés

► Dans un environnement diversifié, chaque individu devrait être considéré comme un être humain particulier. Chaque individu devrait être respecté comme une personne unique. Chaque individu est différent de tous les autres, il est membre d'un ou plusieurs groupes particuliers, il est réellement une personne unique. Reconnaître des différences individuelles, telles que l'orientation sexuelle, s'inscrit dans le concept de diversité. Reconnaître que notre monde est hétérogène, et non homogène est un premier pas vers l'acceptation de l'existence de divers groupes de gens. Le second pas est de reconnaître les différences et d'en parler. Et le troisième pas est d'accepter comme membres contribuant à la construction de la société ceux qui précédemment étaient considérés comme "autres". Nous ne pouvons souhaiter que les individus soient semblables ou le deviennent afin de produire une culture commune partagée par tous.

► Une telle culture commune relève du terrorisme intellectuel et moral. L'harmonie des relations humaines ne peut se vivre dans l'acceptation sans réserve de la pluralité des réalités et des conduites individuelles, dont celles concernant la sexualité, et le métissage des diverses cultures, groupes d'appartenance et individualité. Nous devons reconnaître que notre société est métis. Nous devons respecter effectivement les gens qui nous sont différents, même si cela peut nous mettre mal à l'aise. Lorsque nous entrons avec des gens différents, nous avons une tendance naturelle à éprouver de la gêne. Si nos orientations sexuelles diffèrent, nous pouvons être inamicaux ou hostiles par ignorance. Pour chacun des intéressés, c'est perdre l'occasion d'apprendre. On apprend, on accumule un savoir à partir de ce qui nous est étranger. Cet étranger que par ailleurs on peut paradoxalement refuser au nom de l'étrange que dicte les préjugés ou une morale qui pose des interdits, des frontières bien peu valides.

► Renier la différence, c'est alors se scléroser dans un monde fermé qu'on veut résolument

homogène, c'est perdre l'occasion d'apprendre, de prendre connaissance, c'est rater le pas de l'intelligence. Mais pour les hommes et les femmes homosexuels, il peut y avoir de tristes conséquences : étiquetage, provocation, sarcasmes, violences, rejet de soi-même, échec scolaire, impossibilité d'apprendre, à l'école et en communauté. Bien qu'une telle discrimination soit évidente, les différences fondées sur l'orientation sexuelle sont parmi les plus difficiles à comprendre et à accepter pour beaucoup d'entre nous. Car le préjugé est fort. On peut se demander si l'homo-sexualité n'est pas en notre fin de siècle le dernier tabou, le dernier interdit qui fut largement inscrit dans la Bible.

► Éliminer l'homophobie, considérer l'homosexualité comme une sexualité aussi valide, aussi honorable que l'hétérosexualité, admettre la bisexualité, sont des ouvrages de longue haleine ou le concours de chacun, de chaque représentant de la communauté éducative, de chaque enseignant est requis (qu'il soit homo ou hétérosexuel, sa propre sexualité n'est pas le propos, l'enjeu)

► La cité de la diversité n'est pas un leurre. Dans chaque ville de l'hexagone se vit la diversité au quotidien. Une diversité des modes de vie... Question intemporelle : quels hommes et quelles femmes idéaux voulons-nous ? Quel modèle humain souhaitons-nous développer ? Un modèle humain ouvert, généreux, compréhensif ? Ou bien un modèle humain fermé, obtus, replié sur lui-même, raciste ? Souhaitons une société dynamique, évolutive, en perpétuel mouvement ou bien une société figée et normative ? Il faut choisir et se donner les outils de son choix sociétal en incluant toutes les composantes sans aucune exclusive !

► L'adaptation sociale est un pari éducatif fort. Surtout lorsque la République patine dans son devoir constitutionnel d'intégration de tous les individus dans toutes leurs différences. Si nous considérons la République comme la main tendue de la République pour élever l'enfant vers la citoyenneté adulte, nous devons revendiquer l'inscription de l'homosexualité dans les programmes scolaires. Là où cela est incontournable pour comprendre une oeuvre, observer en quoi l'homosexualité d'un auteur influence son ouvrage, répondre à un souci de vérité historique, éviter le silence contre une discrimination sociale et participer à l'épanouissement et au développement harmonieux des jeunes.

► Faire entrer l'homosexualité à l'école, c'est instruire le public jeune mais aussi influencer les parents (les manuels scolaires circulent dans les familles et sont feuilletés par d'autres personnes que les élèves), corriger les visions d'une homosexualité seulement relayée par les médias de masse avec voyeurisme, sensationnalisme, et désinformation... Nous savons que trop de clichés, de stéréotypes circulent pour le grand malheur des jeunes en éventuel devenir homosexuel.

► L'école doit être une chance, un levier pour le meilleur développement des femmes et des hommes comme de la société entière. Elle est l'endroit où une décision politique peut être prise pour faire évoluer les mentalités, casser l'obscurantisme des préjugés, défaire la méconnaissance qui heurte le développement des jeunes homosexuels et aussi des homosexuels adultes confrontés à des discriminations ou violences dégradantes. C'est aider les personnes hétérosexuelles à mieux respecter les différences individuelles, voire même d'y trouver richesse humaine. C'est rendre possible une nouvelle lecture de l'homosexualité qui enrichit la société par ses différences...

► Pour conclure, disons qu'en ne se taisant plus, l'enseignant homosexuel travaille à rendre moins discriminante la société de demain. En étant déjà simplement soi-même, sans ostentation, il peut transformer une vision négative de l'homosexuel en une réalité bien plus favorable. Il peut s'adresser à des jeunes qui seront homosexuels ou qui ont des parents

homosexuels susceptibles d'accueillir très favorablement des modèles positifs dans lesquels s'identifier ou se reconforter... Qui d'autres que des enseignants seraient de bons repères moraux ? Qui d'autres pourraient déconstruire les préjugés et les idées reçues dans une démarche critique scientifique. Qui d'autres pourraient libérer les élèves et les parents concernés des forces de la méconnaissance ? Qui d'autres seraient à même de faire évoluer les mentalités de la société toute entière ? Sinon les enseignants homosexuels, puis leurs collègues hétérosexuels. Mais c'est vraisemblablement ici que la bât blesse. Il n'est pas aisé de transgresser ce qui demeure de l'ordre du tabou, ni transgresser même au nom de sa dignité personnelle ce qui participe à une fonction sociale incarnant la norme, tant la critique et la recherche éducative manquent dans les carrières enseignantes. Lesquels n'osent peut-être pas, mais surtout ne savent pas...

► Leurs regards, leurs vécus, leurs approches relationnelles développent de nouvelles problématiques concernant les adolescents homosexuels ou développant, ressentant une affectivité pour les personnes de même sexe. L'enseignant se doit d'aider les enfants à s'adapter à la société en constante évolution économique, scientifique, artistique et même éthique ; à devenir des citoyens éclairés pour lesquels il n'y aurait pas de progrès que le dos tourné aux croyances (cf. Gaston Bachelard). Nous savons que l'éducation vise à l'émergence de sujets autonomes.

► Il est vrai qu'aux termes "maître, élèves, instruction, programmes, et instructions officielles" dominants jusqu'aux années 1960 se sont ajoutés dans les années 1970/80 ceux d'"enseignant, formateur, éducation, enseignement". L'école est devenue un lieu de transmission des savoirs et une instance de socialisation essentielle. Les programmes officiels actuels précisent que l'école doit participer à la formation de la personnalité, à la construction d'une culture, à la formation du citoyen responsable qui agit dans les affaires de la cité, et sait prendre sa destinée en main. Aborder l'homosexualité à l'école, au collège, et au lycée (de manière adaptée), c'est offrir la possibilité de se construire en tant qu'individu à qui est ou sera un jeune homosexuel, le ou bisexuel, le avec des informations utiles, des modèles d'identification positifs ; de se réaliser pleinement, de s'épanouir sans subir d'ostracisme ou se cacher/se dérober (? ?) à soi-même ou aux autres. C'est aussi donner la possibilité à des enseignants homosexuels d'être pleinement eux-mêmes sans ostentation, ni censure. C'est permettre aux jeunes homosexuels ou bisexuels de s'intégrer pleinement dans le tissu social et à apprendre aux autres à vivre avec les homosexuels sans préjugés, ni malaises... C'est finalement plus de liberté, plus d'égalité, et de liberté réalisés et moins d'échec scolaire ou d'isolement, de dépréciation de soi pour les jeunes homosexuels...

► L'école est un lieu de transmission de savoirs normés, de compétences normées, de comportements normés qui admettent de rares exceptions. L'école a tendance à définir, mesurer, engrammer, encoder dans des jugements moyens et normés en relation avec le projet sociétal de l'état et des mentalités. Toutefois, l'école se proclame comme endroit fondamental d'autonomisation et d'accomplissement du sujet apprenant. Un paradoxe fondamental étire l'institution scolaire entre une certaine volonté de normalisation, d'enrôlement social, d'acculturation des plus jeunes par les anciens selon la loi sociétale, une adaptation de ce qui existe déjà, une conformisation ; et le désir de construire une jeunesse responsable et autonome. Les jeunes homosexuels pâtiennent de cette ambiguïté. Les questions de la norme, de la normativité sont philosophiques. Sans prétendre à une réponse scientifique, il nous semble que le droit à la différence ne peut être aisément validé dans une société normative qui reconnaît difficilement un droit à la transgression et étiquette tous les comportements, les savoirs, les compétences dans des myriades de cloisonnements qui sont autant de territoires skizophrène. N'y a-t-il aucune frontière scientifiquement définie entre le normal et le pathologique ?

► "L'hominisation renvoie à l'histoire de l'espèce humaine qui se lègue de génération en

génération un patrimoine culturel (...) La socialisation permet de comprendre le "vivre-ensemble" et de trouver sa place dans la société, y compris en terme d'activité professionnelle. La personnalisation renvoie à la construction de soi" (Bernard Charlot, professeur en Sciences de l'éducation université paris 8, in Sciences Humaines n°76/Octobre 1997.)

► Selon Bernard Charlot (philosophe et professeur en Sciences de l'éducation), les finalités à l'éducation sont au nombre de trois : l'hominisation, la socialisation, et la personnalisation. Ces trois fonctions éducatives sont essentielles. Aucune ne peut être sacrifiée et toutes se doivent d'être rigoureusement observées dans toutes leurs étendues. Nous concernant l'hominisation ou ce long processus qui fait l'humain au fil des âges nous renvoie à la transmission générationnelle, à la cellule familiale qui participe à l'éducation dite primaire des enfants.

► Nous observons de nos jours des familles secouées, malmenées, lorsqu'elles sont confrontées à l'homosexualité de l'un des leurs, d'un parent ou d'un enfant. Dans beaucoup de familles françaises, l'homosexualité demeure encore "un douloureux problème". Dans le meilleur des cas, cette douleur sera tue ou vécue avec un minimum de résonance, dans d'autres, ce sera plus difficile, voire dramatique, aboutissant à la rupture de liens familiaux pour des jeunes homosexuels. Dans tous les cas, gérer l'homosexualité de l'un des jeunes dans une famille ne sera jamais facile tant le tabou est prégnant et la méconnaissance profonde. Ni les parents, ni les jeunes ne sont préparés à ce qui fut vécu, il y a moins de trente ans comme une honte, une tare, une maladie. L'homosexualité révélée d'un parent n'est pas plus accueillie avec sérénité dans le cercle familial et chez les enfants. L'homosexualité est actuellement davantage un sujet de curiosité ou de caricature dans les journaux populaires ou à la télévision, qu'une réalité qui puisse toucher les familles ; Naguère signe de décadence et de mépris, le sida fit prendre conscience que les amours homosexuelles ou bisexuelles sont fort répandues et ne correspondent pas aux stéréotypes que certains préfèrent diffuser.

► Quels que soient les jugements portés sur la culture de masse et les médias, il est évident qu'ils ouvrent aussi au monde et concurrencent sérieusement la culture scolaire encore largement fermée dans ses propres logiques, propres progressions, propres tabous ; lorsque les médias populaires n'hésitent pas devant la surenchère, l'événementiel, les excès caricaturaux d'une vision spectaculaire de l'homosexualité, satisfaisant en certains endroits toutes les idées préconçues. "(L'école doit) donner aux jeunes l'occasion de ressaisir et de s'approprier, dans un contexte plus large que celui de la famille, les données essentielles de leur développement sexuel et affectif" (Chantal Picod, "Leur en parler, c'est prévenir", éditions Erès, 1994.)

► Serions-nous à une époque charnière ? Sommes-nous en mesure de commencer à faire évoluer les mentalités vers plus de tolérance ; et moins d'ignorance ? A commencer par une pédagogie collective, et une pédagogie individuelle entrant à l'école ?

P.-S. Texte rédigé par André Guy, novembre 2001, tous droits réservés

Eléments de bibliographie

- D. Altman : Homosexuel/le : oppression et libération, éd. Fayard, 1976.
- J.P. Aron et R. Kempf, Le pénis et la démoralisation de l'occident, Grasset, 1978.

- ▶ G. Bach, Homosexualités, Le sycomore, 1982.
- ▶ Elisabeth Badinter, XY, De l'identité masculine, éd. Odile Jacob, 1992.
- ▶ J. Beaubouard, Psychosociologie de l'homosexualité masculine, ESF, Paris, 1971.
- ▶ Shari Benstock, Femmes de la rive gauche, Paris 1900-1940, éd. des femmes, 1987
- ▶ J. Bernay, Grande peur et misère (enquête auprès des homophiles provinciaux), Arcadie, 1977.
- ▶ Cécile Beurdeley, Beau petit ami, éd. Office du Livre, Fribourg, 1977.
- ▶ Pierre de Boisdeffre, Métamorphose de la littérature Barrès, Gide, Mauriac, Bernanos, Montherlant, Malraux, éd. Marabout, 1973.
- ▶ M. Bon et A. d'Arc, Rapport sur l'homosexualité de l'homme, Editions Universitaires, 1974.
- ▶ Marie-Jo Bonnet, Un choix sans équivoque, éd. Denoël-Gonthier, 1981
- ▶ J.Boisson, Le triangle rose, éd. Robert Laffont.
- ▶ Jean Louis Bory et Guy Hocquenghem, Comment nous appelez-vous déjà ? Ces hommes que l'on dit homosexuels, éd. Calman-Lévy, 1997.
- ▶ J. Boswell, Christianisme, tolérance sociale et homosexualité, éd. Gallimard.
- ▶ Douglas Carl, Aider les couples de même sexe, éd. ESF, 1993.
- ▶ Claude Courouve, Vocabulaire de l'homosexualité, éd. Payot, 1985.
- ▶ Alain Danielou, Le chemin du labyrinthe, Souvenirs d'orient et d'occident, éd. du Rocher, 1993. Kâma Sûtra, Le bréviaire de l'amour traité d'érotisme de Vâtsyâyana, éd. Du Rocher, 1992.
- ▶ Marylène Delbourg-Delphis, Masculin singulier Le dandysme et son histoire, éd. Hachette, 1985.
- ▶ Alain Emmanuel Dreuilhe, Corps à corps, éd. Gallimard, coll. Au vif du sujet, 1987.
- ▶ Françoise d'Eaubonne, Eros minoritaire, éd. Balland.
- ▶ Betty Fairchild et Nancy Hayward, "J'ai quelque chose à vous dire..." faire face à l'orientation sexuelle de son enfant, éd. de l'homme/Sogides, 1991.
- ▶ Dominique Fernandez, Le rapt de Ganymède, éd. Grasset, 1989.
- ▶ Mathieu Galey, Journal, éd. Grasset, 1987.
- ▶ B. Garneau, L'homosexualité masculine au Québec, Thèse de maîtrise inédite, Université de Laval.
- ▶ Serge Grunberg, "A la recherche d'un corps" Langage et silence dans l'oeuvre de William S. Burroughs, éd. du Seuil, coll. Essai, 1979.
- ▶ Shere Hite, Le rapport Hite sur les hommes, éd. Robert Laffont, coll. Réponses, 1983.
- ▶ Jonathan Ned Katz, Gay American History, Lesbians and Gay Men in the USA, éd. Meridan/Penguin, 1992.
- ▶ Jean Lacouture, François Mauriac, éd. du Seuil, coll. Points, 1980.
- ▶ Yann Lardeau, Rainer Werner Fassbinder, éd. Cahiers du Cinéma, coll " auteurs", 1990.
- ▶ Michel Larivière, Les Amours Masculines, anthologie de l'homo-sexualité dans la littérature, éd. Lieu Commun, 1984.
- ▶ Michel Larivière, A poils et à plumes, éd. Régine Deforges, 1987.
- ▶ Marcel Marnat, Michel-Ange, éd. Gallimard, coll. Idées, 1974.
- ▶ Lucienne Mazonot, Ghislaine Schoeller, Dictionnaire des femmes célèbres de tous les temps et de tous les pays, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1992.
- ▶ Janine Mossuz-Lavau, Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-1990), éd. Payot, 1991.
- ▶ John J. Mac Neill, Les exclus de l'Eglise, apprendre à s'aimer ; Préface du Père Jacques Perotti, éd. Filipacchi, 1993.
- ▶ Robert Merle, Oscar Wilde, éd. Librairie Académique Perrin, 1984.
- ▶ Geneviève Pastre, De l'amour lesbien, Femmes en mouvement, éd. Pierre Horay, 1980.

- ▶ A.L. Rowse, Les homosexuels célèbres dans l'histoire de la littérature et les arts, éd. Albin Michel, 1980.
- ▶ G.M. Sarotte, Comme un frère comme un amant, l'homosexualité masculine dans le roman et le théâtre américain, éd. Flammarion, 1976.
- ▶ Pierre Sipriot, Montherlant sans masques, éd. Robert Laffont, 1990.
- ▶ Edmund White, Jean Genet, éd. Gallimard, nrf, coll biographie, 1993
- ▶ Boswell, John, Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality, Chicago, The University of Chicago Press, 1980 ; traduction française : Christianisme, tolérance sociale et homosexualité, Paris, Gallimard, 1985
- ▶ Boswell, John, Same-Sex Unions in Pre-Modern Europe, New York, Villard Books, 1994
- ▶ Bourdieu, Pierre, La domination masculine, Paris, Seuil, 1998
- ▶ Brenot, Philippe, Les Médecins de l'Amour, Paris, Editions Zulma, 1998
- ▶ Cocteau, Jean, Le Livre Blanc et autres textes, Paris, Le Livre de poche, 1999
- ▶ Einer in jeder Klasse, Eine Handreichung für Schule und Jugendarbeit, Vienne, Rosalila PantherInnen, 1999
- ▶ Eribon, Didier, Réflexions sur la question gay, Paris, Fayard, 1999
- ▶ Fassin, Eric, Politiques de l'Histoire in "Homosexualités", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, Paris, Seuil, décembre 1998
- ▶ Fernandez, Dominique, Le Rapt de Ganymède, Paris, Grasset, 1989
- ▶ Foucault, Michel, Histoire de la Sexualité, 3 vol., Paris, Gallimard, 1976, 1984
- ▶ Freud, Sigmund, Trois essais sur la théorie sexuelle, Paris, Folio, 1987
- ▶ Gardiner, James, Who's a Pretty Boy, Then ? One hundred and fifty years of gay life in pictures, Londres, Serpent's Tail Books, 1997
- ▶ Gide, André, Corydon, Paris, Gallimard, 1987 coll. Folio
- ▶ Goodbye to Berlin ? 100 Jahre Schwulenbewegung, Catalogue d'exposition, Berlin, Rosa Winkel, 1997
- ▶ Gréco, Caroline, Julien, toi qui préfères les hommes, Editions Critérion, 1994, rééd. 1998
- ▶ Gréco, Caroline, Adieu Julien, Editions Critérion, 1996
- ▶ Heger, Heinz, Die Männer mit dem Rosa Winkel, Berlin, Merlin Verlag, 1972, 1993
- ▶ Higgins, Patrick (éd.), A Queer Reader, 2500 Years of Male Homosexuality, New York, The New Press, 1993.
- ▶ Hirschfeld, Magnus, Le Troisième Sexe, Les Homosexuels de Berlin, 1904, 1908, in "Cahiers Gai Kitsch Camp" n°17, Lille, 1993
- ▶ Hockenghem, Guy, Le désir homosexuel, Paris, Editions Universitaires, 1972
- ▶ Hogan, Steve, et Hudson, Lee, Completely Queer, The Gay and Lesbian Encyclopedia, New York, Henry Holt, 1998
- ▶ Hössli, Heinrich, Eros, Die Männerliebe der Griechen, Band I, Glarus, 1836, Band II, St-Gallen, 1838 ; Berlin, reprint Bibliothek Rosa Winkel, 1996
- ▶ Jennings, Kevin, Becoming Visible : a Reader in Gay and Lesbian History, Los Angeles, Alyson Books, 1994
- ▶ Larivière, Michel, Homosexuels et bisexuels célèbres, préface de Pierre Bergé, Paris, Deletraz Editions, 1997
- ▶ Larivière, Michel, Pour tout l'amour des hommes, Anthologie de l'homosexualité dans la littérature, Paris, Deletraz Editions, 1998
- ▶ Leroy-Forgeot, Flora, Histoire juridique de l'Homosexualité en Europe, Coll. Médecine et Société, Paris, PUF, 1997
- ▶ Lever, Maurice, Les Bûchers de Sodome, Paris, Fayard, 1985 ; Bibliothèque 10/18, 1996
- ▶ Mann, Thomas, Der Tod in Venedig, Frankfurt, Fischer, 1961 Mann, Thomas, Tonio Kröger, Bibliothèque cosmopolite, Paris, Stock, 1994
- ▶ Musil, Robert, Les désarrois de l'élève Törless, coll. Points, Paris, Le Seuil, 1960

- ▶ Plant, Richard, The Pink Triangle, New York, Henry Holt, 1986
- ▶ Platon, Le Banquet, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1987
- ▶ Rowse, A.L., Homosexuals in History, New York, Carroll & Graf, 1977
- ▶ Schüle, Hannes, Homosexualität im Schweizer Strafrecht, Berne, 1984
- ▶ Spencer, Colin, Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours, Paris, Le Pré aux Clercs, 1998
- ▶ Steakley, James D., Iconography of a scandal, in "Hidden from History, Reclaiming the Gay and Lesbian Past", New York, Meridian Books, 1989
- ▶ Tamagne, Florence, Histoire comparée de l'homosexualité en Allemagne, en Angleterre et en France dans l'entre-deux guerres, in "Homosexualités", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, Paris, Seuil, décembre 1998
- ▶ Walling, Donovan (ed.), Open Lives, Safe Schools, Addressing Gay and Lesbian Issues in Education, Bloomington, Phi Delta Kappa Educational Foundation, 1996
- ▶ Zweig, Stefan, La confusion des sentiments, Bibliothèque cosmopolite, Paris, Stock, 1980
- ▶ Amnesty International, Briser le silence. Violations des droits de l'homme liées à l'orientation sexuelle, Paris, Amnesty International, 1998
- ▶ Bersani, Leo, Homos, Paris, Odile Jacob, 1998.

